

Mise à jour du 28 janvier 2022



JOURNALISTES ACCRÉDITÉS

QUOTIDIEN

• LE COURRIER PICARD

Estelle THÉBAULT
Christian LEGRIS

HEBDOMADAIRES

• TÉLÉRAMA

Pauline DEMANGE

MENSUELS

• POSITIF

Denitza BANTCHEVA

INTERNET

• JUST FOCUS

Ewen LINET

• LE POINT AFRIQUE

Mérième ALAOUI

• LES FICHES DU CINÉMA

Thomas FOUET

• FUCKING CINEPHILES

Teddy DEVISME

• ON SE FAIT UN CINÉ

Florent RINGOT

RADIO

• RADIO CAMPUS AMIENS

Thomas ROLAND



RADIOS

FIP

• Mercredi 8 novembre

Annonce du festival par Jane Villenet.

FRANCE BLEU

• Jeudi 18 novembre - Happy Hour

*Interview de **Laurent Delmas**, journaliste à France Inter, présent au festival dans le cadre de l'hommage à Bertrand Tavernier.*

• Jeudi 18 novembre - Accès direct

*Interview de **Costa-Gavras**, réalisateur de Z, présenté dans le cadre de l'hommage à Jacques Perrin.*

• Mercredi 17 novembre - Accès direct

*Interview de **Claus Drexel**, réalisateur de Au coeur du bois, présenté en compétition long-métrage documentaire et de **Annouchka de Andrade**, directrice artistique du festival.*

• Mardi 16 novembre - Happy Hour

*Interview de **Jean-Pierre Bergeon** pour parler du festival, des temps-forts.*

• Mardi 16 novembre - Accès direct

*Interview de **Laura Wandel**, réalisatrice du film Un monde présenté en compétition long-métrage de fiction (film retenu pour représenter la Belgique aux Oscars) et de **Jean-Pierre Bergeon**.*

FRANCE INTER

• Samedi 13 novembre - On aura tout vu

Annonce du festival par Laurent Delmas.

<https://www.franceinter.fr/emissions/on-aura-tout-vu/on-aura-tout-vu-du-samedi-13-novembre-2021>

RADIO CAMPUS AMIENS

• Mercredi 10 novembre - À l'écoute du cinéma 3.3

*Interview de **William Tessier** par Thomas Roland pour présenter la programmation de la 41^{ème} édition du Festival International du Film d'Amiens.*

<http://www.radiocampusamiens.fr/a-lecoute-du-cinema-3-3-du-10-novembre-2021/>

RADIO CLASSIQUE

• Mercredi 17 novembre - Cinéma

Annonce du festival et de la présence de Jacques Perrin par Bruno Cras.

RFI

• Vendredi 19 novembre - Tous les cinémas du monde - Journal du cinéma

*Interview de **Annouchka de Andrade** par Elisabeth Lequeret pour présenter la programmation de la 41^{ème} édition du Festival International du Film d'Amiens.*

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/tous-les-cin%C3%A9mas-du-monde/20211119-tunisie-une-femme-noire-dans-l-ar%C3%A8ne-politique>



TÉLÉVISIONS

FRANCE 3 PICARDIE

- **Jeudi 18 novembre - JT du soir**

*Interview en direct sur le plateau de **Costa-Gavras**, réalisateur de Z, présenté dans le cadre de l'hommage à Jacques Perrin.*

- **Vendredi 12 novembre - JT du midi et du soir**

*Reportage avec interview de **Annouchka de Andrade**, directrice artistique du festival.*

WÉO TV

- **Mercredi 10 novembre - 24h dans les Hauts-de-France**

*Interview en direct à 17h de **Annouchka de Andrade**, directrice artistique du festival.*

<https://www.weo.fr/video/le-festival-international-du-film-d-amiens-debute-ce-vendredi-12-novembre/>



• QUOTIDIENS

Presse régionale

LE COURRIER PICARD

- 21 novembre - Cinéma - *Le palmarès du 41e festival du film*
- 19 novembre - Culture - *Jacques Perrin au festival international : "Le cinéma rend les gens sensibles"*
- 18 novembre - Cinéma - *Le festival du film mise sur la jeunesse*
- 17 novembre - Culture - *Au festival international du film, l'actualité rattrape la fiction*
- 16 novembre - Festival du film - *Macha Méril : "Attention à ne pas briser cette chose magnifique qui est la séduction entre les sexes"*
- 15 novembre - Cinéma - *Dominique Besnehard, du petit au grand écran avec le même talent*
- 14 novembre - Événement - *Un vent nouveau souffle sur le festival du film*
- 13 novembre - Cinéma - *41e festival international du film : moteur !*
- 12 novembre - Événement - *Le festival du film d'Amiens en six séquences*
- 5 novembre - Culture - *40 ans de festival du film méritaient bien un livre*

• HEBDOMADAIRES

Presse nationale

ACTUALITÉS JUIVES HEBDO

- 11 novembre - *La tournée des festivals de films - Amiens célèbre le film étranger*

ARTE MAG

- 27 novembre au 3 décembre - PUBLICITÉ - *Un événement soutenu par Arte*

Presse régionale

LE JOURNAL D'AMIENS

- 17 au 23 novembre - *Encart publicitaire (Affiche)*
- 10 au 16 novembre - *Festival du film - Regards sur le 7e art*
- 20 octobre - 9 novembre - *FIFAM : enfin les 40 ans*

• MENSUELS

Presse nationale

LES INROCKUPTIBLES

- Novembre - N°5 - *Annonce dans l'agenda*

POSITIF - Article à paraître

• INTERNET

Presse nationale & régionale

ABUS DE CINÉ

- 11 novembre - News - Festival - *Le 41e Festival du film d'Amiens, c'est du 12 au 20 novembre 2021*

AFRICULTURES

- 20 novembre - Murmures - *Palmarès du 41e Festival International du Film d'Amiens (FIFAM)*
- 15 novembre - Événements - *Festival international du film d'Amiens 2021 - 41e édition.*

CARREFOUR DES FESTIVALS

- 9 novembre - Jacques Perrin, Macha Méril et Swann Arlaud au 41e Festival d'Amiens qui rend hommage à Bertrand Tavernier l'ami américain (12 – 20 novembre 2021)

CULTUROPOING

- 8 novembre - Festival International du Film d'Amiens – Du 12 au 20 novembre 2021



• INTERNET

Presse nationale & régionale (Suite)

ECRAN TOTAL - ARTICLES RÉSERVÉ AUX ABONNÉS

20 novembre - *Le palmarès du 41e festival international du film d'Amiens*

17 novembre - *Marie-France Aubert prend la direction artistique du FIFAM*

LE FILM FRANÇAIS

20 octobre - *Deux grands prix ex æquo au palmarès d'Amiens*

18 octobre - *Une nouvelle directrice artistique en 2022 au FIFAM*

7 octobre - *Le festival d'Amiens 2021 se dévoile*

FRANCE INTER - On aura tout vu

13 novembre - *Les sorties de la semaine*

LES FICHES DU CINÉMA

24 novembre - *La Vie De Festival*

21 novembre - *Entretien Avec Annouchka De Andrade, Directrice Artistique Du Festival International Du Film D'Amiens*

21 novembre - *Entretien Avec Sylviane Fessier, Présidente Du Festival International Du Film D'Amiens*

FUCKING CINÉPHILES

20 novembre - *[FIFAM 2021] : Jour 7 + Palmarès*

19 novembre - *[FIFAM 2021] : Jour 6*

18 novembre - *[FIFAM 2021] : Jour 5*

17 novembre - *[FIFAM 2021] : Jour 4*

16 novembre - *[FIFAM 2021] : Jour 3*

15 novembre - *[FIFAM 2021] : Jour 2*

14 novembre - *[FIFAM 2021] : Jour 1*

13 novembre - *[FIFAM 2021] : Ouverture*

ICÉO ! MAGAZINE

21 novembre - *Festival international du film d'Amiens : commencer avec des courts-métrages pour s'épanouir ensuite*

LES INROCKUPTIBLES

31 octobre - *Et sinon, on fait quoi en novembre ?*

JUST FOCUS

5 janvier - *Yohan Manca : « Dans Mes frères et moi, je voulais que l'opéra reprenne ses origines populaires »*

MAZE

3 novembre - *Ciné News – Panorama sur les prochains festivals*

MEDIAPART (LE CLUB)

10 décembre - *FIFAM 2021 : "Noche de fuego" de Tatiana Huezo*

6 novembre - *FIFAM 2021 : "Cartas mojadas" un film de Paula Palacios*

ON SE FAIT UN CINÉ

7 janvier - *Interview de Swann Arlaud : « On a peu l'occasion de voir des hommes parler à ce point de leur fragilité »*

25 novembre - *Interview de Jean-Pierre Bergeon, figure emblématique de la culture cinématographique*

19 novembre - *Interview de Annouchka de Andrade, Directrice artistique du Festival International du Film d'Amiens*



• INTERNET

Presse nationale & régionale (Suite)

ON SE FAIT UN CINÉ (Suite)

15 novembre - [FIFAM 2021] *Nouvel Ordre : Lucha libre*

14 novembre - [FIFAM 2021] *Un Monde : La cour des grands*

SOROCINÉ

13 novembre - Annonce de l'ouverture du festival avec la projection du film *L'Événement* sur leur compte twitter

TÉLÉRAMA

22 novembre - Swann Arlaud : "Je cherche des films pour être surpris et embarqué"

• INTERNET

Presse internationale

ALGÉRIE PRESSE SERVICE (Algérie)

21 novembre - "La vie d'après" d'Anis Djaad et "Marin des montagnes" de Karim Ainouz primés au festival d'Amiens

26 octobre - Anis Djaâd revient avec son premier long métrage, "La vie d'après"

L'EXPRESSION (Algérie)

21 octobre - Festival du film d'Amiens - «La vie d'après» de Anis Djaâd en compétition

EL WATAN (Algérie)

3 novembre - "Cinéma. La vie d'après du réalisateur Anis Djaâd : Un certain regard sur la société

LA DERNIÈRE HEURE - LES SPORTS (Belgique)

20 novembre - "Un Monde" et "I'm afraid to forget your face" salués au festival du film d'Amiens

RTL INFO (Belgique)

20 novembre - "Un Monde" et "I'm afraid to forget your face" salués au festival du film d'Amiens

PERIODISTAS EN ESPAÑOL (Espagne)

14 novembre - «L'événement» en apertura del festival de Amiens



QUOTIDIENS



CINÉMA

Le palmarès du 41^e festival du film

Une trentaine de films inédits étaient présentés en compétition cette année au Festival international du film d'Amiens qui s'est terminé hier, avec la projection des films primés.

Vendredi, c'était l'heure de la remise des prix après une semaine intense. Le jury longs-métrages, présidé par le producteur Jacques Bidou, a décidé de remettre le Grand Prix à *Vous ne désirez que moi*, de Claire Simon, qui sortira sur les écrans début février, ex aequo avec *Employé/patron* de Manuel Nieto Zas. Les spectateurs du Fifam ont décidé de remettre le prix du public à *Mes frères et moi* de Yohan Manca, librement inspiré de la pièce de théâtre *Pourquoi mes frères et moi on est parti...* d'Hédi Tillet de Clermont-Tonnerre.

Le prix du jury revient à *Noche de fuego* de Tatiana Huezo qui ra-



Les étudiants de l'université de Picardie ont également remis leur prix vendredi au Gaumont.

conte, à travers le regard d'une petite fille, la vie des habitants d'un village au Nord du Mexique pris au piège entre les narcos et l'armée. Une mention spéciale a été attribuée à *La Vie d'après* de l'Algérien Anis Jaad.

Le Grand Prix long-métrage documentaire est attribué à *Marin des montagnes* de Karim Aïnouz, tan-

dis que *Good thanks, you ?* de Molly Manning Walker remporte le Grand Prix court-métrage.

Le prix étudiant est attribué au film de Laura Wandel *Un monde*, qui évoque le harcèlement scolaire et qui est tourné à hauteur d'enfant. La sortie de ce long-métrage « exigeant » est prévue au mois de janvier. ■ E.T.



VENDREDI 19 NOVEMBRE 2021 / COURRIER PICARD

18 | AMIENS**CULTURE**

Jacques Perrin au festival international : "Le cinéma rend les gens sensibles"

Le comédien, réalisateur et producteur était, jeudi 18 novembre, l'invité exceptionnel du 41^e festival international du film d'Amiens, où il a rencontré le public pour la projection « d'Océans ».

Propos recueillis par **ESTELLE THIÉBAULT**

Figure du cinéma français, comédien, Jacques Perrin est aussi un producteur de films, qui n'hésite pas à employer des moyens techniques importants et du temps comme pour *Océans* qu'il a aussi réalisé. Il était d'ailleurs présent hier au cinéma Gaumont pour la projection de ce film documentaire. Entretien.

Jacques Perrin, sorti en 2009, « *Océans* » emmène les spectateurs à découverte des océans du monde entier. La COP26 vient de se terminer à Glasgow, êtes-vous inquiet sur l'état de la planète ?

Oui bien sûr, parce que cette COP26 s'est soldée sans aucun résultat concret. Mais je suis convaincu que le cinéma peut avoir un impact. Les films qui montrent l'ampleur du désastre, comme ceux qui montrent la beauté du monde. Dans *Océans*, nous avons voulu montrer le commerce qui continue à détruire l'océan et les espèces. Mais on s'est dit, avec Jacques Cluzaud, que montrer seulement 8 minutes de pêche intensive ou à la baleine c'était suffisant pour un film qui dure deux heures. Mais il fallait choquer, que les spectateurs se sentent mal à l'aise dans leur fauteuil.

« Je suis devenu producteur un peu par hasard (...). J'ai l'impression qu'il y a eu une seule expérience de cinéma »

Le cinéma peut changer les mentalités, parce qu'il s'adresse aux émotions ?

Le cinéma réveille en nous quelque chose qui n'accepte pas le désastre. Il fallait montrer aux spectateurs la beauté indicible de l'océan et aussi le massacre des requins sur nos côtes françaises. Les pêcheurs qui jettent de la dynamite dans la mer n'ont pas conscience que leurs techniques ont des dégâts collatéraux. On laisse faire... Il y a des criminels, mais il y a aussi des responsables.

Je n'ai pas tourné depuis quelque temps. Mais on va reprendre le flambeau avec mon complice



Jacques Perrin, invité du festival du film d'Amiens, a accepté de répondre à quelques questions.

Jacques Cluzaud. Je ne sais pas encore comment... Mais il faudra que ce soit une écriture cinématographique complètement nouvelle.

Vous êtes comédien, réalisateur, producteur.

Quel rôle vous plaît le plus ?

Je suis devenu producteur un peu par hasard. Costa Gavras est venu me chercher pour financer *Z*. J'avais 30 ans. Moi, j'ai l'impression en tout cas qu'il y a eu une seule

expérience de cinéma. Vivre, c'est s'intéresser, participer au combat. Mais je ne suis pas un professionnel de l'engagement. Mais le cinéma rend les gens sensibles. Les discours sont une accumulation de

mots, mais l'image reste plus facilement gravée dans la mémoire.

« Me revoir jeune ne suscite pas vraiment de nostalgie »

Costa Gavras revient sur les coulisses de « Z »

Invité lui aussi du festival jeudi 18 novembre, Costa Gavras a répondu aux questions des spectateurs à l'issue de la projection de « *Z* », un thriller politique sorti en 1969 qui raconte l'histoire vraie de l'assassinat du député grec Grigoris Lambrakis en mai 1963 par le régime des colonels. Ce film est « une protestation », rappelle le réalisateur. Le film a marqué les esprits « et pourtant il n'y a pas d'histoire d'amour, très peu de personnages féminins ». Il a été tourné dans des conditions particulières. « On n'avait pas l'argent pour faire le film. C'est Jacques Perrin qui l'a finalement produit ». « *Z* » est tourné

en Algérie. « *Boumédienne* a lu le scénario et n'a pas empêché le tournage au motif que le film dénonçait des colonels fascistes et que lui était un colonel révolutionnaire. Ce je l'ai appris il y a trois ou quatre ans à



peine », a confié Costa Gavras à une spectatrice qui était étudiante en Algérie à cette époque et qui se souvenait d'un régime dur. « Un film, c'est avant tout un spectacle et pas un discours politique », a encore ajouté le réalisateur qui a ensuite réalisé « *L'Aveu* », toujours avec Yves Montand, sur les procès staliniens cette fois.

Dans l'esprit de nombreux spectateurs, vous êtes le prince du cinéma, celui de « *Peau d'âne* » de Jacques Demy...

C'est un grand bonheur de me retrouver comme si c'était hier. Mais j'ai aussi un petit pincement au cœur, parce que je suis de plus en plus le dernier encore vivant à l'écran. C'est le cas par exemple pour *Z*.

Je me retrouve le porte-parole de ceux qui ont disparu. Me revoir jeune premier ne suscite pas vraiment de nostalgie. Petite anecdote, mon fils qui avait assisté à une projection de *Peau d'âne* ne m'avait pas reconnu. Il avait dit : « Mais t'es complètement jeune ». ■



JEUDI 18 NOVEMBRE 2021 / COURRIER PICARD

16 | AMIENS

CINÉMA

Le festival du film mise sur la jeunesse

La directrice artistique du Festival international du film Annouchka de Andrade part vers de nouveaux horizons professionnels. Marie-France Aubert, 31 ans, prend le relais.

A un âge charnière – le festival fête ses 40 années d'existence – une révolution se prépare en profondeur et en douceur au Fifi-am. Les fondateurs vont peu à peu passer la main. C'est déjà fait pour Jean-Pierre Garcia, président-fondateur puis directeur. D'autres membres historiques du conseil d'administration vont suivre. « On va se retirer sur la pointe des pieds », s'amuse Jean-Pierre Bergeon. Le mouvement est en marche et la jeune génération assure déjà la relève.

Du côté de la direction artistique, on n'est pas en reste. Annouchka de Andrade part vers de nouvelles aventures professionnelles. « Elle nous a apporté des couleurs, de la féminité. On a essayé de la retenir. Elle nous manquera mais on gardera une amie », a salué Sylviane Fessier, présidente de l'association des Journées cinématographiques d'Amiens.

« UN HÉRITAGE UNIQUE À CROISER AVEC DE NOUVELLES TRAJECTOIRES »

La responsable et ses collègues sont venus présenter sa remplaçante à la presse ce mercredi à la Maison de la culture d'Amiens. « On joue la carte de la jeunesse. » Marie-France Aubert, 31 ans, est l'heureuse élue. Titulaire d'une licence en histoire de l'art et d'un Master 2 cinéma et audiovisuel, la



Marie-France Aubert, une cinéphile érudite et passionnée à la direction artistique du festival.

nouvelle venue revendique une large expérience dans la distribution de films et dans leur programmation. Elle a vécu des expériences dans le domaine de la presse spécialisée. Elle a aussi participé en tant que bénévole au lancement du festival de documentaires Seytou Africa et, depuis 2019, à la programmation du festival de films dansés « Enlève tes chaussons rouges ».

Ses engagements expriment un intérêt marqué pour la mise en lumière d'œuvres peu connues mais aussi envers le patrimoine cinématographique. « Je suis reconnais-

sante et émue, dit-elle. J'éprouve le sentiment de participer à une aventure romanesque. Il y a trois ans, j'avais candidaté spontanément au Fifi-am. Aujourd'hui je me sens responsable d'un héritage unique qu'il m'appartient de croiser avec de nouvelles trajectoires. »

Une fois installée à Amiens, la Parisienne d'origine compte bien s'appuyer sur les acteurs locaux (associations, libraires...) en leur proposant des partenariats. Son premier défi sera sans doute de pérenniser la fréquentation du festival et que le public retrouve aussi le chemin des salles. ■

**CULTURE**

Au Festival international du film, l'actualité rattrape la fiction

La programmation du Festival international du film donne à voir le monde comme il va. C'était le cas mardi, avec la réalisatrice Laura Palacios, qui a suivi l'ONG Open Arms.



Laura Palacios, la réalisatrice du long métrage documentaire, était présente, mardi, au Ciné Saint-Leu, pour débattre de son film avec le public.

ESTELLE THIÉBAULT

Cartas mojadas, en français les lettres à la mer, fait partie des treize films de la programmation Femme(s) de cinéma, consacrée aux femmes réalisatrices. Ce film, qui aborde le thème de la crise migratoire, a été réalisé par Laura Palacios, qui était présente mardi 16 novembre au Ciné Saint-Leu.

La réalisatrice espagnole est montée à bord du navire de l'ONG espagnole Open Arms, qui va récupérer les migrants en détresse dans les eaux internationales au large de la Libye. « Je voulais un film visuellement fort », explique la jeune femme qui a travaillé avec un caméraman. La caméra suit au plus près des missions de veille et d'intervention de l'ONG, mais aussi sur

LE PROGRAMME

- **Aujourd'hui, à 14 h 15**, rencontre avec les élèves de La Fémis au cinéma Orson-Welles de la Maison de la culture.
- **À 15 h 30**, projection du film *Rachida*, en présence du producteur Thierry Lenouvel au Ciné Saint-Leu.
- **À 20 h 30**, ciné concert *La chute de la dynastie des Romanov*, avec une improvisation musicale de Karol Beffa au Petit Théâtre de la Maison de la culture.
- **À 21 heures**, projection du film *Au cœur du bois*, en présence du réalisateur Claus Drexel et de l'équipe du film au Ciné St-Leu.

les bateaux libyens. « Ça commence mal et ça finit encore plus mal », prévient Laura Palacios, qui évoque

la détresse de ces hommes, femmes et enfants, parfois à distance, en montrant, par exemple, une chaussure d'enfant accrochée dans les arbres mais parfois au plus près, en montrant la mort quand des sauveteurs ne réussiront pas à réanimer un homme. Son film se découpe en trois parties. À bord du navire d'Open arms, à Paris où Laura Palacios montre également la violence des interventions de la police qui chasse les migrants qui dorment dans les rues, et aussi dans les camps en Libye. Les conditions de tournage ont été compliquées et certaines scènes « pas faciles à voir ». Le film est porté par la voix d'une enfant, venue des tréfonds de la mer, qui parle à sa mère dans une correspondance. ■

Des séances parents/enfants à 2 euros

Le Festival international du film d'Amiens, ce sont aussi des films pour les enfants au tarif de 2 euros la séance.

Mercredi 17 novembre, il sera possible de (re)voir *Le Ballon d'or*, le film de Cheik Doukouré sorti en 1993. Le réalisateur sera présent à 14 heures, dans le cadre du temps fort consacré aux 40 ans du festival. Ce

long-métrage s'inspire très librement de la véritable histoire de Salif Keita, qui a fait les beaux jours de l'AS Saint-Étienne mais qui a surtout été le premier joueur africain à avoir reçu un Ballon d'or. Samedi 20 novembre, c'est *Himalaya, l'enfance d'un chef*, le très beau film d'Éric Valli, sorti en 1999, qui est à voir sur grand écran à la Maison de la culture.



FESTIVAL DU FILM

Macha Méril : "Attention à ne pas briser cette chose magnifique qui est la séduction entre les sexes"

La comédienne, fille de la Nouvelle Vague et de Mai-68, était l'invitée exceptionnelle hier du Festival international du film d'Amiens. Quel regard porte-t-elle sur les combats des femmes au cinéma aujourd'hui ? Nous lui avons posé la question.

Propos recueillis par **ESTELLE THIÉBAULT**

Macha Méril était l'invitée exceptionnelle du Festival international du film d'Amiens lundi 15 novembre, où elle présentait la projection du film de Jean-Luc Godard *Une femme mariée*, sorti en 1964.

C'est la première fois que vous venez au festival d'Amiens. Vous deviez être là en 2020. C'est un plaisir d'être invitée d'honneur ?

Je suis très contente d'être là parce que ça faisait longtemps que je voulais venir. Il y a trois ans, le festival consacrait un hommage à Michel Legrand en présence de Stéphane Lerouge qui est le plus grand spécialiste au monde des musiques de film. C'est d'ailleurs lui qui est le délégué du prix Michel-Legrand que nous avons créé mordicus cette année. Jacques Perrin (qui est aussi invité du festival) qui était le président du jury et nous avons donné le prix à une femme, Florencia di Concilio, qui a composé la musique du film d'animation *Calamity*, de Rémi Chaye. Michel souhaitait qu'un prix récompense enfin les compositeurs de musique de film.

Le festival met les femmes réalisatrices à l'honneur cette année. Quel regard portez-vous sur la place des femmes aujourd'hui dans le cinéma ?

Très bien, formidable. Mais elles oublient un peu que c'est nous, la génération d'avant, qui avons préparé le terrain. Et s'il y a bien une date à retenir, c'est 1966 et la pi-



Macha Méril était présente pour la projection du film « Une femme mariée » de Jean-Luc Godard. (Photo Manon CRUZ)

lule. Le fait que les femmes puissent contrôler la procréation, ça a changé le rapport entre les parents et les enfants, entre amis, la sexualité... Et surtout l'accès au travail car tout à coup les femmes ont pu programmer, attendre quatre ou cinq ans pour faire un enfant. C'est nous les femmes qui avons fait Mai-68. Ce n'était pas un petit mouvement étudiant, comme le disent encore des hommes politiques en général de droite, mais un changement de civilisation. La coquetterie, tout ça

n'existait pas avant. On avait une robe pour la journée et une robe pour sortir le soir et c'est tout...

Il y a encore des combats à mener ?

Les combats d'aujourd'hui sont d'un autre ordre. Mais je trouve qu'il faut faire attention et ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain. Je donne encore le droit à des hommes et à des femmes d'aimer le sexe. Pourquoi on devrait ne pas aimer le sexe ? Si on se met à condamner tout et tout le monde sous prétexte qu'ils ont eu des

agissements plus ou moins consentis, attention à ne pas briser cette chose magnifique qui est la séduction entre les sexes.

Vous en avez joué quand vous étiez jeune comédienne ?

Je dois beaucoup à mes amants. Chaque fois, je me suis améliorée. Je n'accepte pas l'idée de la faiblesse féminine. Aujourd'hui, les femmes ont les mêmes armes que les hommes. Elles peuvent s'exprimer publiquement, travailler, gifler leur mec... C'est génial.

Vous avez fondé une association, Les Cinquantièmes jubilantes, pour mettre en valeur les comédiennes après 50 ans. C'est un de vos combats ?

Je ne me sens pas une victime. Si on ne nous propose plus de rôle au cinéma passé un certain âge, il faut aussi savoir faire autre chose, produire, du théâtre, écrire... Je comprends que le cinéma ait besoin de chair fraîche. La plupart des films racontent des histoires qui parlent aux trentenaires. Je comprends parfaitement que le cinéma d'aujourd'hui n'ait pas besoin de moi. L'important, c'est de trouver sa place.

Votre place est aujourd'hui au théâtre ?

Pour être très pragmatique, c'est bien d'être vue plutôt en pied à mon âge. Je n'ai plus très envie du gros plan. Et puis dans un film, c'est le réalisateur qui est maître du jeu. Au théâtre, le comédien donne le rythme. On est dans le présent, on vit quelque chose ensemble avec le public au même moment.

Et l'écriture ? Vous venez de publier votre premier roman, c'était une promesse faite à Michel Legrand ?

Michel voulait que j'aille au bout de ce projet. Il voulait que je prenne un risque et il me demandait, chaque jour, si j'avais trouvé un sujet pour mon livre. Je l'ai vraiment écrit à son chevet. Il a pu lire les 100 premières pages. J'avais ça en moi et je ne le savais pas. C'est peut-être ça finalement l'acte artistique : ouvrir le coffre-fort. Je l'ai fait avec *Vania, Vassia et la fille de Vassia*. ■



LUNDI 15 NOVEMBRE 2021 / COURRIER PICARD

16 | AMIENS

CINÉMA

Dominique Besnehard, du petit au grand écran avec le même talent

Dominique Besnehard était l'invité du Festival du film d'Amiens ce dimanche. Véritable figure du septième art, il a conquis le public amiénois avec de nombreuses anecdotes livrées avec humour et sincérité.

Le rendez-vous était attendu et il a tenu toutes ses promesses. À peine rentré de Montréal, Dominique Besnehard a pris le train pour Amiens afin d'assurer ses engagements auprès du Festival international du film d'Amiens. « Je tenais à venir. J'aime sentir de l'intérieur le poumon d'un festival. » L'invité, qui est par ailleurs codirecteur du Festival du film francophone d'Angoulême, a échangé avec le public du Petit Théâtre de la Maison de la Culture avant la projection du film *French Cancan* de Jean Renoir. « J'adore le cinéma du patrimoine. J'ai envie de le défendre. J'avais envie au départ d'accompagner Les Quatre cavaliers de l'apocalypse mais les copies sont introuvables. *French Cancan* le remplace aisément à plusieurs titres. Ce qui est

extraordinaire c'est qu'Allégret avait été pressenti pour le réaliser avec Daniel Gélin dans le premier rôle. C'est pour finir Renoir et Gabin qui ont emporté la mise. Le long-métrage marque le retour de Jean Gabin après son passage aux États-Unis. Ce n'est plus à ce moment-là le jeune premier de ses débuts, il a 50 ans et un autre physique. Françoise Arnoul dans le 1^{er} rôle féminin devient à cette époque un véritable sex-symbol. Elle a été très populaire dans le rôle de femme fatale mais n'a pas été élue par la Nouvelle Vague. Ce que j'ai aimé chez elle comme chez Micheline Presle, c'est leur amour profond et authentique du cinéma. » Du côté technique, *French Cancan*, un film en technicolor, est le troisième film de Renoir en couleur. Fils d'un couple d'épiciers, Domi-



Dominique Besnehard et Jean-Pierre Bergeon sont venus présenter le film « French Cancan » de Renoir.

nique Besnehard revendique une carrière exceptionnelle dans l'audiovisuel. Né à Paris, il est parti s'installer avec sa famille en Normandie à Houlgate à l'âge de 6 ans.

« DEUX ÉPISODES POUR CLORE L'AVENTURE DE DIX POUR CENT »

Venu au théâtre grâce à sa professeure de français, le Normand d'adoption est retourné à Paris à l'âge de 19 ans suivre les cours de théâtre de l'école de la rue Blanche. Son parcours dans le cinéma va laisser une grande empreinte.

D'abord directeur de casting, il est ensuite devenu agent artistique puis producteur en 2006. Du côté du petit écran, il lance pour France 2 une série inspirée de son parcours d'agent artistique, *Dix pour cent*. Avec Cédric Klapisch à la direction artistique et diffusé en 2015, le programme explose les compteurs avec 5 millions de spectateurs. « On va refaire deux épisodes pour clore l'aventure, annonce le producteur. J'ai par ailleurs fait écrire une nouvelle série sur le monde de la nuit, le cabaret. Ça s'ap-

pellera Ça, c'est Paris. » À découvrir sur le petit écran. Le public n'en a pas fini avec ce passionné bouillonnant de nouveautés mais aussi défenseur du patrimoine. ■

Au programme de ce lundi, deux invités de marque : Macha Méril viendra converser avec le public après la diffusion d'*Une femme mariée* de Jean-Luc Godard. Au cœur des « rendez-vous avec Swann », Arlaud le comédien échangera avec le public à l'issue de la projection de « La leçon de piano » de Jane Campion. Des films sont par ailleurs programmés toute la journée. Programme complet sur www.fifam.fr.



SOMME À LA UNE

DIMANCHE 14 NOVEMBRE 2021 / COURRIER PICARD

10

ÉVÉNEMENT

Un vent nouveau souffle sur le Festival du film

Malgré les masques, l'émotion pouvait clairement se lire sur les visages des spectateurs assistant à la soirée inaugurale du Festival international du film d'Amiens (FIFAM) ce vendredi. On y a clairement senti le vent du renouveau.

On a vécu une inauguration très chaleureuse et j'y ai senti le vent de la transmission », se réjouit Sylviane Fessier, présidente de l'association des journées cinématographiques d'Amiens, gestionnaire à la fois de l'événement annuel, mais aussi au quotidien du Ciné Saint-Leu.

« Après l'épisode Covid, nous avions un peu d'inquiétude avant de commencer le 41^e festival, parce que les gens ont tendance à être un peu "oubliés". Mais ils ont répondu au-delà de nos espérances. Et le renouvellement du public me semble être un signal fort pour l'avenir. » Bien sûr, le festival a perdu en route quelques habitués. Certains sont décédés, d'autres tardent à retrouver le chemin des salles obscures.

Gilles Mairese n'est pas de ceux-là. Dès samedi matin, il clame son « grand bonheur ». « Je fréquente assidûment le festival depuis la 8^e édition. Chaque année, je pose une semaine de congés, afin de ne manquer aucune séance. J'ai retrouvé tout de suite le cœur du festival. »

Le passionné est aussi de ceux qui fréquentent les salles obscures depuis le déconfinement. Il pose un regard optimiste sur le retour du public : « Je recommence à voir des salles remplies de spectateurs depuis que la météo s'avère moins clémente. On peut regretter les déficiences du côté des plus anciens, sans doute un peu craintifs. Il faut aussi voir comment vont réagir les jeunes. Certains ont pris d'autres habitudes. »

« C'est génial de retrouver la famille et le public. Un pur bonheur »

Lam Lê

Que le cinéphile se rassure, le FIFAM développe une programmation qui touche les enfants dès leur plus jeune âge.

« Les séquences parents-enfants sont devenues une institution », rappelle Sylviane Fessier.

« Les séances réservées aux scolaires vont aussi marcher très fort cette année, se réjouit Annouchka de Andrade, directrice du FIFAM. Nous avons déjà plus de réservations qu'en 2019 et allons accueillir plus



Le public était nombreux ce vendredi soir pour la soirée de lancement.

de 6 000 enfants. Parallèlement un atelier de courts-métrages intitulé Ciné-métro se rend dans les écoles de la Métropole. »

Le Color'ado, lui, célèbre ses 34 ans. La semaine d'ateliers programmée au Centre culturel de l'Étoile du sud a permis à des collégiens de Guy-Maréchal et des lycéens de Luzarches de créer des courts-métrages animés à découvrir lors de la cérémonie de clôture.

Enfin, à la Maison de la culture et

toujours en direction des plus jeunes, deux enseignants et des étudiants de l'école d'animation 3D Waide Somme animent un atelier sur le film d'animation.

À l'heure de la transmission, Annouchka de Andrade quittera son poste à l'issue de la 41^e édition, la responsable savourant le moment présent. « Après la grande frustration de 2020 les personnalités du milieu cinématographique ont elles aussi répondu à l'appel. Ce sont plus de cent invités que nous allons rece-

voir pour cette édition post-Covid. » Sans film à présenter, le réalisateur vietnamien, Lam Lê, est même venu en ami. « C'est génial de retrouver la famille et le public. Un pur bonheur. » La 41^e édition laisse la part belle aux femmes. « J'ai sans doute amené un peu de féminité depuis mon arrivée mais, d'une part le cinéma féminin a toujours existé, et d'autre part, la mixité a toujours fait partie des préoccupations de l'équipe du festival », conclut la directrice. ■

À SAVOIR

• **Le Festival international du film d'Amiens** programme jusqu'au 20 novembre des films et des rencontres avec des personnalités du cinéma.

• **L'événement** est hébergé aux Grand et Petit théâtre, ainsi qu'au studio Orson-Welles de la Maison de la culture, au Ciné Saint-Leu et au Gaumont.

• **Une compétition** est organisée parmi une sélection de vingt-cinq films. Les œuvres se répartissent dans les catégories long-métrage, de fiction ou documentaires et court-métrage. Le public est invité à voter à l'issue de chaque projection. Un jury de professionnels présidé par le producteur Jacques Bidou représente la profession.

• **Plusieurs films** programmés dans la semaine constituent un hommage à Jacques Perrin l'acteur, réalisateur et producteur. De « Peau d'âne » à « Microcosmos », en passant par « Z » de Costa-Gavras et le « Crabe-Tambour », le festival balayera la carrière exceptionnelle d'un poète du cinéma. Jacques Perrin et Costa-Gavras seront présents le jeudi 18 novembre.

• **Autre invitée**, Macha Méril viendra échanger avec le public amiénois lundi 15 novembre. Quatre de ses films sont à l'affiche.

• **Le jeune et talentueux Swann Arlaud** s'est vu pour la première fois offrir une carte blanche. Il propose cinq films sur le thème du désir et sera présent les dimanche 14 et lundi 15 novembre.

• **Treize films et huit rencontres** sont appelés à participer à l'hommage aux « Femmes de cinéma ».

• **Histoire de fêter les 40 ans** du festival, on retrouvera 18 films de l'univers FIFAM. La sélection reste symbolique eu égard aux 10 000 films programmés dans cette période. Chacun d'entre-eux, court ou long aurait mérité d'être à nouveau présenté. Les organisateurs estiment avoir accueilli un million six cent mille spectateurs depuis le début de l'aventure.

• **Un hommage** sera rendu à Bertrand Tavernier mais aussi à son univers cinématographique.

• **Impossible** de passer en détail le programme du 41^e festival, qu'importe, chacun peut trouver ou retrouver un moment de bonheur dans une programmation chargée d'émotions.



SAMEDI 13 NOVEMBRE 2021 / COURRIER PICARD

10 | AMIENS**CINÉMA**

41^e festival international du film : moteur !

Le festival international du film d'Amiens s'est ouvert hier soir à la Maison de la culture.

ESTELLE THIÉBAULT (avec notre correspondant **CHRISTIAN LEGRIS**)

Moteur ! La 41^e édition du festival international du film d'Amiens a été lancée hier soir à la Maison de la culture devant de nombreux cinéphiles. Jusqu'au 20 novembre, courts et longs métrages, documentaires, rencontres vont enrichir la vie culturelle de la ville.

En lançant cette édition qui donne la part belle aux femmes, le maire d'Amiens Brigitte Fouré a confirmé le positionnement essentiel du FIFAM dans le cadre de la candidature d'Amiens au titre de capitale européenne de la Culture 2028.

Le festival va prendre son rythme de croisière ce week-end. Samedi

soir, c'est le dernier film d'Emmanuelle Bercot qui est présenté en avant-première à 21 h 15 au Gaumont. Très attendu, « De son vivant » avait vu son tournage interrompu après l'accident vasculaire de son actrice principale, Catherine Deneuve. Le film réunit Benoît Magimel, qui interprète un malade en fin de vie, et Catherine Deneuve qui joue sa mère et l'accompagnante. Présenté hors compétition à Cannes, il sort en salles le 24 novembre.

HOMMAGE À JACQUES PERRIN

Le Ciné Saint-Leu accueille de son côté samedi à 21 heures une soirée exceptionnelle avec la projection d'« Off the record » un documentaire sur la carrière du DJ français



Le public était venu en nombre hier soir pour la soirée de lancement du FIFAM. (photo C.L.)

Laurent Garnier. Laurent Garnier et Gabin Rivoire, le réalisateur du film, seront présents.

Le festival rend hommage cette année à Jacques Perrin. En attendant sa venue jeudi 18 novembre, il est déjà possible de (re)voir quelques-uns de ses films : Cinema Paradiso, le film de Giuseppe Tornatore, dans lequel l'acteur jour un cinéaste confirmé qui voit ressurgir des souvenirs d'enfance en Sicile où il passait du temps dans la cabine du projectionniste Alfredo (Philippe Noiret). La séance est à 14 heures à la Maison

de la culture. Dimanche 14 novembre à 10 h 30, c'est « Microcosmos » qui est programmé à la MCA. Sorti en 1996, ce film documentaire produit par Jacques Perrin montre l'infiniment petit, dans le domaine de l'environnement et de la nature.

À 14 heures, c'est le chef d'œuvre de Jacques Demy « Peau d'âne » qui est à revoir sur grand écran à 14 heures. Et enfin, à 13 h 45 au Gaumont, « Le Crabe tambour » de Pierre Schoendoerffer avec Jean Rochefort, Jacques Perrin et Claude Rich.

Des invités, il y en a beaucoup dès ce week-end. Dominique Besnehard, agent et personnage incontournable du cinéma français, sera présent demain à 16 heures à la Maison de la culture à l'occasion d'un film du patrimoine : « French cancan » de Jean Renoir.

Le comédien Swann Arlaud et la réalisatrice Claire Simon seront présents demain à 21 heures pour la projection de « Vous ne désirez que moi », un film en compétition officielle qui évoque l'histoire d'amour entre Marguerite Duras et Yann Andréa. ■



VENDREDI 12 NOVEMBRE 2021 / COURRIER PICARD

II | TEMPS FORTS

ÉVÉNEMENT

Le festival du film d'Amiens en six séquences

Le 41^e Festival international du film d'Amiens débute ce vendredi. La projection de "L'Événement", Lion d'or à Venise, marque le coup d'envoi d'une édition où les réalisatrices sont décidément à l'honneur.

ESTELLE THIÉBAULT

LES FEMMES À L'HONNEUR

Dans le sillage de Mee too, le Festival international du film d'Amiens met les femmes à l'honneur pour cette 41^e édition, dont le coup d'envoi est donné ce vendredi avec la projection en avant-première de *L'Événement*, le film de Audrey Diwan, Lion d'or à la Mostra de Venise. Ce film est adapté du récit autobiographique de la romancière Annie Ernaux. Il raconte le parcours d'une jeune étudiante, interprétée par la comédienne Anamaria Vartolomei, dans la France des années 1960, avant la légalisation de l'avortement. « *Quelque chose est en train de changer. Une femme a gagné l'Oscar, une femme a gagné la Palme d'or, une femme a gagné le Lion d'Or. Ça signifie forcément quelque chose, ça ne peut pas être le hasard* », avait souligné Audrey Diwan en recevant son prix. Les femmes seront à nouveau à l'honneur pour la clôture, vendredi 19 novembre, avec cette fois le très beau film de Pedro Almodóvar *Madres paralelas*. Entre les deux, le festival consacre tout un volet de sa programmation aux femmes réalisatrices, les pionnières du cinéma soviétique avec la projection de *La chute de la dynastie des Romanov* de Ester Choub en version ciné-concert dimanche 14 no-

vembre à la Maison de la culture. Les réalisatrices espagnoles sont aussi bien représentées dans cette sélection de 13 longs-métrages. Deux films de Dominique Cabrera sont aussi programmés dont *Folle Embellie*, l'histoire d'un groupe de patients psychiatriques évadés à travers une France en guerre.

2 JACQUES PERRIN, INVITÉ D'HONNEUR

Le festival d'Amiens rend hommage au comédien, réalisateur et producteur Jacques Perrin. Il devait venir en 2020 à l'occasion de 40 ans du festival avant que le Covid ne vienne bouleverser les plans des organisateurs. Il n'a pas décliné l'invitation pour 2021 et sera présent jeudi 18 novembre à l'issue de la projection d'*Océans* (à 20 h à la Maison de la culture). Le festival sera l'occasion de (re)voir 11 films où il est comédien, réalisateur ou producteur. Jacques Perrin a par exemple produit *Z* de Costa Gavras. Sorti en 1969, le film qui réunit Yves Montand, Jean-Louis Trintignant et Irène Pappas, raconte l'histoire vraie de l'assassinat du député grec Grigoris Lambrakis en 1963. Costa Gavras sera lui aussi présent jeudi 18 novembre pour une master class à l'issue de la projection.

À SAVOIR

- **Amiens.** Du vendredi 12 au samedi 20 novembre à la Maison de la culture, au Gaumont, au Ciné Saint-Leu et au centre culturel Jacques-Tati.
- **Tarifs** de 7 à 2 € la place pour les séances parents/enfants. Abonnements : 25 € pour 5 séances, 10 € en tarif solidaire. Accès illimité à toutes les séances avec la carte Licorne (50 à 20 €).
- **Programmation** complète sur fifam.fr

3 MACHA MÉRIL PRÉSENTE TROIS FILMS

Elle aussi devait être là en 2020. Macha Méril fait partie des invités vedette de cette 41^e édition. Elle sera là lundi 15 novembre à 18 heures à la Maison de la culture pour une « conversation avec le public » à l'issue de la projection d'*Une femme mariée* de Jean-Luc Godard, un film sorti en 1964. Elle vient aussi parler de son travail avec Guy Gilles avec qui elle a tourné *Rou-*



Audrey Diwan, la jeune réalisatrice récompensée d'un Lion d'or à Venise, ne sera pas présente mais son film ouvre le festival ce vendredi.

lette chinoise en 1976. Elle viendra aussi dédicacer son livre *Vania, Vassia et la fille de Vassia*, paru au printemps 2020 dans lequel l'ex-compagne de Michel Legrand, elle-même issue d'une famille de Russes blancs émigrés puis naturalisés français, raconte l'histoire de cette immigration.

4 HOMMAGE À BERTRAND TAVERNIER

Le cinéaste, disparu en mars 2021, était venu à trois reprises au Festival international du film d'Amiens avec « ses amis américains » : Joe Dante, Robert Parrish et Budd Boetticher. Un film de chacun de ces réalisateurs sera au programme ainsi que des westerns, parmi les préférés de Tavernier, et bien entendu deux de ses films tournés aux États-Unis : *Dans la brume électrique*, un polar avec Tomy Lee Jones, et *Mississippi blues*, un documentaire sur le Sud des États-Unis. Les séances *Johnny Guitare* de Nicolas Ray et *L'homme qui tua Liberty Valence*, le western de John Ford, seront présentées jeudi 18 et vendredi 19 novembre par Laurent Delmas, journaliste et critique de cinéma, animateur de l'émission *On aura tout vu* le samedi matin sur France Inter.

5 CARTE BLANCHE À SWANN ARLAUD

Pour la première fois, l'équipe du festival donne carte blanche à un comédien. Swann Arlaud a choisi cinq films qui l'ont inspiré : *Eyes wide shut* de Stanley Kubrick, qu'il présente dimanche 14 novembre à 18 h 45 au Gaumont ; *Nelly et Monsieur Arnaud* de Claude Sautet qu'il présente cette fois lundi 15 novembre à 16 heures à la Maison de la culture, ou encore *La leçon de piano* de Jane Campion, dont la projection est programmée à 20 heures.

6 LA COMPÉTITION

Neuf films inédits composent la compétition long-métrage. Le jury, présidé par le producteur Jacques Bidou, aura à décerner la Licorne d'or parmi eux dont *Vous ne désirez que moi* de Claire Simon. La réalisatrice a choisi d'adapter *Je voudrais parler de Duras*, l'ouvrage dans lequel Yann Andréa s'entretient avec la journaliste Michèle Manceaux au sujet de sa relation avec Marguerite Duras. Elle sera présente avec Swann Arlaud, qui joue Yann Andréa, à la projection dimanche 14 novembre à 21 heures au Ciné Saint-Leu. Le festival, c'est aussi une section longs-métrages documentaire et une section courts-métrages. ■



CULTURE

40 ans de festival du film méritaient bien un livre

Alexandre Levaray est l'auteur de « Le cinéma un pays sur la carte du monde », un beau livre publié par la librairie du Labyrinthe. À l'occasion de sa sortie, deux séances de dédicace sont prévues mercredi 10 et dimanche 14 novembre.

ESTELLE THIÉBAULT

Un beau livre de près de 400 pages, dont un cahier couleur de 16 pages avec les affiches et des photos. Pour ses 40 ans, le festival international du film d'Amiens s'offre *Le cinéma, un pays sur la carte du monde*, publié par les éditions de la librairie du Labyrinthe. L'illustration de la couverture est l'affiche du festival de 1991 réalisée par l'artiste Jacques Leclercq K, qui a exposé ses tentures blanches et bleues dans la cathédrale cet été.

L'auteur, lui, n'a pas 40 ans. C'est Alexandre Levaray, doctorant à l'université de Picardie Jules-Verne (son sujet de thèse porte sur la diffusion des cinémas du monde en France à travers l'exemple du festival d'Amiens) et responsable de la rédaction de *Ciné critique*, la revue née en 1972 dans le bouillonnement des années 1970 par trois co-

pains étudiants et relancée pour cet anniversaire.

« J'ai vraiment eu carte blanche », insiste Alexandre Levaray, qui a rencontré et interviewé les figures historiques du festival et a eu accès aux archives et à de nombreux documents vidéo.

PAS UN LIVRE CHRONOLOGIQUE

Le cinéma, un pays sur la carte du monde est le résultat d'un travail minutieux de deux ans. « La rédaction a pris quatre à cinq mois, j'ai mis à profit les mois de confinement », sourit l'auteur de ce premier livre consacré à l'événement. Il ne s'agit pas d'un ouvrage historique, même s'il rappelle les origines et le rôle des trois Jean-Pierre, Bergeon, Marcos et Garcia, qui a été le directeur du festival jusqu'en 2011 dans la création d'un ciné-club, puis d'un festival d'abord hébergé au Régent. « La philosophie des débuts, montrer des



Alexandre Levaray, doctorant à l'université de Picardie Jules-Verne, est l'auteur de ce livre de près de 400 pages.

films du monde entier, n'a pas changé. »

Le livre d'Alexandre Levaray met en perspective l'aventure amiénoise et son rôle dans la diffusion des cinémas du monde. « Le festival a par exemple montré pour la pre-

mière fois en France des films amérindiens, liste l'auteur. Il a aussi des liens très forts avec le Fespaco à Ouagadougou, au Burkina Faso. Le festival, c'est aussi le fonds d'aide au développement du scénario. Sur 80 projets soutenus, 40 films ont pu

être tournés. » Alexandre Levaray s'est aussi attaché à montrer combien le festival était lié à la ville. « La part des écoliers qui sont passés par le festival est impressionnante », dit-il.

Originaire de l'Oise, lui a découvert le festival il y a huit ans, au profit d'un stage. Aujourd'hui, il fait partie de l'équipe. « Je suis responsable du stock de copies, prêt à intervenir en cas de problème technique lors d'une projection. » Ce qui lui laisse peu de temps pour voir des films pendant les neuf jours du festival. ■

DEUX SÉANCES DE DÉDICACE

Le livre sort le 9 novembre. Alexandre Levaray sera en séance de signature mercredi 10 novembre, de 17 à 19 heures, à la librairie du Labyrinthe, puis dimanche 14 novembre, de 18 à 19 heures, à la Maison de la culture, pendant le festival. « Ce livre s'adresse bien sûr aux cinéphiles, mais aussi à tous ceux qui sont attachés au festival », dit-il.



PRESSE NATIONALE

HEBDOMADAIRES



La tournée des festivals de films

PAR ROBERT SENDER

A On dit qu'en France, il existe un festival de films par jour tant l'offre est impressionnante. Trois d'entre eux, répartis en France, commencent bientôt. La diversité et la quantité des œuvres projetées illustrent la place prépondérante offerte au 7^e art dans l'Hexagone.

Amiens célèbre le film étranger



Du 12 au 20 novembre, le Festival international du film d'Amiens met en compétition 25 films inédits en France. Sous la présidence du producteur de plus de 110 films depuis 1987, Jacques Bidou, neuf longs-métrages concourent, dont le film de l'Israélien Eran Kolirin, *Et il y eut un matin*, découvert lors du dernier Festival de Cannes. Le retour d'un Arabe israélien dans son village natal, qui n'a plus ses repères dans ce lieu où il a grandi, fait le tour du monde à travers les festivals, et sortira le 13 avril 2022. En face de lui, la concurrence est dure notamment face au Belge, *Un monde* de Laura Wandel, qui avait bouleversé La Croisette à travers le lien entre une sœur et son frère harcelé à l'école. Une 48^e édition riche en événements : compétition de documentaires et de courts-métrages, les réalisatrices mises en avant, des pionnières du

cinéma soviétique aux plus récentes comme pour l'ouverture, Audrey Diwan avec *L'Événement*, Lion d'or à Venise 2021. Des invités honoreront aussi de leur présence le festival tel le comédien devenu réalisateur, puis producteur, Jacques Perrin, Costa-Gavras viendra lui rendre hommage. La jeune génération d'acteurs sera représentée par Swann Arlaud (César du meilleur acteur dans un second rôle pour *Petit Paysan*), tout comme le talent affirmé depuis toujours, Macha Méril. Une dizaine de projections pour enfants et une autre dizaine de Coup de cœur, ainsi qu'un hommage à Bertrand Tavernier à l'aide de ses plus belles créations, compléteront cette impressionnante programmation. www.fifam.fr

Albi fête la francophonie

Autre frappante proposition de cinéma, le 25^e festival du film francophone d'Albi, du 16 au 21 novembre. Cette année, les sujets sur la jeunesse sont privilégiés avec notamment *Une jeune fille qui va bien*, premier long-métrage mis en scène par la comédienne Sandrine Kiberlain qui raconte l'histoire d'une jeune fille juive, pleine d'espoir et de vie pendant la Seconde Guerre mondiale. L'enfance est aussi traitée avec des regards différents dans cinq opus, dont l'étonnant « Une femme du monde » avec l'excellente Laure Calamy. Bien sûr, le privilège des projections

revient à la francophonie. De la Belgique, en passant par l'Afrique, et la Suisse avec à l'ouverture, *Presque* (le 26 janvier sur nos écrans) de Bernard Campan et Alexandre Jollien, sur le handicap et le vivre-ensemble vus avec humour et tendresse. Plus d'une trentaine d'avant-premières permettront aux Albigeois de découvrir entre autres *Jane par Charlotte* (le 12 janvier au cinéma) de Charlotte Gainsbourg sur sa mère. Et parmi les coups de cœur des organisateurs, à voir ou à revoir la magnifique et sublime adaptation de l'œuvre d'Honoré de Balzac, *Illusions perdues* de Xavier Giannoli, une réussite remarquable que l'on n'avait pas vue au cinéma depuis trop longtemps !
www.cine-œillades.fr

Noisy-le-Sec : cinéma franco-arabe

Pour la 10^e fois se tient le festival du film franco-arabe de Noisy-le-Sec, du 12 au 23 novembre. Entre événements musicaux et culinaires on pourra visionner *Ziyara* de la Franco-Marocaine Simone Bitton qui va à la rencontre des gardiens musulmans de sa mémoire juive. Si certains films pourront créer la polémique, d'autres pointent sur fond du conflit israélo-arabe, les tensions internes entre les communautés constitutives des territoires ou des pays arabes, comme *Liban 1982*.
<http://ffa.noisysec.fr>



27 novembre - 3 décembre 2021
1/1

arte MAG

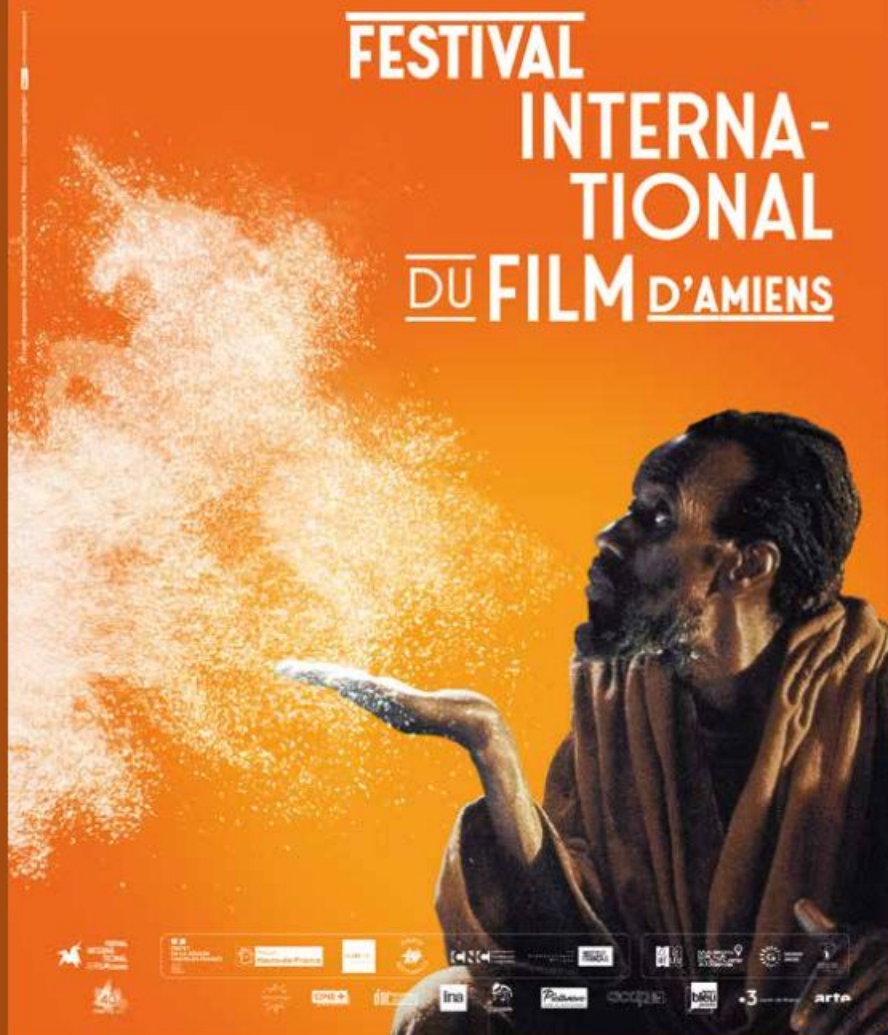
UN ÉVÉNEMENT SOUTENU PAR **arte**

12 —→ 20
NOV. 2021

📱 📺 📺 📺
@FILMFESTAMIENS
#FIFAM #FIFAM2021
WWW.FIFAM.FR

41^e

**FESTIVAL
INTERNA-
TIONAL
DU FILM D'AMIENS**





PRESSE RÉGIONALE

HEBDOMADAIRES



17-23 novembre 2021 - N°995
1/1

1 2 —→ 2 0
NOV. 2021

📺 📱 🐦 📺
@FILMFESTAMIENS
#FIFAM #FIFAM2021
WWW.FIFAM.FR

41^e
FESTIVAL
INTERNA-
TIONAL
DU FILM D'AMIENS



Amiens
amiens.fr





10-16 novembre 2021 - N°994
1/4

jda
Journal d'Amiens et d'Amiens Métropole

jda!

#994

Journal d'Amiens et d'Amiens Métropole | 10 - 16 novembre 2021

2022-2026 : les
grands investissements



Foot : Salouël-Saleux,
amateur d'aventures



Festival du film – regards sur le 7^e art





Photos : D. R.

Le temps des retrouvailles

LES FAUTEUILS SE DÉPLIENT DU 12 AU 20 NOVEMBRE POUR LE 41^E FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM D'AMIENS. Y SONT ATTENDUS JACQUES PERRIN, SWANN ARLAUD, MACHA MÉRIL ET COSTA-GAVRAS.

Festival du film

Il y a un an, le 40^e Festival international du film d'Amiens fut annulé au dernier moment. En cause : le reconfinement. Seul les compétitions furent maintenues, les jurys ayant accès aux films. Du 12 au 20 novembre, le 41^e Festival international du film d'Amiens entend rattraper le temps perdu. Swann Arlaud, star montante du cinéma français, sera ainsi de la partie (lire p. 7). Tout comme Macha Méril et Jacques Perrin, invités en 2020 mais bien présents en 2021.

UNE ÉDITION ATTENDUE

Selon Annouchka de Andrade, la directrice artistique du Fifam, dont l'équipe a travaillé avec « beaucoup d'excitation pour conjurer la frustration », c'est « une édition très attendue » qui se profile. Une édition pas tout à fait comme les autres : « Les dif-

ficultés rencontrées pour voyager cette année font qu'il y aura davantage de films français ». Conséquence : « Il y aura plus d'équipes présentes ! ».

BELLES RENCONTRES

De nombreux rendez-vous avec les artistes sont donc prévus. « Jamais l'attente n'aura été aussi intense », souligne Alain Gest, président d'Amiens Métropole – principal financeur de l'événement. Parmi ces « belles rencontres » anticipées par Annouchka de Andrade : celle avec Costa-Gavras, présent aux côtés de Jacques Perrin le 18 novembre afin de rendre hommage à celui qui aura beaucoup fait pour que son *Z* (1969) puisse voir le jour. *Z* fait d'ailleurs partie des douze films de la rétrospective dédiée à l'acteur de *Peau d'Âne* (Jacques Demy, 1970) ou de *Cinema Paradiso* (Giuseppe

Tornatore, 1988), plus tard producteur de films "nature" (*Micrococosmos*, *Océans...*).

HIER ET AUJOURD'HUI

Cette 41^e édition fait aussi la part belle aux rencontres passées, notamment celles avec Bertrand Tavernier. Le critique, cinéaste et passeur mort le 25 mars dernier est en effet venu plusieurs fois à Amiens accompagner des amis américains : « Il aimait tellement le cinéma, le vivait tellement, que nous avons voulu sauver sa cinéphilie », souligne la directrice artistique. Un hommage en huit films, dont deux classiques du western présentés par Laurent Delmas, de *France Inter*. 18 autres reviendront sur les 40 ans du Fifam (JDA #993). Un âge vénérable qui ne laisse pas de côté le jeune public : le Festival du film, c'est aussi de nombreuses séances ■■■



◀ Le 41^e FIFAM, c'est entre autres :
La Fille à la valise (avec Jacques Perrin),
Légendes de l'animation chinoise
 (jeune public), *Noche de fuego*
 (en compétition) et *Une Femme*
marlée (avec Macha Méril).

► Maud Wyler et Swann Arlaud
 dans *Perdrix*, d'Erwan Le Duc.

LE CHIFFRE

25

C'est le nombre de films venus
 du monde entier en compétition
 cette année. Neuf fictions,
 sept documentaires et neuf
 courts-métrages.

*** scolaires et familiales. Du
 cinéma pour tous les goûts, pour
 tous les âges.

//Jean-Christophe Fouquet



**Festival international
 du film d'Amiens,
 du 12 au 20 novembre
 dans les trois cinémas et à la MCA
 Programme complet : fifam.fr
 (lire aussi p. 19)**

Le désir selon Swann Arlaud

LE FIFAM A DONNÉ CARTE BLANCHE À SWANN ARLAUD, CÉSAR DU MEILLEUR ACTEUR
 POUR *PETIT PAYSAN* EN 2018, SUR LE THÈME DU DÉSIR. PARMI SES CHOIX : *LA LEÇON*
DE PIANO ET *EYES WIDE SHUT*. IL SERA À AMIENS LES 14 ET 15 NOVEMBRE. ENTRETIEN.



JDA : Connaissez-vous Amiens et son FIFAM ?

Swann Arlaud : Oui, bien sûr, mais je ne m'y suis
 jamais rendu. Un festival exigeant, ouvert sur le
 monde et sa pluralité, nous donnant à voir des
 films parfois peu connus, faisant se rencontrer
 différents univers, différents publics.

**Quel est le rôle des festivals dans
 le paysage audiovisuel actuel ?**

Ils mettent en lumière des films qui n'ont pas for-
 cément une grande visibilité en salle, notamment
 parce qu'ils sont peu – ou pas – distribués. Ce sont
 des moments où spectateurs et cinéastes peuvent
 discuter ensemble. Les frontières entre les pays
 s'estompent. Entre les gens, aussi.

Comment avez-vous opéré vos choix ?

Il y a tellement de films, c'est intimidant ! Au
 départ, je me disais qu'il fallait être original, privi-
 légier les découvertes. Mais à l'arrivée, j'ai choisi
 des films qui m'ont construit, qui ont jalonné mon
 adolescence – quitte à prendre le risque d'être un
 peu convenu. J'ai choisi cinq œuvres m'ayant pro-
 curé des émotions liées au désir. Avec des fa-
 cettes, des points de vue et des styles de mise en
 scène différents. J'ai préféré être simple et sincère.

//Propos recueillis par J.-C. F.

// WOMANPOWER

Longtemps écartées des postes à responsabilité dans
 le milieu très masculin du cinéma, où l'appropriation du
 travail féminin par des hommes est monnaie courante,
 les femmes arrivent en force pour ce 41^e FIFAM. Dans le
 sillage des luttes féministes, le Festival, qui fut l'un des
 premiers à consacrer le génie de l'actrice-réalisatrice
 américaine Ida Lupino, sélectionne cette année treize
 films réalisés par des femmes, de l'époque soviétique
 à aujourd'hui. Parmi eux : *La Lune s'est levée* (1955),
 de Kinuyo Tanaka (photo), actrice qui dut batailler
 contre ses mentors – y compris le maître des récits
 au féminin, Kenji Mizoguchi – pour passer derrière la
 caméra. Une sélection qui remet les pendules à l'heure.





Festival du film | Temps forts, rencontres et rendez-vous

(lire p. 6 et 7)

12 NOVEMBRE | 19H

MAISON DE LA CULTURE
Cérémonie d'ouverture suivie
de l'avant-première de
L'Événement,
d'Audrey Diwan.

13 NOVEMBRE | 21H15

GAUMONT
Avant-première de
De son vivant,
d'Emmanuelle Bercot.

14 NOVEMBRE | 16H

MAISON DE LA CULTURE
French Cancan,
de Jean Renoir (1955), présenté par
Dominique Besnehard.

15 NOVEMBRE | 18H

MAISON DE LA CULTURE
Une Femme mariée,
de Jean-Luc Godard (1964),
suivi d'une rencontre
avec Macha Méril.

15 NOVEMBRE | 20H

GAUMONT
La Leçon de piano,
de Jane Campion (1993), suivi
d'une rencontre avec Swann Arlaud.

17 NOVEMBRE | 20H30

MAISON DE LA CULTURE
**La Chute de la dynastie
Romanov**, d'Esther Choub (1927),
en ciné-concert.

18 NOVEMBRE | 14H

MAISON DE LA CULTURE
Z, de Costa-Gavras (1969),
suivi d'une rencontre
avec le réalisateur.

18 NOVEMBRE | 20H

MAISON DE LA CULTURE
Océans, de Jacques Perrin et
Jacques Cluzaud (2009),
suivi d'une rencontre
avec Jacques Perrin.

▼ L'homme qui tua Liberty Valance



18 NOVEMBRE | 21H

CINÉ-ST-LEU
**L'homme qui tua Liberty
Valance**, de John Ford (1962),
présenté par Laurent Delmas.

19 NOVEMBRE | 10H

MAISON DE LA CULTURE
Sélection de films récents tournés
dans les Hauts-de-France.

19 NOVEMBRE | 20H

GAUMONT
Cérémonie de clôture suivie de
l'avant-première de **Madres
Paralelas**, de Pedro Almodóvar.

// DÉDICACES

À LA MAISON DE LA CULTURE
**Dominique Cabrera
et Jacques Bidou**
le 14 novembre, de 18h à 19h.

Macha Méril le 15 novembre,
de 16h30 à 17h30.

Laurent Delmas le 19
novembre, de 17h30 à 18h30.

Liste des ouvrages sur
librairieartelle.com/agenda.

// EXPOSITIONS

Des affiches du Fifam sont à
retrouver à la
citadelle jusqu'au
22 novembre. Par
ailleurs, des
étudiants de
l'Ésad ont créé
de nouvelles
affiches de film
à l'occasion des 40 ans du
festival. À retrouver sur les lieux
de diffusion, elles se regardent
aussi en réalité augmentée grâce
à l'application Artivive.



// UN LIVRE SUR LE FIFAM

Alexandre Levaray, membre de l'équipe du
Festival et doctorant en cinéma, vient de publier
*Le cinéma, un pays sur la carte du monde -
Le Festival international du film d'Amiens aux
éditions du Labyrinthe*. Il sera en dédicace à la
Maison de la culture le 14 novembre, à 17h.





Cinéma

jda #993 | 20 octobre - 9 novembre 2021 | ACTUALITÉ | 9

Fifam : enfin les 40 ans

EN AMONT DU 41^e FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM D'AMIENS, ATTENDU DU 12 AU 20 NOVEMBRE, RETOUR SUR CE RENDEZ-VOUS QUADRAGÉNAIRE EN COMPAGNIE DE JEAN-PIERRE GARCIA, SON ANCIEN DIRECTEUR.

Beaucoup redoutent leurs 40 ans. Ce n'est pas le cas du Festival international du film d'Amiens (Fifam), qui espérait fêter cet anniversaire dès l'an passé. Après une édition 2020 limitée à une compétition sans public (JDA #960), c'est finalement lors du 41^e Fifam que seront lancés les cotillons. L'occasion de revenir sur quatre décennies de cinéma du monde à Amiens. Parole à Jean-Pierre Garcia, président puis directeur du Festival jusqu'en 2012.

JDA : Quel sentiment, en regardant dans le rétroviseur ?



Jean-Pierre Garcia :

Je suis heureux du travail accompli, que ce soit autour de l'œuvre de cinéastes ou de problématiques du monde, comme le cinéma des Amérindiens. Nous avons toujours eu soin d'apporter un contexte, une réflexion, pas de simplement projeter des films. De montrer et analyser des réalités, mais aussi des imaginaires.

Le Festival s'est bâti sur des fondations antiracistes. Tiennent-elles toujours ?

Avec les copains du Mouvement contre le racisme et pour l'amitié



▲ La licorne, mascotte du Fifam, fête son anniversaire avec des personnages d'affiches antérieures. C'était à l'Étoile du Sud mi-octobre pour l'atelier scolaire d'animation Color'Ado, l'une des actions du Festival.

entre les peuples et de la revue Ciné Critique, nous voulions des films des pays d'origine de l'immigration. Et travailler sur les représentations, par exemple mettre en parallèle *Le Journal d'Anne Frank* et un film antisémite. Nous avons élargi la programmation, mais le cœur n'a jamais cessé de battre

pour combattre toutes les formes de discrimination.

Il s'agit aussi de séduire le public, non ?

Quand on voit pour Kirikou 800 gosses applaudir et chanter sur le rythme d'un djembé, on se dit qu'on n'a pas bossé pour rien. Les films, les rencontres, restent en mémoire. Je me souviens de *Hoop Dreams*, documentaire de 1994 sur le basket. Il durait trois heures. Le grand théâtre de la Maison de la culture a été rempli grâce aux clubs locaux !

Le Festival a-t-il mis Amiens sur la carte du cinéma ?

Nous avons fait découvrir la ville à de nombreux étrangers : James Coburn, Joe Dante, Spike Lee ou encore Guillermo del Toro, dont le premier prix international est amiénois. Sans parler de tous les

cinéastes des pays du Sud. Alors oui, je pense.

Après l'édition 2020, c'est le retour en salles...

Comme a dit Godard, voir un film ailleurs qu'en salle c'est comme regarder la reproduction d'un tableau. Dans une salle, on s'ouvre l'horizon, on partage les émotions, les réflexions. Et, cette année, une sélection dédiée aux 40 ans où l'on aura notamment *La Ballade de Narayama* ou *Le Ballon d'or*. Quels souvenirs !

//Propos recueillis par Jean-Christophe Fouquet

Un livre, une revue

Après une première livraison en 2020, le deuxième numéro de *Ciné Critique* vient de paraître. Reprenant le titre du fanzine ayant mené à la création du Fifam, il revient sur les vingt premières années. Le troisième numéro, sur les vingt années suivantes, devrait être prêt pour la 41^e édition et mis en ligne sur fifam.fr. Alexandre Levaray, qui y a participé, prépare également un livre sur le sujet. À suivre...



41^e Festival international du film d'Amiens, du 12 au 20 novembre - fifam.fr



PRESSE NATIONALE

MENSUELS



12 novembre
*Festival international
du film d'Amiens*



Cinémas

Les invité-es d'honneur de la 41^e édition du festival d'Amiens seront Jacques Perrin et Macha Méril. Un hommage sera rendu à Bertrand Tavernier et une rétrospective mettra à l'honneur le cinéma féminin. Enfin, Swann Arlaud présentera cinq films de son choix dans le cadre d'une carte blanche.

Du 12 au 20 novembre,
Amiens.

fifam.fr



PRESSE NATIONALE & RÉGIONALE

INTERNET



12 novembre 2021

1/1

NEWS

FESTIVAL

Le 41e Festival du film d'Amiens, c'est du 12 au 20 novembre 2021

12 novembre 2021



© Genesis de C. Nuridsany et M. Pérennou - WAG & W

Au programme, on trouvera une compétition de 8 longs métrages de fictions, parmi lesquels on pourra découvrir le charmant **"Mes frères et moi"** de Yohan Manca, histoire d'art donnant une direction de vie, **"Lingui, les liens sacrés"** de Mahamat-Saleh Haroun, histoire d'avortement interdit, le formidable **"Employé / Patron"** avec Nahuel Pérez Biscayart, **"Un monde"**, viscérale histoire de harcèlement scolaire filmé à hauteur d'enfant, ou le film mexicain multi-récompensé **"Noche de fuego"**. Côté compétition documentaire, ce sont 7 films qui seront visibles, avec entre autres le difficile **"Nous"** de Alice Diop, captant mémoires et existences dans une banlieue souvent sans visages, **"Marin des montagnes"** dans lequel Karim Aïnouz va à la rencontre de sa famille algérienne, ou encore **"Au cœur du bois"**, portraits de prostituées transgenres et **"Rien que du soleil"** primé au printemps à Cinélatino Toulouse.

Au-delà, le festival proposera une Carte blanche à Jacques Perrin, acteur, producteur, réalisateur, qui sera présent le 18 novembre accompagné de Costa Gravas, une Conversation avec Macha Méril, un Rendez-vous avec Swan Arlaud (en compétition en amoureux transi de Marguerite Duras dans le film de Claire Simon **"Vous ne désirez que moi"**) sous forme d'une carte blanche de 5 films (dont **"La leçon de Piano"** ou **"India Song"**...), un Hommage à Bertrand Tavernier au travers de films de réalisateurs américains qu'il a jadis accompagné, et un retour sur 40 ans de festival. A noter aussi un programme de 13 films autour de Femmes de cinéma, témoignant de l'évolution du droit des femmes, depuis des pionnières soviétiques, jusqu'à des réalisatrices espagnoles (**"La Hija de un ladrón"**, **"La Inocencia"**...).

Enfin le festival proposera également des Coups de coeur, parmi lesquels le russe **"La fièvre de Petrov"**, le percutant Michel Franco **"Nouvel Ordre"**, le nouveau Kornél Mundruczó **"Evolution"** et le bouleversant **"De son vivant"** d'Emmanuelle Bercot, dans lequel Benoit Magimel interprète un prof de théâtre atteint d'un cancer en phase terminale. Une sélection qui s'accompagne côté Jeune public de quelques longs ou recueils de courts, dont les très attendus **"Vanille"**, **"Maman pleut des cordes"** ou encore pour les ados **"Les leçons persanes"**, et de quelques films tournés dans les Hauts de France.

Olivier Bachelard

Envoyer un message au rédacteur

Source : Festival International du film d'Amiens



20 novembre 2021

1/5

| MURMURES

palmarès du 41e Festival International du Film d'Amiens (FIFAM)

📅 novembre 2021 | 🏆 Palmarès | 🎬 Cinéma/TV | 🇫🇷 France



41e Festival International du Film d'Amiens (FIFAM)

12-20 novembre 2021

PALMARÈS 2021

Le Festival International du Film d'Amiens (FIFAM), grand rendez-vous du cinéma international dont la 41e édition a eu lieu du 12 au 20 novembre 2021, a attribué ses prix.

Une trentaine de films inédits étaient présentés en compétition : 9 longs métrages de fiction, 7 documentaires, 9 courts métrages.

Les Jurys de la compétition étaient composés de :

Pour les longs métrages : Jacques BIDOU, producteur (Président), Marie-Pierre BOUSQUET, productrice, Gabrielle LAZURE, comédienne et Damien FAURE, réalisateur.

Pour les documentaires : Marie BONNELL, présidente des Ateliers Varan, Sabine COSTA, déléguée générale de Documentaire sur Grand Écran et Catherine LAMOUR, productrice.

Pour le court métrage : Bruno DELOYE, directeur des chaînes Ciné+ Club, Classic & Star, Famiz, Eugénie MICHEL-VILLETTE, productrice et Eddie PONS, dessinateur et écrivain.



CATÉGORIE LONG MÉTRAGE DE FICTION

GRAND PRIX

EX AEQUO

VOUS NE DÉSIREZ QUE MOI

de **Claire SIMON**

Doté par Canal+ d'une valeur de 10000€ en diffusion au distributeur.

Avec **Swann Arlaud, Emmanuelle Devos, Christophe Paou**

France, 2020, 1h35 – Sortie nationale le 09 février 2022 – Dulac Distribution

D'après l'ouvrage Je voudrais parler de Duras de Yann Andréa.

En octobre 1982 Yann Andrea a demandé à Michèle Manceaux de l'interviewer. Il est le compagnon de Marguerite Duras depuis deux ans, il a 38 ans de moins qu'elle, et Michèle, journaliste et écrivain est une complice et une voisine de Marguerite. Ils se retrouvent au premier étage de la maison de Neauphle et la première phrase de Yann est « je voudrais parler de Duras ».

EMPLOYÉ/PATRON

(El empleado y el patrón)

de **Manuel NIETO ZAS**

Doté par Canal+ d'une valeur de 10000€ en diffusion au distributeur.

Avec **Nahuel Perez Biscayart, Cristian Borges, Justina Bustos, Fátima Quintanilla**

Uruguay / Argentine / Brésil / France, 2020, 1h46

Sortie nationale le 30 mars 2022 – Eurozoom

Un petit patron agricole, préoccupé par la santé de son bébé, tente de conjuguer sa vie personnelle à son travail chronophage. Pour son exploitation de soja, il recrute un jeune homme de 18 ans qui a un besoin urgent de gagner de l'argent pour subvenir aux besoins de sa famille, récemment agrandie. Un jour un terrible événement advient sur la plantation.

PRIX DU JURY

NOCHE DE FUEGO

de **Tatiana HUEZO**

Doté par Titra Film d'une valeur de 4 000 euros en prestations techniques au producteur

Avec **Marya Membreño, Ana Cristina Ordóñez González, Mayra Batalla, Norma Pablo**

Mexique / Allemagne / Brésil / Qatar, 2021, 1h15

Dans un village de montagne mexicain, trois petites filles font des maisons abandonnées par les fuyards leur terrain de jeu. Elles se déguisent en femmes à l'abri des regards et trouvent refuge dans des cachettes pour échapper à ceux qui pourraient les enlever. Mais les sombres échos de la violence deviennent une menace inéluctable.



20 novembre 2021

3/5

MENTION SPÉCIALE

LA VIE D'APRÈS

de **Anis DJAAD**

Avec **Lydia Larini, Ahmed Belmoumane, Djemel Barek, Samir El Hakim**

Algérie / France, 2021, 1h45

Une rumeur court à son sujet dans un village perdu en Algérie. Hadjer est forcée de fuir le village en compagnie de son fils, Djamil. La fin d'une vie paisible et le début d'une survie tourmentée dans les méandres de la grande ville. En proie au désir des hommes, Hadjer va devoir se battre pour s'extraire de leurs griffes mais surtout préserver son fils dont les pulsions d'adolescent sonnent le péril.

PRIX DU PUBLIC

MES FRÈRES ET MOI

de **Yohan MANCA**

Avec **Maël Rouin Berrandou, Judith Chemla, Dali Benssalah**

France, 2020, 1h48 – Sortie nationale le 5 janvier 2022 – Ad Vitam

Librement inspiré de la pièce de théâtre Pourquoi mes frères et moi on est parti... de Hédi Tillet de Clermont-Tonnerre.

Nour a 14 ans. Il vit dans un quartier populaire au bord de la mer. Il s'apprête à passer un été rythmé par les mésaventures de ses grands frères, la maladie de sa mère et des travaux d'intérêt général. Alors qu'il doit repeindre un couloir de son collège, il rencontre Sarah, une chanteuse lyrique qui anime un cours d'été. Une rencontre qui va lui ouvrir de nouveaux horizons...

CATÉGORIE LONG MÉTRAGE DOCUMENTAIRE

GRAND PRIX

MARIN DES MONTAGNES

(*Marinheiro das montanhas*)

de **Karim AÏNOUZ**

Doté par Titra Film, d'une valeur 4000€ en prestation techniques au producteur

Brésil / France / Allemagne, 2021, 1h38

Karim Aïnouz est retourné à Alger avec le projet d'y tourner Algérien par accident, un essai autobiographique en forme de road-movie à la recherche de ses racines et l'héritage de la lutte pour l'indépendance contre la domination coloniale française.

PRIX DOCUMENTAIRE SUR GRAND ÉCRAN

ZINDER

de **Aïcha MACKY**

Doté d'un soutien à sa diffusion et à sa promotion dans le réseau DSGE

Niger / France / Allemagne, 2021, 1h22



À Kara-Kara, quartier marginalisé de Zinder au Niger, historiquement celui des lépreux, règne une culture de la violence entre gangs. Certains jeunes tentent de s'en sortir, fonder une famille parfois et s'offrir un avenir autre que celui de la prison. La réalisatrice Aicha Macky, originaire de Zinder, filme au plus près leur quotidien partagé entre leur gang, la famille, la débrouille et cette volonté de sortir du cycle de violence dans laquelle ils se sont construits.

MENTION SPÉCIALE

THE INHERITANCE

de **Ephraim ASILI**

États-Unis, 2020, 1h40

La chronique de vie d'un collectif afro-américain vivant sous un même toit dans l'ouest de Philadelphie. Tourné en 16mm et très coloré, le film contient des images documentaires du groupe de libération de Philadelphie MOVE, victime d'un attentat à la bombe de la police en 1985.

CATÉGORIE COURT MÉTRAGE FICTION

GRAND PRIX

GOOD THANKS, YOU ?

de **Molly MANNING WALKER**

Doté par Ciné+ d'un achat des droits et diffusion sur le réseau Ciné+

Avec **Jasmine Jobson, Micheal Ward, T'Nia Miller Miller, Kate Maravan**

Royaume-Uni, 2020, 13min

À la suite d'une agression, Amy reste sans voix, prise au piège dans un maelström d'incompétences. Elle doit trouver un moyen d'affronter ce qu'il s'est passé pour préserver ce qui lui est le plus précieux.

MENTION SPÉCIALE

I AM AFRAID TO FORGET YOUR FACE

de **Sameh ALAA**

Avec **Seif Hemeda, Nourhan Ahmed, Nourhan Ali Abdelazez**

Égypte / France / Belgique / Qatar, 2020, 15min

Éloigné de celle qu'il aime depuis 82 jours, Adam est prêt à tout pour braver la distance qui les sépare...

PRIX ÉTUDIANT (PRIX UPJV)

FICTION

UN MONDE

de **Laura WANDEL**

Avec **Maya Vanderbeque, Günter Duret, Elsa Laforge, Karim Leklou, Laura Verlinden**

Belgique, 2020, 1h13 – Sortie Nationale le 26 janvier 2022 – Tandem



20 novembre 2021

5/5

Nora entre en primaire lorsqu'elle est confrontée au harcèlement dont son grand frère Abel est victime. Tirillée entre son père qui l'incite à réagir, son besoin de s'intégrer et son frère qui lui demande de garder le silence, Nora se trouve prise dans un terrible conflit de loyauté. Une plongée immersive, à hauteur d'enfant, dans le monde de l'école.

DOCUMENTAIRE

MARIN DES MONTAGNES

(Marinheiro das montanhas)

de **Karim AÏNOUZ**

Brésil / France / Allemagne, 2021, 1h38

Karim Aïnouz est retourné à Alger avec le projet d'y tourner Algérien par accident, un essai autobiographique en forme de road-movie à la recherche de ses racines et l'héritage de la lutte pour l'indépendance contre la domination coloniale française.

**Rendez-vous à Amiens pour la 42e édition du FIFAM
du 11 au 19 novembre 2022 !**



15 octobre 2021

1/4

ÉVÉNEMENTS

Festival international du film d'Amiens 2021

41e édition.



Festival



du 12 au 20 Novembre 2021

Horaires : 00:00



Cinéma/TV



– France



Site web

Français

Comme chaque année, le festival offrira une riche et belle programmation : il rendra notamment un hommage à l'acteur, producteur et réalisateur Jacques Perrin, en sa présence et celle de Costa Gavras ; Macha Méril viendra pour une conversation autour de 3 cinéastes qui ont marqué sa carrière (Jean-Luc Godard, Guy Gilles et Rainer Werner Fassbinder) ; Swann Arlaud pour une carte blanche ; un bel hommage sera rendu à Bertrand Tavernier, l'ami américain ; une section Femme(s) de cinéma ; une programmation spéciale 40 ans – puisque l'année dernière n'a eu lieu qu'en ligne avec les compétitions...





LES MEMBRES DES JURYS DE LA COMPÉTITION INTERNATIONALE

25 films internationaux inédits en France seront en compétition.

– Jury longs métrages :

JACQUES BIDOUE (Président)

Producteur de plus de 110 films depuis 1987, JBA productions a produit de nombreux longs métrages sélectionnés à Cannes, Sundance ou Berlin, dont entre autres, des films de Rithy Panh, Maria de Medeiros, Raoul Peck, Merzak Allouache, Patricio Guzman, Tsai Ming-Liang, Pablo Aguero, Sergei Loznitsa, Massoud Bakhshi...

Dans ce jury, Jacques Bidou sera entouré de la productrice Marie-Pierre Bousquet, de la comédienne Gabrielle Lazure et du réalisateur Damien Faure.

9 films :

- Amira, de Mohamed Diab (Égypte, Jordanie, Arabie saoudite, Émirats arabes unis)
- Employé / patron, de Manuel Nieto (Uruguay)
- Et il y eut un matin, d'Eran Kolirin (France, Israël)
- Lingui, les liens sacrés, de Mahamat-Saleh Haroun (France, Allemagne, Belgique, Tchad)
- Mes frères et moi, de Yohan Manca (France)
- Un monde, de Laura Wandel (Belgique)
- Noche de fuego, de Tatiana Huezo (Mexique)
- La vie d'après, d'Anis Djaad (Algérie) Première internationale
- Vous ne désirez que moi, de Claire Simon (France)

– Jury Documentaires

Catherine Lamour, Productrice

Marie Bonnel, Présidente des Ateliers Varan

Sabine Costa, Déléguée générale – Documentaire sur grand écran

7 films : Au cœur du bois de Claus Drexel (France) – Marin des montagnes de Karim Aïnouz (Brésil, France) – Marina Cicogna – La vita e tutto il resto d'Andrea Bettinetti (Italie) Première internationale – Nous d'Alice Diop – France – Rien que le soleil d'Arami Ullón (Suisse, Paraguay) – The Inheritance d'Ephraim Asili (États-Unis) – Zinder d'Aicha Macky (Niger, France, Allemagne)

– Jury Courts Métrages

Bruno Deloye, Directeur Ciné+

Eugénie Michel-Villette, Productrice

Eddie Pons, Dessinateur, Écrivain

9 films : Belgian Blue de Yasmine Verstele (Belgique) – Circus Movements de Lukas Berger, Mário Gajo de Carvalho (Éthiopie) – Dolapo is Fine d'Ethosheia Hylton (Royaume-Uni) – Good thanks, you? de Molly Manning Walker (Royaume-Uni) – I am afraid to forget your face de Sameh Alaa (Égypte) – Life on the Horn de Mo Harawe (Somalie, Autriche, Allemagne) – O de Petronella Van der Hallen (Belgique) – La ressource humaine d'Adriana Da Fonseca (Belgique) – Souffle de Pocas Pascoal (Portugal, Angola)

RENCONTRE PROFESSIONNELLE

La cinémathèque, un enjeu pour la préservation du patrimoine.

Quelles stratégies pour la conservation et valorisation des collections ?

Jeudi 18 novembre, de 10h00 à 12h00

Trois responsables de cinémathèques emblématiques européennes présenteront chacun le choix qui a construit leur identité et feront une étude de cas avec un film.

– La Cinémathèque de Bologne : le travail de recherche et de mise en lumière par le festival Il Cinema Ritrovato, représenté par Ehsan Khoshbakht (co-directeur)

Le rôle de la cinémathèque de Bologne dans la restauration des films iraniens.

Comment restaurer des chef d'œuvres abandonnés, négligés ou jugés trop politiques et la complexité de leur mise en lumière.

Exemple du film : L'échiquier du vent de Mohammad Reza Aslani



15 octobre 2021

3/4



– La Cinemateca Portuguesa – Museu do Cinema : la restauration argentique.

Représentée par Joana Ascensão (programmatrice)

La relation entre les activités de préservation et restauration menées par le centre de conservation de la Cinemateca Portuguesa et la programmation et valorisation de la collection. Le cas du cinéma portugais. Exemple : les films de Paulo Rocha

– Eye Film Museum d'Amsterdam : la collection.

Représentée par Leenke Ripmeester

Eye Film Museum a travaillé en étroite collaboration avec la cinéaste Sandra Beerends sur son film *They Call Me Babu*, utilisant des images d'archives de fiction et de documentaire pour raconter l'histoire d'une famille néerlandaise dans les années 30. Ce projet veut également mettre l'accent sur les films des anciennes colonies néerlandaises.

Exemple du film : *They Call Me Babu* de Sandra Beerends

– Carlotta Films : distributeur de films de patrimoine et éditeur.

Représentée par son directeur, Vincent Paul-Boncour

Une occasion de présenter la découverte de la réalisatrice Kinuyo Tanaka, immense actrice mais également la seule cinéaste femme de l'âge d'or du cinéma japonais.

L'intégrale de la cinéaste (6 films) sortira en salles le 13 avril 2022.

LE FIFAM C'EST AUSSI...

Une programmation

JEUNE PUBLIC (9 films)

De nombreux films de patrimoine et d'animation, pour les petits et grands.

À ne pas manquer, deux films inédits en avant-première : l'émouvant *Les leçons persanes* de Vadim Perelman avec Nahuel Pérez Biscayart pour les lycéens, et *Maman pleut des cordes*, pour les enfants à partir de 6 ans.

COUPS DE COEUR (10 films, de patrimoine et inédits en salle)

Un programme pour découvrir des films en avant-première, guidé par nos cœurs et leurs raisons.

– *Dakar-Djibouti 1931, le butin du musée de l'Homme* de Marc Petitjean, en association avec Arte

– *De son vivant* d'Emmanuelle Bercot

– *Evolution* de Kornél Mundruczó

– *La Fièvre de Petrov* de Kirill Serebrennikov

– *French Cancan* de Jean Renoir – Présenté par Dominique Besnéhard

– *Les hors-champs magnétiques* de Nicolas Pernot

– *Nouvel ordre* de Michel Franco

– *La promesse du bain* de Joseph Dégramon Ndjom – Présenté par Eugénie Michel Villette (productrice)

– *Rêve de Gotokuji* par un premier mai sans lune de Natacha Thiéry – En sa présence

– *Le tour d'un monde* de Damien Faure – En sa présence

TOURNÉ DANS LES HAUTS-DE-FRANCE

Une sélection de 6 films ouverte sur des productions tournées en région.

PARTENARIAT AVEC LA FÉMIS ET L'UPJV

Deux séances rencontres pour découvrir et échanger avec la jeune génération de cinéastes émergents.

MASTERCLASS

– Jeudi 18 novembre à 16h

Costa Gavras

Rencontrera le public à la suite de la projection de son film *Z*.



15 octobre 2021

4/4

– Vendredi 19 novembre à 16h

Laurent Delmas : la critique de films

Initié avec les critiques Jean-Michel Frodon (2018), Frédéric Mercier (2019) et Thomas Sotinel (2020), ce cycle sur la critique de film se poursuivra avec Laurent Delmas, journaliste et critique de cinéma à France Inter depuis 2000, co-producteur et co-animateur avec Christine Masson de l'émission On aura tout vu.

+ Ajouter au calendrier : [Google](#) | [Yahoo](#) | [Outlook](#) | [Autres](#)



09 NOVEMBRE 2021

Jacques Perrin, Macha Méril et Swann Arlaud au 41e Festival d'Amiens qui rend hommage à Bertrand Tavernier l'ami américain (12 – 20 novembre 2021)

Après la frustration générée par une 40^e édition basculée in extremis en ligne l'an dernier, le Festival international du film d'Amiens est de retour dans les salles de la capitale picarde avec ses compétitions (longs métrages, courts métrages, documentaires) donnant à appréhender le monde et comme invité d'honneur cette année Jacques Perrin. Le réalisateur d'*Océans* est attendu pour une rétrospective revenant aussi sur son exceptionnel parcours de comédien, entre autres chez Jacques Demy (*Peau d'âne*) et Giuseppe Tornatore (*Cinema Paradiso*), mais aussi de producteur essentiel pour Valerio Zurlini (*Le Désert des Tartares*), Eric Valli (*Himalaya, l'enfance d'un chef*) ou bien sûr Costa Gavras (*Z, Section spéciale*), Costa Gavras qui accompagnera d'ailleurs son vieux complice à Amiens. Parmi les autres personnalités à l'honneur on trouve deux comédiens, d'une part Macha Méril, avec par exemple *Une femme mariée* de Jean-Luc Godard ou les rares *Roulette chinoise* de Rainer Werner Fassbinder et *Au pan coupé* de Guy Gilles, et d'autre part Swann Arlaud. Ce dernier, qui joue dans *Vous ne désirez que moi* de Claire Simon en compétition, s'est vu confier une carte blanche pour laquelle il a notamment retenu un autre film de sa filmographie, *Perdrix* d'Erwan Le Duc, et plusieurs films de son Panthéon personnel comme *La Leçon de piano* de Jane Campion. Enfin, c'est tout naturellement que cette 41^e édition rendra hommage à Bertrand Tavernier, fidèle compagnon de route de la manifestation envisagé sous l'angle de « l'ami américain », lui qui a accompagné à Amiens ses confrères d'outre-Atlantique Budd Boetticher, Robert Parrish et Joe Dante. Des films de ces derniers seront présentés dans cet ensemble, au côté bien évidemment de titres « américains » de Tavernier comme *Mississippi Blue* et *Dans la brume électrique*. A noter également la suite d'un coup de projecteur sur la place des



9 novembre 2021

2/2

femmes cinéastes, de pionnières du cinéma soviétique jusqu'à des réalisatrices espagnoles d'aujourd'hui. Sans oublier, sous l'intitulé « 40 ans le bel âge », un retour sur l'histoire du festival en une vingtaine de films marquants comme *L'Ame des guerriers* de Lee Tamahori, prix du public en 1994 ou *Rachida* de Yasmina Bachir Chouikh, grand prix et prix du public en 2002

AL/11/21

12 – 20 novembre 2021

41^e Festival International du Film d'Amiens

MCA - Place Leon Gontier

80 000 Amiens

Tél. : 03 22 71 35 70 / Fax : 03 22 92 53 04

e-mail : contact@filmfestamiens.org

www.fifam.fr



8 novembre 2021

1/2



08

**Nov
2021**

Festival International du Film d'Amiens – Du 12 au 20 novembre 2021

Par **Hugo Jordan**

Dans **Festival**

Année : **12/11/2021 - 20/11/2021**

📍 Festival international du Film d'Amiens

Aucun commentaire - [Laisser un commentaire](#)

Du 12 au 20 novembre 2021, le Festival International du Film d'Amiens revient pour sa 41ème édition ! Après une édition 2020 altérée par la pandémie, le festival profitera de son retour en bonne et due forme pour célébrer son quarantième anniversaire. Pour l'occasion, dix-huit longs-métrages qui ont marqué son histoire, comme *La balade de Narayama* (Shohei Imamura, 1980) et *High Hopes* (Mike Leigh, 1988), seront reprogrammés.

La compétition présentera plusieurs films inédits en France parmi lesquels dix longs-métrages de fiction, sept documentaires et neuf courts-métrages. D'autres avant-premières seront également présentées, notamment dans la section « Coups de Cœur » où l'on pourra découvrir les prochaines sorties de Michael Franco (*Nouvel Ordre*), de Kiril Srebrenikov (*La fièvre de Petrov*) et d'Emmanuelle Bercot (*De son vivant*).



Pour cette 41ème édition, le festival a pour ambition de mettre les femmes à l'honneur, comme en témoigne la section « Femmes de Cinéma » qui vise à mettre en avant les réalisatrices avec onze films projetés. De nombreuses cinéastes femmes seront également présentes tout au long de cette semaine puisque Dominique Cabrera, Alice Diop et Claire Simon viendront chacune présenter leur nouvelle production. Une conversation avec la comédienne Macha Méril sera également proposée, l'occasion de revenir sur la carrière de cette actrice aperçue chez Godard (*Une femme mariée*, 1964) et Fassbinder (*Roulette chinoise*, 1976). Enfin, le festival s'ouvrira avec *L'événement* (Audrey Diwan, 2021), le film sur l'avortement récompensé du Lion d'or à Venise, et se refermera par la présentation de *Madres paralelas*, le dernier film de Pedro Almodovar, spécialiste des portraits de femmes.

Jacques Perrin sera le grand invité de ce festival qui programmera onze de ses meilleurs films : *Peau d'âne* (Jacques Demy, 1970), *Cinema Paradiso* (Guiseppe Tornatore, 1989), *Z* (Costa-Gavras, 1969), etc. Le réalisateur franco-grec sera également présent pour rendre hommage à son ami de longue date.

L'acteur Swan Arlaud aura quant à lui droit à sa carte blanche et Jacques Delmas, co-producteur et co-animateur de l'émission *On aura tout vu* sur France Inter, sera cette année l'invité du cycle sur la critique de cinéma. Enfin, l'émotion affleura sur cette édition 2021 lors de l'hommage rendu à Bertrand Tavernier, l'ami américain et le grand homme du cinéma.

Le Festival International du Film d'Amiens s'annonce donc riche et festif. L'ensemble de la programmation est disponible sur le site du [festival](#).

© Tous droits réservés. Culturopoing.com est un site intégralement bénévole (Association de loi 1901) et respecte les droits d'auteur, dans le respect du travail des artistes que nous cherchons à valoriser. Les photos visibles sur le site ne sont là qu'à titre illustratif, non dans un but d'exploitation commerciale et ne sont pas la propriété de Culturopoing. Néanmoins, si une photographie avait malgré tout échappé à notre contrôle, elle sera de fait enlevée immédiatement. Nous comptons sur la bienveillance et vigilance de chaque lecteur – anonyme, distributeur, attaché de presse, artiste, photographe. Merci de contacter Bruno Piszczorowicz (lebornu@hotmail.com) ou Olivier Rossignot (culturopoingcinema@gmail.com).

← Arras Film Festival, 22 ème édition, du 5 au 14 novembre à Arras

Festival Un état du monde – Du 12 au 21 novembre 2021 →

A propos de Hugo Jordan



Voir les articles de Hugo Jordan →

 Facebook

 Twitter

 Google+

 LinkedIn

 Pinterest

 Delicious



20 novembre 2021

1/1

Écran
total



Le palmarès du 41e Festival International du Film d'Amiens



Deux films, "Vous ne désirez que moi" et "Employé/patron", se partagent le Grand Prix de cette édition 2021 du festival d'Amiens.

Contenu réservé aux abonnés



17 novembre 2021
1/1

**Écran
total**



Marie-France Aubert prend la direction artistique du Fifam 🌟

Elle entrera en fonction dès le 2 janvier prochain pour préparer la prochaine édition du Festival d'Amiens.

Contenu réservé aux abonnés



20 novembre 2021
1/3

le film français
le premier magazine web des professionnels de l'audiovisuel

🏠 CINÉMA ▶ DEUX GRANDS PRIX EX ÆQUO AU PALMARÈS D'AMIENS



CINÉMA



Deux grands prix ex æquo au palmarès d'Amiens

Date de publication : 20/11/2021 - 09:32

Le 41e Festival international du film d'Amiens (Fifam) s'est déroulé du 12 au 20 novembre 2021. Son jury longs métrages présidé par le producteur Jacques Bidou était composé de la productrice Marie-Pierre Bousquet, de la comédienne Gabrielle Lazure et du réalisateur Damien Faure.

© crédit photo : DR

Longs métrages

Grand prix

Vous ne désirez que moi de Claire Simon (France), photo - Distribution : Dulac Distribution. Sortie le 9 février 2022

et

Employé/Patron (*El empleado y el patrón*) de Manuel Nieto Zas (Uruguay, Argentine, Brésil, France) - Distribution : Eurozoom. Sortie le 30 mars 2022



20 novembre 2021

2/3

Prix du jury

Noche de fuego de Tatiana Huezo (Mexique, Allemagne, Brésil, Qatar)

Mention spéciale

La vie d'après d'Anis Djaad (Algérie, France)

Prix du public

Mes frères et moi de Yohan Manca (France) - Distribution : Ad Vitam.

Sortie le 5 janvier 2022

Documentaires

Grand prix

Marin des montagnes (Marinheiro das montanhas) de Karim Aïnouz
(Brésil, France, Allemagne)

Prix documentaire sur grand écran

Zinder d'Aïcha Macky (Niger, France, Allemagne)

Mention spéciale

The Inheritance d'Ephraim Asili (États-Unis)



20 novembre 2021
3/3

Courts métrages

Grand prix

Good Thanks, You? de Molly Manning Walker (Royaume-Uni)

Mention spéciale

I Am Afraid to Forget Your Face de Sameh Alaa (Égypte, France, Belgique, Qatar)

Prix étudiant (prix UPJV)

Fiction

Un monde de Laura Wandel (Belgique) - Distribution : Tandem. Sortie le 26 janvier 2022

Documentaire

Marin des montagnes (Marinheiro das montanhas) de Karim Aïnouz (Brésil, France, Allemagne)

RECEVEZ NOS ALERTES EMAIL GRATUITES

Jean-Philippe Guerand

© crédit photo : DR

Tags :

PRIX

PALMARÈS

AMIENS

JURY

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM D'AMIENS

MARIE-PIERRE BOUSQUET



🏠 > CINÉMA > UNE NOUVELLE DIRECTRICE ARTISTIQUE EN 2022 AU FIFAM

CINÉMA

Une nouvelle directrice artistique en 2022 au FIFAM

Date de publication : 18/11/2021 - 11:58

L'association des Journées cinématographiques d'Amiens (JCA) annonce qu'après cinq années passées à Amiens, Annouchka de Andrade souhaite vivre de nouvelles aventures professionnelles. Sa sucsesseure est nommée.

Le 2 janvier 2022, Marie-France Aubert prendra la succession de Annouchka de Andrade au poste de direction artistique du Festival international du film d'Amiens (FIFAM). "C'est à elle qu'incombera la tâche de donner un nouvel élan au festival, tout en restant fidèle à son ADN originel" explique dans un communiqué le festival.

Marie-France Aubert cultive depuis plusieurs années son goût de la programmation et de la mise en lumière de films peu connus ou distribués. Elle est ainsi, depuis 2017, la programmatrice du festival de documentaires *Seytou Africa* et, depuis 2019, du festival de films dansés *Enlève tes chaussons rouges*. Elle a également exercé plusieurs fonctions dans le domaine de la distribution cinématographique (Les Films du Jeudi, Carlotta Films, JHR Films).

En attendant, la 41ème édition du FIFAM, Festival International du Film d'Amiens, se poursuit jusqu'au 20 novembre.

Francois-Pier Pelinard-Lambert

Tags :

FESTIVAL

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM D'AMIENS



7 octobre 2021

1/2

ACCUEIL



CINÉMA



Le festival d'Amiens 2021 se dévoile

Date de publication : 07/10/2021 - 15:36

Le 41^e festival international du film d'Amiens se tiendra du 12 au 20 novembre 2021. Il annonce les grandes lignes de sa programmation.

© crédit photo : DR

La compétition réunira des films inédits en France 10 longs métrages de fiction, 7 documentaires et 9 courts métrages soumis à l'appréciation du jury présidé par le producteur Jacques Bidou.

Un hommage sera rendu à Jacques Perrin, à travers la programmation d'une sélection de 11 films qu'il a réalisés, produits ou/et interprétés : *L'horizon* de Jacques Rouffio (1967), *Z* de Costa-Gavras (1969), *Peau d'âne* de Jacques Demy (1970), *Section spéciale* de Costa Gavras (1975), *Le désert des Tartares* de Valerio Zurlini (1977), *Le crabe tambour* de Pierre Schoendoerffer (1977), *Cinema Paradiso* de Guiseppe Tornatore (1989), *Microcosmos* (1996), *L'empire du milieu du Sud* (2002) et *Océans* (2010).

La comédienne Macha Méril viendra discuter avec le public autour de trois cinéastes qui ont marqué sa carrière : Jean-Luc Godard (*Une femme mariée*, 1964), Guy Gilles (*Au pan coupé*, 1968, et *Le crime d'amour*, 1982) et Rainer Werner Fassbinder (*Roulette chinoise*, 1976).



7 octobre 2021
2/2

Le festival devait souffler ses 40 bougies en 2020. La sélection préparée pour célébrer l'histoire du Fifam sera reprise en novembre afin de redécouvrir 18 longs métrages marquants de ces quarante années de festival. Des souvenirs rassemblés pour la première fois dans un livre consacré à l'histoire de ce festival.

Hommage à Bertrand Tavernier, l'ami américain.

Femme(s) de cinéma : 11 films pour parcourir le long chemin accompli pour la reconnaissance des droits des femmes et de s'interroger sur la société, des pionnières du cinéma soviétique (avec notamment *La chute de la dynastie des Romanov* de Ester Choub en version ciné-concert) à des films inédits de cinéastes espagnoles.

Carte blanche à Swann Arlaud : une sélection de 5 films construite autour du désir.

Programme jeune public.

Coups de cœur : des films en avant-première : *Nouvel ordre* de Michel Franco, *La fièvre de Petrov* de Kiril Srebrenikov et *De son vivant* d'Emmanuelle Bercot (en sa présence).

Rencontre professionnelle : la préservation et valorisation des films de patrimoine, le rôle des cinémathèques. Le choix des cinémathèques emblématiques de Bologne, Lisbonne et la participation du distributeur et éditeur Carlotta Films, représenté par son directeur Vincent Paul-Boncour.

Masterclass de Laurent Delmas sur la critique de film.

RECEVEZ NOS ALERTES EMAIL GRATUITES

Jean-Philippe Guerand

© crédit photo : DR

Tags :

AMIENS

SÉLECTION OFFICIELLE

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM D'AMIENS

VINCENT PAUL-BONCOUR

LAURENT DELMAS



13 novembre 2021
1/1



ON AURA TOUT VU

Samedi 13 novembre 2021 par [Christine Masson](#) , [Laurent Delmas](#)

Trois premières fois au cinéma

45 minutes



ÉCOUTER



S'ABONNER



RÉAGIR



Annonce du festival dans “Les sorties de la semaine” à 6h25” par Laurent Demas :

<https://www.franceinter.fr/emissions/les-sorties-cinema-de-la-semaine>



NEWS(LETTER)

La Vie De Festival

THOMAS FOUET - 24 NOVEMBRE 2021



Newsletter du 24 novembre 2021

Les festivals de cinéma sont l'occasion d'un culte ancien et toujours plus minoritaire.

Une fois sortis des lieux où ils se déroulent, les cinéphiles se fondent aisément parmi la masse des laïcs, parce qu'il n'ont sur la tête aucun capuchon, ni au cou aucun médaillon, aux couleurs de leur fanatisme. En vertu de quoi ils vont et viennent librement parmi celles et ceux dont ils se croient les semblables, et qui n'attendent que l'heure de retourner *chiller* devant Netflix.



Quelques critiques s'y mêlent à la foule de leurs anciens lecteurs ; il leur arrive d'être peu payés pour écrire de longs articles sur les films au palmarès (c'est toujours ça de pris pour payer le loyer), quelquefois des verres assortis de viennoiseries sont offerts à l'issue des conférences de presse, il faut savoir se glisser derrière le cordon des VIP – à défaut de velours grenat, un peu de rubalise rayée fera l'affaire – et entamer la discussion avec des gens qui exercent de vrais métiers (c'est instructif : quelles études ont-ils fait, ceux-là ? quelle étape n'ont-ils pas manquée dans l'entrée dans la vie active ?).

À la nuit tombée quelques-uns descendent dans d'anciennes cavités gardées secrètes, où l'on célèbre le divin celluloïd et s'efforce de ressusciter quelque prophète de l'âge d'or hollywoodien. Tout au plus le jour levé en remontent-ils avec un gobelet en plastique et un *tote bag*, qu'ils offriront à leur fiancé(e) si celui/celle-ci entre-temps n'a pas trouvé meilleur parti.

Ils avalent un café et rejoignent la troupe cinéphile, pressés déjà de prendre leur place dans la file. Pour certains le festival est une parenthèse dans l'année (ce sont des vacances studieuses, mais pas dans le sens où l'entend le Capital : on s'y sent libre) ; pour d'autres la parenthèse est le reste de l'année, une longue succession de lundis avec des factures à régler et dans les cafés Pascal Praud sur les télé.

Le cinéma est, sinon une langue morte, un dialecte assoupi, dont il ne vient plus à l'idée de grand-monde de se réclamer. L'essentiel est de le parler encore jusqu'à ce qu'à nouveau la foule, ou une minorité plus nombreuse, moins passive, en ait l'usage. Des fois que quelqu'un coupe tous les fils d'Internet, *power down*, "*mets-nous un DVD et dis-nous ce que c'est, avant le grand black-out c'était pas ton métier ?*"

Il faut s'assurer qu'il passe l'hiver. Ou peut-être faut-il simplement dire son nom, une fois de temps en temps, pour que la sonorité en reste un peu familière. Sans doute est-ce la fonction première des festivals que de garder table dressée en attendant.



Certains sont un peu plus beaux que d'autres : ce sont ceux où l'on a traîné ses premières guêtres ; où l'on a découvert, pourquoi pas, *Charisma* de K. Kurosawa ; dont on a fait sa petite église de quartier ; qui à l'occasion vous rappellent pourquoi vous faites ce que vous faites (foncer à toute blinde vers le minimum vieillesse alors qu'on paie trois fois plus cher pour des jobs pas beaucoup moins bêtes).

Ce qu'est, pour moi, le Festival International du Film d'Amiens, qui fêtait la semaine passée – avec un peu de retard, Covid oblige – son quarantième anniversaire.

Joyeux anniversaire, le FIFAM.

Thomas Fouet



FESTIVAL

Entretien Avec Annouchka De Andrade, Directrice Artistique Du Festival International Du Film D'Amiens

THOMAS FOUET - 21 NOVEMBRE 2021



Le Festival International du Film d'Amiens fêtait cette année, avec un peu de retard et après une édition 2020 qui n'avait pu se tenir – pandémie oblige –, ses quarante ans d'existence.

Un Festival qui, originellement et prioritairement attentif aux cinémas d'Afrique, d'Amérique du Sud et d'Asie, et sans rien trahir de ses racines militantes, a su au fil des années enrichir et diversifier sa programmation. Et qui, à compter de 2022, verra Marie-France Aubert, nouvellement nommée au poste de directrice artistique, prendre le relais d'Annouchka de Andrade – l'occasion de dresser avec celle-ci le bilan de cinq ans de travail.



Les Fiches du Cinéma – *Ce 17 novembre, une conférence de presse annonçait le nom de celle qui, dès 2022, va vous succéder à la direction artistique du festival, Marie-France Aubert. Ma première question sera donc un peu générale, et un peu personnelle aussi, si vous me le permettez. Dans quel état d'esprit êtes-vous après cinq ans de travail au festival ?*

Annouchka de Andrade – C'était une bonne expérience. J'aime me déplacer, vivre de nouvelles expériences, me remettre en question. Toute ma vie, j'ai travaillé à différents postes. J'ai fait cinq ans au Festival International du Film, et je trouve que c'est bien. Et je trouve aussi ça bien de passer à autre chose. Je sais qu'il y a des gens qui aiment construire une carrière, rester longtemps à un poste... Moi, ce n'est pas comme ça que j'ai été élevée, ce n'est pas ce que je suis ; le renouvellement est une occasion de se remettre en cause et de recharger ses batteries. À chaque fois, je m'investis à fond, et après je me renouvelle.

Quel projet aviez-vous à cœur de porter, lorsque vous avez pris la tête du festival ?

Ce qui m'a plu, c'était son fondateur, Jean-Pierre Garcia, qui a fait un travail extraordinaire, et qui a tenu ce festival pendant plus de trente ans, le nourrissant et le fortifiant sans cesse. Au départ, c'était une bande de jeunes, ils ne savaient pas très bien où ils allaient... J'étais venue au festival en tant que spectatrice et membre du jury, et en tant que professionnelle aussi, dans le cadre du Fonds d'aide. J'avais vu différentes facettes du festival, et quand le poste a été vacant, et que Jean-Pierre m'a proposé de postuler, j'ai été flattée, et je me suis dit que c'était un challenge à relever. J'avais à cœur de préserver l'identité que Jean-Pierre avait mis trente ans à bâtir. À chaque fois, je pensais à ce qu'était le Festival d'Amiens, à son identité, tout en m'efforçant d'apporter ma touche personnelle. C'est un petit équilibre que je crois



avoir trouvé... J'ai initié davantage de rétrospectives, j'ai mis plus de cinéma de femmes aussi – tous les ans, il y a eu une sélection construite autour des femmes. J'ai fait attention, également à organiser la programmation autour d'une thématique, ce qui ne se faisait pas avant. Il y avait des rétrospectives, des hommages, mais pas de thématique à proprement parler. J'ai voulu aussi réduire – de beaucoup – le nombre de films proposés, pour pouvoir, dans la mesure du possible, les proposer deux fois. Et construire à partir d'un pays pour, à partir de ce pays, décliner des sous-sections. Je trouvais qu'il y avait trop de choses, qu'il fallait un cadre, et c'est une contrainte que je me suis imposée.

Vous évoquez cette attention portée aux films faits par des femmes, ou portant sur des problématiques féminines... Comment avez-vous élaboré, cette année, la sélection qui en est l'émanation, Femme(s) de cinéma ? Entre une cinéaste contemporaine – Dominique Cabrera – deux fois présente, des films de patrimoine, des choses plus récentes... Quelle histoire vouliez-vous raconter ? Quel discours vouliez-vous tenir ?

Je suis partie des pionnières du cinéma soviétique, mais ça ne concernait que trois films, dont deux très courts. Je me suis ensuite demandée ce qu'à partir de ça, je pouvais ajouter. On peut considérer qu'Esther Choub [auteure de *La Chute de la dynastie des Romanov*, ndlr] est la première cinéaste à avoir signé un documentaire entièrement fait à partir d'images d'archives, c'est une pionnière. À partir d'elle, je me suis donc demandée comment les femmes regardaient et filmaient la société... Et j'ai ajouté des films. Je n'ai pu programmer qu'un film de Kinuyo Tanaka, *La Lune s'est levée*, qui est absolument sublime. Si j'avais eu plus de temps, d'espace et d'argent, j'aurais pris ses huit films. Comme toujours, il y a ce que l'on veut, le désir, et puis ce que l'on peut réellement faire. Mais mon point de départ, c'est : je me fais d'abord plaisir, je mets tout, et après j'enlève, en essayant de garder une cohérence. Après, il y a des copies qu'on ne peut pas avoir, des problèmes techniques... Mais la frustration est moins grande, parce que j'ai d'autres films en réserve.



Comment avez-vous composé la sélection célébrant les 40 ans du festival, et qui revient sur certains de ses temps forts ? C'est une programmation qui, si je ne m'abuse, a été mise en parenthèse l'an passé par les événements que l'on sait... Que vouliez-vous dire, ou rappeler, de l'identité du festival, et du chemin parcouru ?

Cette programmation, je l'ai faite avec Jean-Pierre Garcia. J'y tenais. Je suis partie d'une idée simple : quarante ans, quarante films. Mais, montrer quarante films, c'était impossible... Il a donc fallu trancher. Nous avons aussi été confrontés à des problèmes techniques, à savoir que beaucoup de ces films sont en 35MM, et que les droits de certains ont échoué. La programmation s'est donc réduite. J'aime beaucoup travailler avec Jean-Pierre, je l'ai laissé libre sur cette programmation. Tout en lui disant, à l'occasion : *"Tel film, j'y tiens..."* J'ai aussi proposé de rendre hommage à Bertrand Tavernier, mais en veillant à ce que ne soit pas Tavernier le cinéaste, mais "l'ami américain", parce que c'est en cohérence avec les quarante ans.

J'évoquais la question avec Sylviane Fessier, question sur laquelle revient, de façon plutôt détaillée, l'ouvrage d'Alexandre Levaray ["Le Cinéma, un pays sur la carte du monde", livre revenant sur l'Histoire du festival depuis ses origines, ndlr] – celle des racines politiques, militantes même, du festival ; son ancrage, notamment, dans une idéologie antiraciste et internationaliste, qui par la suite, bien sûr, a dû s'inscrire dans une approche plus ouverte à celles et ceux qu'une forme de militantisme assumé aurait pu rebuter... Aviez-vous à cœur de vous inscrire, à votre façon, dans cet héritage ?

Je crois que c'est une des raisons pour lesquelles j'ai été choisie. De par mon parcours, c'est ce qui, peut-être, m'a distinguée de la personne avec qui j'étais en concurrence pour le poste. Mon histoire fait écho à celle du festival, et l'aspect politique ne m'a pas du tout effrayée – au contraire.



Le festival du film d'Amiens porte, depuis toujours, une attention toute particulière aux cinémas d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine.. Depuis vos cinq années d'expérience à la direction artistique du festival, quel regard portez-vous sur la vitalité, et la diversité, de ces cinémas ? Je pense tout particulièrement aux cinémas des pays d'Afrique subsaharienne, dont on sait à quel point ils sont, parfois rares, parfois fragiles, et souvent difficiles à voir en France...

On les voit peu, mais, heureusement, ils continuent à faire des films, dans toute l'Afrique. Il y a aussi le phénomène Nollywood – c'est autre chose, mais ça fonctionne très bien, certains films sont beaucoup vus en Afrique, et certains sont vraiment pas mal. Il y a beaucoup de séries, aussi. Après, il y a la question des films qu'on arrive à voir, et il existe peut-être un gap avec la génération d'Idrissa Ouedraogo, de Souleymane Cissé, de Mahamat-Saleh Haroun – encore que les deux derniers parviennent à travailler, par le biais de co-productions. Mais il y a aussi beaucoup de jeunes, qui tournent des courts métrages, et qu'on arrive à voir. Mais je pense que ce qui, depuis quelques années, se dessine, c'est l'Afrique de l'Est : énormément de films se font au Rwanda, en Somalie, au Kenya... Ils ne font pas de bruit, mais c'est structuré, et ça avance. Il y a un festival qui se fait au Mozambique, un autre au Kenya, et un tout nouveau au Rwanda, on m'avait d'ailleurs demandé de collaborer avec eux – mais en 2020 rien n'avait été possible. Mais cette année, j'ai co-programmé des choses avec le Mashariki Film Festival. Un partenariat a été mis en place, et ma successeuse devra, en décembre, se rendre au Rwanda pour travailler avec eux. On a vu récemment deux très beaux films, *Talking About Trees* et *Tu mourras à vingt ans* ; il y a trois ans, c'était *Rafiki*, dont l'auteur est partie aux États-Unis... Tout ça n'est pas anecdotique, c'est ce qu'il faut surveiller.



Les pratiques des spectateurs ont beaucoup évolué ces dernières années. J'ai parfois le sentiment que les presque deux années qui viennent de s'écouler depuis le début de la pandémie de Covid-19 ont durablement abîmé ce rapport. C'est peut-être l'une des fonctions d'un festival que de s'attacher à réparer ce lien.... Quel regard portez-vous sur cette question ?

C'est évident, le rapport à l'image a changé, avec l'arrivée des plateformes, bien avant la pandémie d'ailleurs... Les professionnels sont tenus de s'interroger là-dessus. Je crois qu'on n'a pas d'autre choix que de travailler avec les plateformes. Il faut faire avec elles, plutôt que s'y opposer. À cause de la pandémie, les habitudes ont énormément changé, et les grands gagnants sont les plateformes. Les jeunes gens ont une autre relation aux images, ils en consomment tout le temps, et ça ne les dérange pas de passer de la télé au téléphone, et du téléphone à la salle de cinéma, où ils vont quand ils se sentent concernés par les films. Le public qu'on a perdu, c'est plutôt les personnes âgées. Ce sont eux qui ne reviennent pas. Il faut reconquérir le public, le ramener dans les salles. Le travail d'un festival, c'est aussi de se remettre en cause, et comme tous les autres festivals, celui d'Amiens doit changer sa manière de montrer les films.

Ce qui suppose une façon différente de les accompagner ?

Une façon différente, oui. En organisant davantage de rencontres. Beaucoup de personnes sont, chez elle, très bien équipées. Donc, pourquoi sortir pour voir une chose qu'on peut voir très confortablement à la maison ? La seule différence entre la maison et la salle – outre qu'on est tous ensemble, et que ça produit de l'énergie –, c'est le spectacle. C'est là-dessus qu'il faut travailler. Proposer un film, restauré ou pas, ça ne va pas suffire.

Quel est le plus beau souvenir – ou quels sont les plus beaux souvenirs – que vous garderez, en termes de programmation, ou de rencontres, de votre présence au festival ?



C'est un bébé que j'ai porté pendant cinq ans, et je ne vais pas le rejeter – ni l'encenser trop, bien sûr. J'ai apporté ma pierre. Je pense notamment aux moments passés avec Jean-Claude Carrière, magnifiques – il était fatigué, il n'allait pas bien, on l'a installé dans son fauteuil, il a pris le micro et, d'un coup, il était intarissable, il racontait des histoires... On a eu l'impression d'assister à un moment privilégié. Je pense à certains films que j'ai réussi à obtenir, pour lesquels je me suis battue, parfois deux ans durant, des films qui n'étaient pas terminés, par exemple. C'est plaisant d'être la première à sous-titrer un film en français, pour que le film puisse exister, être montré. Cette dimension de défrichage, le fait de miser sur de nouveaux auteurs, c'est très gratifiant. Cette année encore, le fait de voir une salle pleine pour la soirée d'ouverture... de voir les gens venir à l'aveugle, sans savoir ce que va être la programmation... Ça nourrit, ça fait du bien. On se dit qu'on n'a pas travaillé pour rien.

Vous partez vers de nouveaux horizons... Serait-il indiscret de vous demander si ces horizons vous porteront toujours du côté du cinéma ?

Oui, bien sûr, je suis une enfant du cinéma, c'est mon ADN. Ce n'est pas que ça, bien sûr. J'ai été élevée dans les arts et dans la politique, je me suis construite en me disant que je ferais autre chose... et puis, finalement, je me suis retrouvée à faire de la politique culturelle, et puis à travailler dans le cinéma. La maturité aidant, je me dis que c'est ma place. Je ne pars pas pour cultiver mon jardin – ou alors, mon jardin intérieur. Mais de manière plus indépendante.

—

ANNOUSHKA DE ANDRADE - FIFAM - FIFAM 2021

THOMAS FOUET



FESTIVAL

Entretien Avec Sylviane Fessier, Présidente Du Festival International Du Film D'Amiens

THOMAS FOUET - 21 NOVEMBRE 2021



Le Festival International du Film d'Amiens fêtait cette année, avec un peu de retard et après une édition 2020 qui n'avait pu se tenir – pandémie oblige –, ses quarante ans d'existence.

Un Festival qui, originellement et prioritairement attentif aux cinémas d'Afrique, d'Amérique du Sud et d'Asie, et sans rien trahir de ses racines militantes, a su au fil des années enrichir et diversifier sa programmation. Et qui, à compter de 2022, verra Marie-France Aubert, nouvellement nommée au poste de directrice artistique, prendre le relais d'Annoushka de Andrade.

Rencontre avec l'une des actrices privilégiées du Festival, Sylviane Fessier, qui depuis la première édition en a accompagné chacune des étapes.



Les Fiches du Cinéma – *Le festival du film d'Amiens porte, depuis toujours, une attention toute particulière aux cinémas d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine ; mais au fil des années ce projet s'est enrichi et diversifié... C'est un festival qui, historiquement, a aussi accordé beaucoup d'attention à la production hexagonale, et à un cinéma états-unien des marges, autre qu'hollywoodien pourrait-on dire... Vous avez suivi l'Histoire du festival depuis ses tout débuts – vous en êtes, surtout, une actrice de premier plan : quel regard portez-vous sur cette évolution, et sur votre compagnonnage avec lui ?*

Sylviane Fessier – Je suis entrée dans le festival par la petite porte, je n'étais pas du tout dans le milieu du cinéma. J'y suis arrivée par pure cinéphilie, et surtout par militantisme, car avec Jean-Pierre Garcia nous étions, à l'époque, au MRAP. Par amitié aussi, bien sûr, avec toute la bande du festival... Très vite, on s'est rendus compte que cet éclairage militant était intéressant, mais que, comme toutes les démarches militantes, il valait mieux la mettre en œuvre que l'affirmer. Le militantisme n'est pas dans le slogan, mais dans ce qu'on fait.

Et comment fait-on, ce militantisme, pour le mettre en œuvre, et le partager avec une audience la plus large possible, quand bien même elle n'est pas nécessairement familière des problématiques antiracistes ou internationalistes ?

C'est une équation très délicate. Qui dit militantisme dit intérêt pour l'autre, et qui dit cinéphilie dit attrait pour le regard porté sur l'autre. Mais nous nous sommes dits, très vite, que cet autre avait, lui aussi, un regard... C'est ce qui a guidé, depuis toujours, la programmation et les thématiques du festival, et c'est ainsi que nous nous sommes intéressés aux cinémas d'Afrique. Qui ont été, vraiment, le facteur déclenchant : les films qui regardaient l'Afrique, mais aussi ce que les Africains disaient d'eux-mêmes. Vous le savez comme moi, ça n'était pas chose aisée au démarrage du festival, dans les années 70 et 80, l'époque des ciné-clubs et du troisième cinéma. Mais on s'inscrit complètement là-dedans. Alors,



pourquoi l'Afrique ? Parce que la France et l'Afrique entretiennent évidemment les liens qu'on sait. Parce que c'est un territoire que, de par ses origines, Jean-Pierre Garcia connaît. Et parce qu'en tant que militants du MRAP, on était souvent confrontés à des sujets concernant les mouvements migratoires, qui concernaient plutôt cette partie du monde... Cela étant dit, avant même de devenir le Festival International du Film d'Amiens, on avait commencé par des rétrospectives de cinéma hongrois, Márta Mészáros, Miklós Jancsó... On est également allés chercher du côté de Miguel Littín, d'un cinéma du Chili très militant. Mais tout cela nous a amenés à nous interroger sur la façon dont – pour résumer – les gens du Sud parlaient d'eux-mêmes, à travers leur propre cinéma. Ça a été à l'origine du festival, et ça n'a pas changé. Très rapidement, on s'est aperçus qu'il y avait des choses qui se faisaient en Afrique, le Fespaco notamment, un festival avec lequel, dès le début, on a eu des relations. On s'est même jumelé avec le Fespaco dès 1983. Et, depuis 40 ans, ce lien continue d'exister. Ce qui, évidemment, ne nous a pas empêchés de nous tourner vers toutes les cinématographies qui étaient, de notre point de vue, méconnues, voire inconnues.

Avec dans l'idée, notamment, de mettre en lumière des films plus marginaux issus de cinématographies dominantes, aux États-Unis entre autres...

Les quelques cinéastes américains que nous avons pu montrer dans ce festival n'étaient pas forcément les plus connus du grand public, car ils n'appartenaient pas aux grandes majors. Les premiers Américains avec qui nous avons travaillé étaient plutôt des indépendants – c'était le sens du travail qu'on a pu faire avec l'UCLA. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas beaucoup de différences entre notre démarche originelle et notre démarche d'aujourd'hui, si ce n'est qu'on a peut-être plus de possibilités d'entrer en contact avec ces cinémas-là, parce que les festivals se sont multipliés...



... et qu'un peu partout dans le monde, les cinémathèques ont enrichi leur fond...

Absolument. Et ce que je peux dire aujourd'hui, et dont je me rendais sans doute moins compte il y a dix ou vingt ans, c'est qu'au Festival d'Amiens, quel que soit le fil qu'on tire, c'est toujours sur la même pelote. De par les rencontres qu'on fait en 2021 – avec un auteur, un producteur, une thématique... –, on est déjà en train d'imaginer des filmographies à venir, à développer, dans les prochaines années. C'est comme ça que se transmet l'ADN du festival, plus que par des affirmations militantes. Rien n'est dogmatique.

Depuis vos quarante ans d'expérience au sein du festival, quel regard portez-vous sur la vitalité, et la diversité, de ces cinémas d'Amérique latine, d'Asie, d'Afrique ? Je pense tout particulièrement aux cinémas des pays d'Afrique, subsaharienne à plus forte raison, dont on sait à quel point, pour différentes raisons, ils ont parfois du mal à se faire, à voyager... C'est une difficulté que vous avez rencontrée, c'est quelque chose qui vous soucie ?

Nous l'avons constaté, nous en sommes très conscients. Le regret que nous pouvons avoir – que j'ai, moi, en tout cas, en tant que Présidente du festival –, c'est la disparition du fonds d'aide au développement du scénario, qui, pour des raisons financières, a été abandonné en 2015. À mon avis, l'une des seules façons d'aider le cinéma africain à se faire, et non pas à le faire à sa place, se trouve dans les festivals comme celui d'Amiens, des endroits d'aide et de rencontres où l'on continue à faire un travail à la base de la création. Par ailleurs, le cinéma africain a perdu, depuis quelques années, des figures très importantes. Sembène, Idrissa Oudreaogo, Djibril Diop Mambéty, Samba Félix Ndiaye... Des cinéastes qui étaient devenus nos amis de toujours. Aujourd'hui, il nous reste Abderrahmane Sissako, Mahamat Saleh Haroun, qui ne sont pas des moindres, mais qui travaillent en France, et pas en Afrique...



Ce sont des cinéastes africains qui ont internationalisé leur cinéma.

Absolument. Et c'est vrai que le Festival d'Amiens, qui a consacré beaucoup d'énergie et de forces vives au développement du cinéma africain, en développant notamment la revue Le Film africain – une revue qui, elle aussi, faute de moyens, est tombée –, et ces aides-là, sont fondamentales. Il y a tellement de festivals en France, avec des thématiques différentes... Certains, comme le nôtre, riches de toute une histoire, d'autres qui sont surtout des festivals d'avant-premières... D'autant plus que le Fonds d'aide n'était pas concentré sur le seul cinéma africain, il y avait beaucoup d'Amérique latine et d'Asie aussi – je le sais pour avoir été lectrice avant les jurés professionnels. On a eu jusqu'à 130 scénarios présentés, chaque année, sur ces cinématographies du Sud. Je dis ça sans aucune flagornerie : je sais que ça a été très important. Un grand nombre de films qui ont été aidés par ce fonds ont, ensuite, pu se faire, et aller en sélection à Cannes, à Venise, à Berlin...

Le Festival d'Amiens, comme tous les festivals qui passent l'épreuve du temps, s'inscrit aussi, plus globalement, dans tout un écosystème culturel et associatif local, ainsi que dans le cadre d'une collaboration avec les exploitants de la ville. Vous étiez vous-même, il y a quelques années encore, programmatrice d'un cinéma amiénois, le Ciné-Saint-Leu, qui lui-même a succédé à une salle que j'ai beaucoup fréquentée, le Régent... Comment avez-vous articulé ces deux choses – le travail sur le festival, et le travail d'exploitante ?

Je ne m'inscris pas dans une histoire qui serait, d'un côté celle du festival, et de l'autre celle de l'exploitation. Le Régent est né du festival, et d'une certaine façon je suis moi-même née exploitante avec le festival. J'ai l'impression que c'est naturel, je ne me l'explique même pas. J'ai toujours mené ces deux dimensions de front, à plus forte raison dans les premières années, quand on était dans les mêmes locaux, ceux du Régent, une salle qui n'a pas été subventionnée entre 1982 et 1988... On a



longtemps vécu sur nos propres deniers, sur les faibles entrées que l'on réalisait. En 1988, au moment de la première subvention, il y a eu comme un souffle nouveau, mais il est vite retombé. J'ai toujours considéré que c'était une chance incroyable d'avoir une salle adossée à un festival, et inversement. Depuis quelques années, on a beaucoup moins profité de ça, au sein même de l'équipe. Peut-être est-ce dû à l'éloignement des équipes, aux jeunes qui sont arrivés dans chacune des deux entités...

Et à la multiplication des lieux qui participent au festival, le Studio Orson Welles de la Maison de la Culture bien sûr, mais aussi le multiplexe Gaumont.

Il est important que, temporairement, d'autres salles participent, et rejoignent cette belle aventure, mais j'ai toujours considéré que le festival devait continuer à être visible tout au long de l'année, au travers de la programmation du Ciné Saint-Leu. Ce qui, avec un mono-écran et 250 places, n'est certes pas facile. Longtemps, je me suis battue pour qu'on gagne des écrans... Ça n'a pas été entendu. Mais je ne connais pas d'autre exemple d'association qui ait la possibilité d'avoir toujours, quelque part, et tout au long de l'année, une programmation qui s'inscrive dans la continuité d'un festival. Le travail fait avec le jeune public, et sur l'éducation au cinéma, a été une autre de mes obsessions – avec l'idée d'en faire une identité très forte du Ciné Saint-Leu, et de prolonger ça au moment du festival, avec les séances parents-enfants, les ateliers... Pour moi il n'y a pas, d'un côté, l'équipe du festival, et de l'autre l'équipe du Ciné Saint-Leu ; il n'y a qu'une seule équipe. Mais les jeunes recrues ne s'inscrivent pas nécessairement dans cette idée. Tout mon travail, tout le temps que je serai encore là, va consister à faire en sorte que ça aille dans ce sens.

Les pratiques des spectateurs – si l'on emploie une terminologie commerciale –, leur rapport au cinéma – si l'on recourt à un vocabulaire plus neutre –, ont beaucoup évolué ces dernières années. J'ai parfois le sentiment que les presque deux années qui viennent de s'écouler depuis le début de la pandémie ont durablement abîmé ce rapport. Avez-vous perçu une évolution de ce côté-là, dans le cadre du festival notamment ?



J'ai traversé différentes époques, différentes pratiques du cinéma en salle. J'ai connu la crise de 1984, les salles fermaient les unes derrière les autres... On n'a d'ailleurs pas échappé à la règle : en 1987, le Régent a fermé huit mois durant. On faisait dix spectateurs par semaine pour un film de Fellini... J'ai envie de vous dire que les gens sont changeants et oublieux, mais que notre travail consiste à les aider à changer avec nous, et à ne pas oublier. Les pratiques spectatoriennes changent, et c'est à nous d'essayer de les observer. Je fais partie de cette génération d'exploitants, et de programmeurs de festival, qui pensent qu'on ne peut pas se contenter de mettre une affiche au fronton et d'attendre que les gens viennent.

De plus en plus souvent j'entends dire, parmi les exploitants, que l'avenir appartient au "tiers-lieu", un terme dans lequel chacun met ce qu'il veut, mais qui indique, en tout cas, que la salle ne saurait plus se suffire à elle-même. Qu'il faut, autour des films, organiser des événements, garantir un certain nombre d'interactions sociales qui jusqu'alors ne relevaient pas nécessairement de la mission des salles...

Je n'irais même pas jusque-là... Vous allez me dire que ça s'apparente à un sacerdoce, mais je pense simplement qu'il faut aller chercher le spectateur. Si vous mettez au fronton le dernier Scorsese, il y a quand même une cinéphilie qui fait qu'on va en entendre parler. Si vous mettez, à côté, un joli petit film, tourné avec peu de moyens, et que vous avez découvert, alors il va falloir aller chercher les spectateurs, et les convaincre que ce film est fait pour eux.

Ce que je voulais dire, c'est : est-ce qu'on n'assiste pas, en définitive, à la nécessité d'une forme de généralisation du travail que font les festivals ? C'est-à-dire que les exploitants vont devoir générer, avec des outils différents, et sur une temporalité différente, un même désir ?



C'est ça. Et ça demande énormément d'investissement personnel. Il faut mettre beaucoup de choses de sa vie personnelle entre parenthèses, ses enfants, sa famille, ses vacances, ses week-ends. Ce qui a aussi changé dans les pratiques des exploitants et des "passeurs de films", c'est que je ne suis pas sûre qu'aujourd'hui on trouve encore beaucoup de jeunes qui soient prêts à faire de genre de sacrifice. Ce n'est pas une critique, c'est un constat. Forcément, ça a une influence sur les pratiques des spectateurs. Pour répondre à l'autre partie de votre question, en effet, il y a eu le Covid...

... qui, peut-être, n'a fait qu'accélérer des mutations...

... oui, mais moi je vois ça plutôt avec de l'espoir. Je me souviens de l'apparition des plateformes, des séries. J'ai d'ailleurs trois fils qui ont 42, 38 et 34 ans, je sais très bien comment fonctionne cette génération, qui n'allait plus en salle... Et bien, la crise du Covid montre que c'est justement cette génération qu'on est en train de retrouver. Je l'ai constaté. Macha Méril l'a dit ici même : *"Je vois plein de visages jeunes, vous allez voir, avec ce film de Godard, vous allez en prendre plein la gueule..."* Je trouve ça génial. Vous savez bien que, dans les salles art & essai comme le Ciné Saint-Leu, il y a beaucoup de "têtes blanches", or ce sont elles qui ne viennent plus. Elles ont été privées de cinéma, empêchées de venir dans les salles, et cette base de fidèles, on ne la retrouve pas, elle a pris d'autres habitudes, pas seulement du côté des plateformes d'ailleurs, mais aussi des habitudes de vie, le fait de ne pas prendre sa voiture pendant plusieurs mois, de rester chez soi... Quelque chose s'est installé. J'ai bien entendu ce que m'ont dit mes petits camarades, Boris le premier [Boris Thomas, programmateur du Ciné Saint-Leu, *ndlr*] – qu'en ce moment, c'était difficile. Mais je trouve que le festival est en train de nous prouver que les jeunes gagnent de l'appétence – et eux, ils en ont assez d'avoir été enfermés avec leur ordinateur, leur petit écran. Maintenant, ils veulent aller là où il y a un grand écran. J'ai de l'espoir là-dessus, et je me battraï pour que ce soit comme ça. Jusqu'à ce que mort s'ensuive.





[FIFAM 2021] : Jour 7 + Palmarès

👤 Teddy DEVISME 📅 10:00:00



FIFAM 2021 - Jour 7 + Palmarès

L'édition 2020 du Festival International du Film d'Amiens, qui n'était autre que le 40e anniversaire, fut annulée à cause de la pandémie. En cette année 2021, le festival est de retour. Pour l'occasion, il faut à la fois fêter le 40e anniversaire mais également continuer sur la même voie. En parallèle de ses trois compétitions traditionnelles (longs-métrages de fictions, longs-métrages documentaires, courts-métrages), le festival reviens sur des films qui ont composé son succès et son identité, propose à nouveau des films de patrimoine à (re)découvrir, puis quelques avant-premières. De quoi satisfaire tous les mordus de cinéma, ainsi que les nombreux fidèles du festival. Avec également quelques moments forts à venir, comme des rencontres professionnelles (autour de la valorisation des films de patrimoine, une masterclass du critique Laurent Delmas, etc) et un ciné-concert.



Pour aller plus dans le détail avec la programmation, le jury longs-métrages de fiction devra départager 9 films, pendant que le jury longs-métrages documentaires devra récompenser un film parmi 7, et que le jury courts-métrages est invité à voir 9 films. De plus, le festival invite Jacques Perrin pour un hommage très particulier. En douze films, la sélection revient sur toutes ses casquettes (acteur, producteur, réalisateur, etc). Il y aura aussi une rencontre avec la comédienne Macha Méril, qui a joué pour des cinéastes tels que Guy Gilles, Jean-Luc Godard et R.W. Fassbinder. Ce n'est pas les seules rencontres, car le festival donne une carte blanche au comédien Swann Arlaud, pour cinq films qui parlent de désir. Il y aura également une section consacrée aux Femmes de Cinéma, afin de mettre en lumière des réalisatrices et des sujets importants. Le festival rend aussi un hommage à Bertrand Tavernier, cinéaste français qui a toujours montré son amour pour le cinéma américain, dans une section de quelques films tous aussi beaux les uns que les autres. Enfin, il ne faut pas oublier les coups de cœur (entre restaurations et avant-premières), les films pour le jeune public, ainsi que la section spéciale anniversaire des 40 ans.

Une programmation très alléchante, pour faire plaisir aux plus petits et aux plus grands, aux plus fidèles et aux plus anciens, aux cinéphiles les plus et les moins avertis, etc. Alors, avec cette belle semaine qui s'annonce, on peut le dire : Joyeux Anniversaire le Festival International du Film d'Amiens !

Jour 7

Coup de cœur : French Cancan de Jean Renoir (1954)

Il suffit de mentionner le nom de Jean Renoir pour me faire déplacer dans une salle obscure. Très sûrement mon cinéaste français favori. Et en plus, c'était pour revoir **French Cancan**, mais une première fois sur grand écran. Je ne pouvais pas rater l'occasion de voir Jean Gabin en tant que directeur d'une salle de spectacle. La vedette est aussi sa maîtresse, mais il finira par tomber amoureux d'une blanchisseuse qu'il rencontrera par hasard. Grâce à Danglard, la jeune Nini va faire de la danse son métier, et deviendra une star. Grâce à elle, Danglard décide de vendre sa salle pour en construire une nouvelle : le Moulin Rouge. Là-bas, il a l'espoir de relancer le cancan. Avec les amours qui vont et qui viennent, les sentiments qui se dévoilent, le Moulin Rouge qui se construit petit à petit, les prétendants pour Nini, le cinéaste Jean Renoir capte la douceur qui va avec les cœurs. S'il y a bien quelque chose qui ressort de **French Cancan**, c'est cette croyance dans le rêve, dans la possibilité d'imaginer une vie meilleure. Surtout avec l'utilisation magnifique du Technicolor, toujours autant un régal pour les yeux sur un grand écran. On pourrait même parler de foison de couleurs, d'énergie et de passions. Parce que le long-métrage est d'abord une nostalgie, rendant hommage au quartier de Montmartre, à l'univers du spectacle vivant. À tel point que les mouvements de la mise en scène partent dans tous les sens. Et c'est un atout



Compétition documentaire : Marin des Montagnes de Karim Aïnouz (2021)

La dernière fois que l'on avait vu un film de Karim Aïnouz sur grand écran, c'était en 2019 avec le merveilleux ***La vie invisible d'Euridice Gusmao***. Le voilà de retour avec un documentaire, sur lequel il a travaillé pendant six ans avec ses producteurs. Un film basé sur l'intimité du cinéaste : avec sa caméra, il part en Algérie à la recherche de ses origines. Mais c'est la première fois qu'il y met les pieds. Il effectue donc un voyage à la fois spatial en Kabylie, mais aussi à travers le temps, entre quête / informations / archives. Aux premiers abords, le documentaire peut être compliqué à s'approprier. Surtout qu'il s'agit d'un récit extrêmement personnel de la part de Karim Aïnouz. Mais c'est ce qui rend ***Marin des montagnes*** encore plus beau, plus bouleversant. C'est parce que la dimension personnelle et la subjectivité sont poussés au maximum, que le film est unique. Il est clair que personne d'autre n'aurait pu le faire. D'autant plus qu'il s'agit de Karim Aïnouz, et que son voyage ne consiste pas uniquement à se mettre en scène. La présence du cinéaste est elle-même un geste errant : il n'apparaît que rarement physiquement devant la caméra, il est toujours présent en voix-off, le cadre est subjectif, les mouvements de caméra sont ses propres mouvements dans l'espace. Parlons justement de cette voix-off, où Karim Aïnouz n'est pas uniquement en train de raconter son voyage. Au contraire, il est aussi dans la réflexion sur ses origines. Il détaille son parcours et le chemin qu'il effectue dans l'espace, mais il lance aussi beaucoup d'interrogations. Qu'elles soient personnelles (son identité), sociales, politiques ou même philosophiques. C'est la voix-off qui guide les images, c'est la pensée et l'imaginaire sur son identité qui guident les mouvements.



Copyright Reprodução IMDB



Il n'y a rien de plus cinématographique que cela. Surtout quand les mouvements permettent au cinéaste de faire des rencontres. S'il y a bien quelque chose de fort dans le cinéma de Karim Aïnouz, c'est la capacité de voir les gens. Celle de leur donner du temps, de faire des portraits forts, de trouver les cœurs qui battent, de prendre le pouls de générations. En découvrant les habitants locaux, le cinéaste découvre aussi le paysage. Avec toutes ces rencontres, il est amené à parcourir de nombreux espaces différents. Ainsi, le cadre navigue dans le paysage, et permet de rapprocher le côté mystique d'un espace à la dimension intime qu'il est pour des gens. Lorsque le cadre se balade dans le paysage et le découvre, c'est pour s'en imprégner, pour y trouver une appartenance, pour y trouver des sensations nouvelles. La multiplicité des paysages et des rencontres sont comme un tourbillon qui s'agite dans l'esprit de Karim Aïnouz. Que ce soient des vidéos ou des photographies (car le cinéaste n'a pas constamment filmé), ce sont bien les images d'une mémoire qui s'activent. Ce sont les images d'une ouverture sur le monde. À tel point que cette déambulation est presque une désorientation, d'où la voix-off. Les tons de couleurs changent régulièrement, comme le grain des images et les filtres. Entre nostalgie mystérieuse, sentiment de perte, rêve à accomplir, et émerveillement du voyage, ***Marin des montagnes*** est toujours bien plus qu'un conte intime. Jusqu'à même utiliser l'expérimental pour exprimer ce que le réalisme du paysage algérien ne peut montrer.



Copyright MPM Films



Clôture : Madres Paralelas de Pedro Almodovar (2021)

En film de clôture, le festival a diffusé en avant-première le nouveau film de Pedro Almodovar intitulé **Madres Paralelas**. Avec Penelope Cruz, Rossy de Palma, Milena Smit et Aitana Sanchez-Gijon en têtes d'affiche, c'est l'histoire de deux mères qui accouchent le même jour, et se rencontrent dans la même chambre d'hôpital. Y naît une amitié, alors que les deux doivent ensuite reprendre leur vie respective. En parallèle, comme l'aime le faire Pedro Almodovar, il y a un arc narratif sur l'Histoire de l'Espagne. Tel un symptôme infini et une cicatrice qui ne peut se refermer, c'est un long-métrage qui parle également des horreurs sous Franco. Le personnage de Penelope Cruz est une descendante d'un homme qui fut assassiné par le régime franquiste, cherchant à retrouver la fosse commune où son arrière-grand-père serait. C'est par le biais de cette histoire parallèle que la protagoniste Janis fait la rencontre d'Arturo, père de son enfant. Dans le portrait de ces deux mères, qui plus est sont célibataires, Pedro Almodovar déploie à nouveau une tendresse infinie. Jamais dans l'excès émotionnel, la caméra reste à distance et laisse le temps aux personnages de s'exprimer et de réagir. On pourrait discuter des quelques maladresses du film : une écriture pas toujours solide, une hésitation de tons qui font défaut au rythme, et un manque de fougue contrairement aux précédents films du cinéaste. **Madres Paralelas** est un film prudent, mais pas moins passionnant. Sa fausse simplicité est sa force. Comme Janis (Penelope Cruz) est photographe, ce sont les détails qui intéressent Pedro Almodovar. Tel les zooms sur des éléments, la répétition d'une information importante, les costumes significatifs, les coiffures, le judas de la porte, etc. C'est un film de détails, où chaque couleur a son importance, où la lumière révèle les caractéristiques de l'ambiance à un instant donné. Parce que durant tout le film, les personnages sont en pleine solitude, les corps et les esprits ont besoin d'une présence. Ainsi, elles parcourent des images, et en recherchent d'autres. Une quête d'images disparues (l'histoire parallèle), d'images perdues : comme le seraient celles de femmes dont la solitude ne les empêche pas d'être fortes et indépendantes. C'est alors que la mise en scène respire toujours la liberté, qui laisse les troubles et les émotions naviguer dans l'espace. Comme le cadre et la photographie englobent chaque élément et chaque détail du décor, pour former un tout solide et uni. Parce que Pedro Almodovar ne dirige jamais le regard, il laisse toujours le choix dans l'image et l'espace. Quand le cinéma ressemble à la peinture.



Copyright El Deseo



20 novembre 2021
6/7



Palmarès

Prix Étudiants Documentaire :

Marin des montagnes de Karim Aïnouz

Prix Étudiants Fiction :

Un monde de Laura Wandel

Mention spéciale Court-Métrage :

I am afraid to forget your face de Sameh Alaa

Grand Prix Court-Métrage :

Good thanks, you ? de Molly Manning Walker

Prix du public Fiction :

Mes frères et moi de Yohan Manca

Mention spéciale Documentaire :

The Inheritance de Ephraïm Asili

Prix Documentaire sur grand écran :

Zinder de Aïcha Macky

Mention spéciale Fiction :

La vie d'après de Anis Djaad

Prix du jury Fiction :

Noche de fuego de Tatiana Huezo

Grand Prix Documentaire :

Marin des montagnes de Karim Aïnouz



20 novembre 2021
7/7



Grand Prix Fiction ex-aequo :

Employé / Patron de Manolo Nieto

Grand Prix Fiction ex-aequo :

Vous ne désirez que moi de Claire Simon

C'est ainsi que se termine le 41^e Festival International du Film d'Amiens. Avec 21 films vus, quelques rencontres passionnantes, des moments avec des visages familiers, peu de sommeil (normal). Des films avec des réserves, des belles découvertes, et des coups de cœur. C'est cela, un festival. Espérons que l'avenir puisse garder les festivals en vie, et que chacun d'entre eux puisse s'organiser normalement. Surtout que le Festival d'Amiens aura dès 2022 une nouvelle directrice artistique. Le pari de la jeunesse continu au sein de l'équipe du festival, pour amener l'événement dans de nouveaux horizons. C'est donc sur ces mots que nous vous remercions pour chaque lecture de ce journal de bord, et que nous vous donnons rendez-vous très bientôt pour de prochains festivals.

Teddy Devisme





19 novembre 2021
1/10



[Home](#) / [Chroniques](#) / [Festivals](#) / [FIFAM 2021](#) / [Teddy Devisme](#) / [\[FIFAM 2021\] : Jour 6](#)

[FIFAM 2021] : Jour 6

👤 Teddy DEVISME 📅 18:38:00



FIFAM 2021 - Jour 6

L'édition 2020 du Festival International du Film d'Amiens, qui n'était autre que le 40e anniversaire, fut annulée à cause de la pandémie. En cette année 2021, le festival est de retour. Pour l'occasion, il faut à la fois fêter le 40e anniversaire mais également continuer sur la même voie. En parallèle de ses trois compétitions traditionnelles (longs-métrages de fictions, longs-métrages documentaires, courts-métrages), le festival reviens sur des films qui ont composé son succès et son identité, propose à nouveau des films de patrimoine à (re)découvrir, puis quelques avant-premières. De quoi satisfaire tous les mordus de cinéma, ainsi que les nombreux fidèles du festival. Avec également quelques moments forts à venir, comme des rencontres professionnelles (autour de la valorisation des films de patrimoine, une masterclass du critique Laurent Delmas, etc) et un ciné-concert.



Pour aller plus dans le détail avec la programmation, le jury longs-métrages de fiction devra départager 9 films, pendant que le jury longs-métrages documentaires devra récompenser un film parmi 7, et que le jury courts-métrages est invité à voir 9 films. De plus, le festival invite Jacques Perrin pour un hommage très particulier. En douze films, la sélection revient sur toutes ses casquettes (acteur, producteur, réalisateur, etc). Il y aura aussi une rencontre avec la comédienne Macha Méril, qui a joué pour des cinéastes tels que Guy Gilles, Jean-Luc Godard et R.W. Fassbinder. Ce n'est pas les seules rencontres, car le festival donne une carte blanche au comédien Swann Arlaud, pour cinq films qui parlent de désir. Il y aura également une section consacrée aux Femmes de Cinéma, afin de mettre en lumière des réalisatrices et des sujets importants. Le festival rend aussi un hommage à Bertrand Tavernier, cinéaste français qui a toujours montré son amour pour le cinéma américain, dans une section de quelques films tous aussi beaux les uns que les autres. Enfin, il ne faut pas oublier les coups de cœur (entre restaurations et avant-premières), les films pour le jeune public, ainsi que la section spéciale anniversaire des 40 ans.

Une programmation très alléchante, pour faire plaisir aux plus petits et aux plus grands, aux plus fidèles et aux plus anciens, aux cinéphiles les plus et les moins avertis, etc. Alors, avec cette belle semaine qui s'annonce, on peut le dire : Joyeux Anniversaire le Festival International du Film d'Amiens !

Jour 6

Table ronde : La valorisation des films de patrimoine

La journée a commencé avec la seule table-ronde du festival. Comme indiqué ci-dessus, il s'agissait d'échanger et de réfléchir sur la préservation, la restauration et la diffusion des films du patrimoine. Même si tous les films ne peuvent pas être restaurés, ils le seront peut-être un jour. Le plus important est que le travail continue, et qu'il y ait toujours des personnes pour se battre et donner de leur temps pour restaurer et partager des films de patrimoine. Annouchka de Andrade, directrice artistique du festival, a introduit la rencontre professionnelle. Étaient invités Ehsan Khoshbakht de la Cinémathèque de Bologne, Leenke Ripmeester du Eye Filmmuseum d'Amsterdam, Vincent Paul-Boncour de Carlotta Films, puis via vidéo Joana Ascensão de la Cinémathèque du Portugal. L'idée de cette rencontre est née en Juillet dernier, lors du festival de Bologne. Il serait bien trop long de retranscrire tout ce qui a été dit, la table-ronde ayant duré deux heures au total. Ce sera donc un résumé assez court, pour retracer les grandes lignes, et partager les titres des exemples pris par les intervenants.



L'intention de Annouchka de Andrade était de « faire parler les cinémathèques du monde », qui « offrent une seconde vie aux films » tout en s'interrogeant sur la viabilité du numérique dans le besoin de préservation. Parce qu'avec la fragilité de l'argentique (même si des films sont toujours conservés, retrouvés et certains en bon état), il faut toujours se poser la question des meilleurs moyens de conservation. Il a notamment été évoqué le World Cinema Project, avec le grand travail de Martin Scorsese (mais il n'est pas seul) pour la restauration et la conservation de nombreux films du monde entier, parfois inédits ou trop méconnus, comme **Le mandat** de Ousmane Sembene (qu'on a vu dans la même journée, voir dans les lignes suivantes). Joana Ascensão de la Cinémathèque du Portugal ne pouvant être présente en personne, a envoyé une vidéo de dix minutes pour expliquer son activité. Avec l'appui d'images de films portugais, et elle-même en voix off par dessus ces images, elle a évoqué le rôle très important du laboratoire argentine de la Cinémathèque.



Copyright CFFP (Comptoir Français du Film Production)

Ehsan Khoshbakht se définit comme à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de tout ce travail de restauration. Même s'il travaille à la Cinémathèque de Bologne, il considère qu'avoir un recul et un regard de spectateur est très important pour réaliser au mieux ce travail. Il rend justement un petit hommage rapide à Vittorio Boarini, fondateur de la Cinémathèque de Bologne, décédé très récemment. Quelqu'un qui initiait déjà la question de préservation des films. Ehsan Khoshbakht dit même qu'il ne suffit pas de porter les films à l'écran, mais qu'il faut les conserver le plus longtemps possible car les films sont comme les hommes, ils meurent aussi. Et si ce travail est important et long à effectuer, c'est parce que chaque projet de restauration dis énormément sur la complexité de la technique cinématographique. Chaque film est un nouveau défi. Tout



comme il peut y avoir des barrières idéologiques et politiques, selon les projets et selon les interlocuteurs. Pour illustrer toutes ces difficultés, Ehsan Khoshbakht a parlé du cinéma iranien sur lequel il s'est penché depuis quelques années. Il a même évoqué la disparition de cinémas iraniens pendant la révolution du pays, qui a précédé la disparition et l'abandon de nombreux films iraniens. L'un des projets de restauration les plus récents de la Cinémathèque de Bologne n'est autre que ***L'échiquier du vent*** de Mohammad Reza Aslani, datant de 1976. Après avoir été diffusé dans un festival iranien cette même année, le film a carrément été oublié. Même physiquement. Cependant, une surprise est arrivée 43 ans après. Ehsan Khoshbakht a reçu un message d'une personne inconnue, disant avoir une copie du film. Depuis, la restauration a été un long travail, processus qui a été détaillé. La restauration du film est sortie dans les salles françaises en Août dernier.

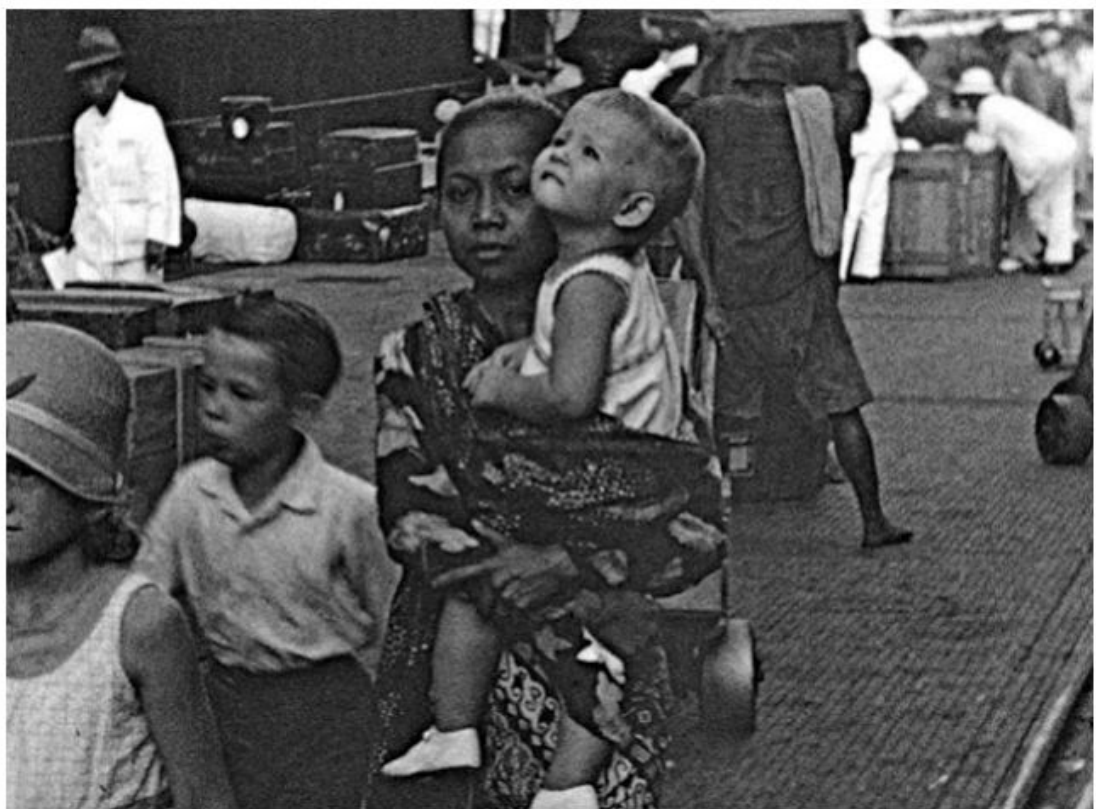


Copyright Carlotta Films

Leenke Ripmeester de Eye Filmmuseum a parlé du film ***They call me babu*** de Sandra Beerends. Ce n'est pas un film de patrimoine qui fut restauré, mais un film datant de 2019. Si son évocation est importante, c'est parce que son existence est très significative. La cinéaste Sandra Beerends s'est intéressée aux nourrices des familles habitants la colonie des Indes néerlandaises. Pour cela, elle a souhaité utiliser uniquement des archives pour construire son film. Ses recherches l'ont donc mené au Eye Filmmuseum, qui a sorti une collection sur les Indes néerlandaises, pour remettre en lumière cette culture parfois oubliée. Sauf que les images de ces nourrices sont manquantes, elles n'apparaissent pratiquement pas physiquement dans les images d'archives. Des petits films qui étaient évidemment réalisés par les colons venus de l'Occident. Toutefois, la cinéaste a persévéré, et fut même inspirée par les images poétiques qu'elle a trouvé. Quand elle ne trouvait pas les images qu'elle désirait, Sandra Beerends revenait même sur son sujet, dont l'approche a changé plusieurs fois. Malgré



quelques soucis sur les droits des images pour le montage (elles appartiennent aux familles des héritiers), le film a évolué en continu. Et ceci grâce à la créativité de la cinéaste, qui remplaçait les images manquantes par d'autres. Il faut dire que la collection préservée par le Eye Filmmuseum compte énormément d'images, qui a permis à Sandra Beerends d'utiliser 400 clips parmi 91 films différents. Autre problème connu en utilisant autant d'archives, était la différence de qualité entre les images (ce qui arrive dans chaque restauration de film). Mais les laboratoires sont là pour cela, pour retravailler chaque image. Le plus grand défi était alors ailleurs : avec l'absence marquée des nourrices des images, et autant d'images, il fallait se poser la question du point de vue. Comment obtenir le point de vue de ces nourrices sans les voir physiquement ? Et surtout, comment l'obtenir quand les images existantes montrent un tout autre point de vue ? Comme le dit Leenke Ripmeester, il s'agissait de « *rendre visible l'invisible* » en laissant les images choisies s'exprimer d'elles-mêmes. Grâce à ce travail acharné, le film de Sandra Beerends a remporté plusieurs prix.



© Pieter van Huystee Film & TV (PVH Films)



Vincent Paul-Boncour a rappelé que Carlotta Films n'est pas une institution comme le sont la Cinémathèque de Bologne ou le Eye Filmmuseum d'Amsterdam. Carlotta est un distributeur et un éditeur. Son activité se consacre principalement à obtenir les droits d'un film pour la France, et la diffusion de films en France. Il évoque ainsi que la société travaille sur tous les médias et formats possibles, pour toucher le plus de public possible. Leurs projets concernant aussi bien le 35mm, le numérique, la diffusion en salles, en dvd, en bluray, en UHD, à la télévision, en Vod et en Svod. Autant d'activité et de couverture, car l'importance est de renforcer en permanence le lien entre la préservation / la conservation et la diffusion. Les deux sont indissociables. Pour citer Vincent Paul-Boncour : « *il faut constamment montrer de grands auteurs* », ainsi que « *des œuvres bien moins connues* », pour « *préserver la cinéphilie* ». Parce que la préservation des films ne suffit pas, il faut en parallèle continuer à faire vivre la curiosité des publics. Pour prendre un exemple, comme les autres intervenants, Vincent Paul-Boncour a mentionné le travail de Carlotta Films sur le cinéma japonais. Parce que c'est quelque chose qu'ils affectionnent beaucoup, qu'ils ont redécouvert petit à petit, surtout des pépites longtemps laissées oubliées : « *plus on travaille sur une cinématographie, plus on en découvre* ». Il a même évoqué les studios de cinéma du Japon, dont la stature et l'efficacité sont équivalent aux studios américains. Son exemple se concentre sur la comédienne japonaise Kinuyo Tanaka, qui est devenue réalisatrice par la suite. Elle a mis en scène 6 films, qui n'ont jamais été diffusés en France. Mais grâce au travail de Carlotta Films, tout un processus d'obtention des droits détaillé, ses films ont pu être l'objet d'une rétrospective au Festival Lumière en Octobre 2021. Ils en ont même édité un petit livre, intitulé « Kinuyo Tanaka : réalisatrice de l'âge d'or du cinéma japonais » par Pascal-Alex Vincent. Pour voir ses films dans les salles françaises, dans leur restauration, il faudra attendre Février 2022. Mais ce n'est pas tout, car la préservation de la cinéphilie est tout aussi importante. Après les sorties en salles obscures, un coffret avec les 6 films sortira durant l'été 2022. Vous avez hâte de découvrir cela ? Nous, c'est le cas.

Hommage à Jacques Perrin : Z de Costa-Gavras (1969)

Parmi les films de patrimoine présentés dans le cadre du festival, la salle était (presque) pleine pour **Z** de Costa-Gavras. Comme le fait le cinéaste depuis si longtemps, il s'agit d'un film qui parle explicitement de la politique. Et même si le récit ne le dit pas concrètement, c'est un regard sur la société et la politique grecque (à l'époque de la sortie, évidemment). Tout commence par un député qui s'exprime et tente de mobiliser les gens pour le futur de son pays. Mais lorsqu'il quitte le bâtiment où il était après son allocution, en passant dans la rue au milieu d'une foule, il se fait agresser et assassiner. À la suite de ce meurtre, un juge cherche la vérité sur l'affaire, en allant jusqu'au bout pour faire régner la justice avant tout. Sauf qu'il est seul contre tous, car des témoins sont menacés de morts, d'autres sont agressés, et des membres ou des proches du gouvernement cherchent à couvrir leur implication. Film choc, qui témoigne de la corruption et des horreurs de la politique grecque de cette époque. Un témoignage qui ressemble à un appel à la résistance, tant les personnages menacés et agressés ne cessent de clamer ce qu'ils savent, et ne cessent de hausser le ton sans aucune peur.



Le long-métrage de Costa-Gavras est un thriller engagé et réaliste, qui a beaucoup à dire et à montrer. Le cinéaste expose chaque fait, et prend bien le temps de développer chaque action. Pourtant, il y a un côté instinctif dans le rythme, une nervosité qui a besoin de faire ressortir des sensations fortes. Surtout parce que le cinéaste sait très bien comment filmer le hors-champ, pour créer une attente et faire entrer progressivement dans le cadre sa menace. Cette nervosité et ce danger sont le mélange parfait pour un thriller au ton furieux, où les mouvements saccadés sont au rendez-vous. Toute cette fureur est nécessaire à **Z**, parce que dans son dispositif, le cinéaste cherche la liberté qu'il est compliqué d'atteindre (pour les personnages). Dans cette ambiance anxiogène qui les entoure, chaque personnage secondaire sert à quelque chose, à ériger un obstacle ou à ouvrir un espoir face à la volonté de liberté. Même lorsque les corps sont dans l'absence volontaire de mouvement, c'est le cadre qui crie à la révolte. La grande qualité du film est là : réussir à parler de liberté en étant nerveux et souple à la fois.



Copyright Droits réservés

Compétition fiction : Vous ne désirez que moi de Claire Simon (2021)

Comment porter Marguerite Duras à l'écran ? Projet pas facile du tout. Mais la réponse est plutôt simple : ne pas chercher à l'incarner (aucune actrice pour tenir le rôle), et la laisser dans l'imaginaire. Le nouveau long-métrage de fiction de Claire Simon adapte le bouquin « Je voudrais parler de Duras » écrit par Yann Andréa. Celui qui retrace une interview de 1982, où celui-ci a été interrogé par Michèle Manceaux. Le sujet de leur discussion : la relation qu'entretient Yann Andréa avec Marguerite Duras. L'acteur Swann Arlaud incarne Yann, et Emmanuelle Devos incarne Michèle. Le film ne montre qu'eux, à l'étage d'une maison pour échanger sur cette relation particulière. Le



protagoniste masculin se confie, révèle, se révèle, se découvre. Avec la complicité et les remarques de Michèle, Yann Andréa essaie de comprendre ce qu'il vit, de comprendre l'intensité de sa relation. C'est un jeu d'attitudes, où les regards se croisent constamment, et la vulnérabilité toujours plus présente. Il faut voir comment Swann Arlaud, même s'il ne bouge que très peu, joue avec ses mains pendant tout le film. Parce que tout vient de lui, tout est concentré dans ses paroles et son corps. Les seules images de Marguerite Duras sont des images d'archives utilisées par Claire Simon, qui se refuse donc de s'approprier son image. Même si les positions sont fixes, la caméra de Claire Simon arrive à trouver du rythme. Au lieu de se résoudre à la simplicité du champ / contre-champ, la cinéaste développe tout un travail sur les panoramiques et les plans-séquence. Chaque échange est un plan-séquence, même si des images s'insèrent entre deux. Parce que Yann Andréa parle de désir, d'amour, alors le montage inclus des dessins réalisés à la main, telles des photographies qui arrivent comme des flashes fantasmés au sein d'u discours. Tel le travail sur la lumière, tout est progressif pour se diriger vers une représentation du désir. La lumière est d'abord légère, naturelle et paisible. Mais plus le film avance, plus la lumière chauffe, jusqu'à ce que la peau de Swann Arlaud ne devienne rouge : comme si son corps brûlait de plus en plus. Ce côté rêveur et tendre, créé par les plans-séquence, est une musicalité pour la caméra. Parce que Claire Simon cherche les sensations et le vertige infini de cette relation unique. ***Vous ne désirez que moi*** se regarde comme un petit moment de délicatesse, un simple petit instant de douceur (découpé en deux temps). Malgré ces beaux gestes, il faut dire que l'élégance ne suffit pas. Cet espace intime où se déroule la discussion est bien trop figé, pas si vivant que cet amour décrit. La parole est croustillante et parfois perturbante dans ses thèmes abordés, mais le film est extrêmement bavard. Puis, malgré la musicalité du cadre et du montage, le temps est constamment suspendu comme si ces paroles s'extraitaient systématiquement de l'espace intime. Le long-métrage est rapidement redondant, et la délicatesse ne semble pas pouvoir offrir autre chose que l'anecdotique.



Copyright Les films de l'après midi



Anniversaire : Le Mandat d'Ousmane Sembene (1968)

Le Festival International du Film d'Amiens, c'est aussi et surtout le patrimoine cinématographique africain. Dont le cinéaste très réputé Ousmane Sembene. Pour fêter les 40 ans du festival, l'un de ses films a été projeté. Il s'agit de **Le mandat**, qui se déroule au Sénégal. Dans ce film, une famille vivant la pauvreté reçoit un mandat, de la part du neveu du chef de la famille. Mais pour toucher l'argent de ce mandat, il y a un lourd processus à effectuer. Lourd parce que Ibrahima Dieng n'a pas de preuve d'identité. Il se retrouve alors embarqué dans les embrouilles administratives, se transformant petit à petit en combattant pour obtenir ce qui lui revient. En parallèle des obstacles administratifs, le protagoniste est aussi confronté à son voisinage qui a rapidement appris la nouvelle. Une bonne raison pour eux de profiter de la gentillesse et de la générosité de Ibrahima. Dix ans après l'indépendance du Sénégal, le cinéaste dresse un portrait de son pays. Ousmane Sembene en tire une comédie douce amère, entre colère sans agressivité et lucidité frontale. Quand on voit les déambulations du protagoniste, les scènes de repas dans le foyer familial, où les aspirations de chaque personnage, il est clair que **Le mandat** est un conte rempli d'enchantement. Face à l'administration, le cinéaste s'amuse de cette nouvelle bourgeoisie africaine. Même si la narration est assez schématique et mécanique, Ousmane Sembene choisit une approche directe et explicite pour dénoncer cette société. Pour cela, le cadre montre un paysage riche en personnalités mais pauvre en opportunités. Les déambulations de Ibrahima sont l'occasion pour le cinéaste d'explorer un univers en plein changement, et d'aller dans des espaces qui se soumettent petit à petit à l'argent. Alors que le bout de papier (le mandat) représente un espoir pour Ibrahima et sa famille, il est également l'élément qui les isole de plus en plus de ce paysage social. Un film terriblement tourmenté par une parabole historique (avec la France), qui creuse profondément dans les émotions de ses personnages pour faire ressortir la rudesse d'un univers, où l'identité est encore à dessiner (la métaphore avec la photo d'identité est très bien vue par le cinéaste).



Copyright CFFP (Comptoir Français du Film Production)



19 novembre 2021
10/10



Fin de journée...

C'est ainsi que s'est terminée la sixième journée complète du festival. À noter qu'à l'issue de la projection de son film, le cinéaste Costa-Gavras été invité pour une rencontre avec le public. Animée par le journaliste Yves Allion, elle fut une belle occasion pour revenir sur les coulisses de la production et du tournage de **Z**. Ce fut aussi l'occasion de parler du parcours du cinéaste, de certains de ses autres films (il n'aime pas le terme carrière), et d'avoir des questions du public. Nous avons eu le droit à tout dans les questions, vraiment tout (et n'importe quoi, parfois). Le principal est que cette rencontre était un moment agréable pour connaître la vision de Costa-Gavras sur son travail et sur le cinéma en général. Comme il l'a répondu à un jeune homme qui posait la question : « le cinéma est politique ». Ce fut une journée bien chargée. En attendant le prochain épisode avec davantage de films, nous vous souhaitons de découvrir toujours plus d'oeuvres, et d'y prendre toujours un grand plaisir. Rendez-vous demain pour une nouvelle salve de films. D'ici là, portez-vous bien !

Teddy Devisme





[FIFAM 2021] : Jour 5

👤 Teddy DEVISME 📅 11:55:00



FIFAM 2021 - Jour 5

L'édition 2020 du Festival International du Film d'Amiens, qui n'était autre que le 40e anniversaire, fut annulée à cause de la pandémie. En cette année 2021, le festival est de retour. Pour l'occasion, il faut à la fois fêter le 40e anniversaire mais également continuer sur la même voie. En parallèle de ses trois compétitions traditionnelles (longs-métrages de fictions, longs-métrages documentaires, courts-métrages), le festival reviens sur des films qui ont composé son succès et son identité, propose à nouveau des films de patrimoine à (re)découvrir, puis quelques avant-premières. De quoi satisfaire tous les mordus de cinéma, ainsi que les nombreux fidèles du festival. Avec également quelques moments forts à venir, comme des rencontres professionnelles (autour de la valorisation des films de patrimoine, une masterclass du critique Laurent Delmas, etc) et un ciné-concert.

Pour aller plus dans le détail avec la programmation, le jury longs-métrages de fiction devra départager 9 films, pendant que le jury longs-métrages documentaires devra récompenser un film parmi 7, et que le jury courts-métrages est invité à voir 9 films. De plus, le festival invite Jacques Perrin pour un hommage très particulier. En douze films, la sélection revient sur toutes ses casquettes (acteur, producteur, réalisateur, etc). Il y



aura aussi une rencontre avec la comédienne Macha Méril, qui a joué pour des cinéastes tels que Guy Gilles, Jean-Luc Godard et R.W. Fassbinder. Ce n'est pas les seules rencontres, car le festival donne une carte blanche au comédien Swann Arlaud, pour cinq films qui parlent de désir. Il y aura également une section consacrée aux Femmes de Cinéma, afin de mettre en lumière des réalisatrices et des sujets importants. Le festival rend aussi un hommage à Bertrand Tavernier, cinéaste français qui a toujours montré son amour pour le cinéma américain, dans une section de quelques films tous aussi beaux les uns que les autres. Enfin, il ne faut pas oublier les coups de cœur (entre restaurations et avant-premières), les films pour le jeune public, ainsi que la section spéciale anniversaire des 40 ans.

Une programmation très alléchante, pour faire plaisir aux plus petits et aux plus grands, aux plus fidèles et aux plus anciens, aux cinéphiles les plus et les moins avertis, etc. Alors, avec cette belle semaine qui s'annonce, on peut le dire : Joyeux Anniversaire le Festival International du Film d'Amiens !

Jour 5

Rencontre avec Macha Méril : Roulette Chinoise de R.W. Fassbinder (1976)

Première entrée dans l'oeuvre de Rainer Werner Fassbinder. Et pour tout dire, ce n'était pas franchement l'idéal. Il y avait une certaine hâte de découvrir ce film, dont beaucoup en parlent comme un grand film. Suis-je devenu trop exigeant ? Ou ce sont vraiment les goûts et les couleurs ? Je veux bien admettre que ce weekend dans une maison de campagne est un sacré concours de cruauté entre adultes, mais c'est bien trop appliqué et millimétré pour faire sortir une quelconque sensation. Si le but est de rester spectateur devant ce jeu de la roulette chinoise, c'est pari gagné. D'accord, le cinéaste fait la psychanalyse d'un peuple. Il en construit également de magnifiques tableaux à chaque image. Le travail sur la lumière et les couleurs est remarquable, surtout dans les jeux entre éclairage et ombre sur les peaux des comédiens. Mais la vanité des personnages bourgeois est aussi la vanité de son dispositif. La mise en scène est si artificielle, que l'on voit clairement les comédiens jouer. L'inconfort de ces personnages dans leurs mensonges devient très rapidement l'inconfort de la mise en scène. A tel point que le cadre ne sait pas vraiment quoi faire de ces corps, à part les suivre comme un jeu de miroir entre chacun. Chaque personnage se renvoie son absurdité, et aucun caractère ne se démarque réellement. Heureusement qu'il y a la petite fille qui apporte une tendresse qui arrive à affaiblir ces personnages, à dévoiler leur part sombre. Mais voilà, ce huis-clos n'a jamais rien d'étouffant. Les visages se déforment, les masques tombent, mais l'artifice du dispositif et son aspect bien raide ne donne pas vraiment envie de s'intéresser à ce jeu rocambolesque.



© 1976 RAINER WERNER FASSBINDER FOUNDATION. Tous droits réservés. RESTAURATION © 2015 RAINER WERNER FASSBINDER FOUNDATION. Tous droits réservés

Compétition fiction : **Lingui**, **Les Liens Sacrés** de Mahamat-Saleh Haroun (2021)

Retour du cinéaste des très beaux *Une saison en France* (2017) et *Grigris* (2013). Dans les faubourgs de N'Djamena au Tchad, Amina vit seule avec sa fille Maria. Son monde déjà fragile s'écroule le jour où elle découvre que Maria, quinze ans, est enceinte. Une grossesse que l'adolescente ne veut pas. Dans un pays où l'avortement est condamné par la loi et par la religion, Amina et Maria se retrouvent dans un combat très compliqué, et solitaire. Malheureusement, *Lingui* est bien loin de la justesse et de la puissance des deux précédents long-métrages du cinéaste. C'est peut-être moi qui était dans un mauvais jour, mais que c'était pénible à regarder... Alors en effet, Mahamat-Saleh Haroun explore le thème du féminisme, de la condition de la femme dans une société, de la violence qu'elles subissent, etc. Sauf qu'un thème d'actualité ne fait pas nécessairement un film de qualité. *Lingui* est un film important sur la notion de sororité, sur sa construction et sa signification. Toutefois, il faudrait y mettre les formes. Le long-métrage est si mal écrit et tellement mal joué, que ça en devient presque gênant. La faute à une mise en scène bien trop sage. Il y a quelques belles fulgurances, avec de jolies couleurs montrant l'épanouissement progressif des personnages féminins, et leur émancipation. Mais tout est assez maladroit : les dialogues sont calculés et caricaturaux, les mouvements des corps sont chaotiques et incertains, le cadre n'est pas vraiment inspiré par une quelconque force émotionnelle à tel ou tel instant, et le montage ressemble davantage à un collage plutôt qu'une rythmique. Comme si pas grand chose ne faisait corps, dans ce film. La liberté corporelle est un beau sujet, et Mahamat-Saleh Haroun arrive à toujours détacher les corps féminins d'une emprise ou d'une menace.



18 novembre 2021

4/4



**FUCKING
CINEPHILES**

Sauf que le cinéaste est bien trop concentré à chercher les ficelles de son récit, plutôt qu'à développer une ambiance et un environnement. Malgré les ellipses qui incitent à l'imaginaire du spectateur, il n'y a aucune rupture de ton qui se crée dans l'enchaînement des événements. Puis, il y a un sous-développement flagrant des paysages, comme si l'aridité suffisait à faire le portrait d'un univers pauvre et cruel. Les espaces ne vivent jamais, alors comment le cadre peut-il y faire vivre des corps en détresse ?



Copyright Pili Films/Mathieu Giombini

Fin de journée...

Seulement deux films vus en cette deuxième journée, alors qu'un troisième était prévu. Pour revenir plus en forme après, vaut mieux parfois prendre du recul et se reposer. J'ai malheureusement fait l'impasse sur un film en compétition de fiction, mais il est prévu pour sortir en salles dès Janvier. Un repos qui fera du bien, histoire de retrouver de l'énergie, car deux grosses journées se profilent pour terminer le festival. En attendant le prochain épisode du journal de bord, nous vous souhaitons de découvrir toujours autant de films, et d'y prendre toujours un grand plaisir. Rendez-vous demain pour une nouvelle salve de films, une masterclass et une table-ronde. D'ici là, portez-vous bien !

Teddy Devisme



17 novembre 2021
1/12



[Home](#) / [Chroniques](#) / [Festivals](#) / [FIFAM 2021](#) / [Teddy Devisme](#) / [\[FIFAM 2021\] : Jour 4](#)

[FIFAM 2021] : Jour 4

👤 Teddy DEVISME 📅 16:13:00



FIFAM 2021 : JOUR 4

L'édition 2020 du Festival International du Film d'Amiens, qui n'était autre que le 40e anniversaire, fut annulée à cause de la pandémie. En cette année 2021, le festival est de retour. Pour l'occasion, il faut à la fois fêter le 40e anniversaire mais également continuer sur la même voie. En parallèle de ses trois compétitions traditionnelles (longs-métrages de fictions, longs-métrages documentaires, courts-métrages), le festival reviens sur des films qui ont composé son succès et son identité, propose à nouveau des films de patrimoine à (re)découvrir, puis quelques avant-premières. De quoi satisfaire tous les mordus de cinéma, ainsi que les nombreux fidèles du festival. Avec également quelques moments forts à venir, comme des rencontres professionnelles (autour de la valorisation des films de patrimoine, une masterclass du critique Laurent Delmas, etc) et un ciné-concert.



Pour aller plus dans le détail avec la programmation, le jury longs-métrages de fiction devra départager 9 films, pendant que le jury longs-métrages documentaires devra récompenser un film parmi 7, et que le jury courts-métrages est invité à voir 9 films. De plus, le festival invite Jacques Perrin pour un hommage très particulier. En douze films, la sélection revient sur toutes ses casquettes (acteur, producteur, réalisateur, etc). Il y aura aussi une rencontre avec la comédienne Macha Méril, qui a joué pour des cinéastes tels que Guy Gilles, Jean-Luc Godard et R.W. Fassbinder. Ce n'est pas les seules rencontres, car le festival donne une carte blanche au comédien Swann Arlaud, pour cinq films qui parlent de désir. Il y aura également une section consacrée aux Femmes de Cinéma, afin de mettre en lumière des réalisatrices et des sujets importants. Le festival rend aussi un hommage à Bertrand Tavernier, cinéaste français qui a toujours montré son amour pour le cinéma américain, dans une section de quelques films tous aussi beaux les uns que les autres. Enfin, il ne faut pas oublier les coups de cœur (entre restaurations et avant-premières), les films pour le jeune public, ainsi que la section spéciale anniversaire des 40 ans.

Une programmation très alléchante, pour faire plaisir aux plus petits et aux plus grands, aux plus fidèles et aux plus anciens, aux cinéphiles les plus et les moins avertis, etc. Alors, avec cette belle semaine qui s'annonce, on peut le dire : Joyeux Anniversaire le Festival International du Film d'Amiens !

Jour 4

Entretien avec Macha Méril

Nous avons eu le plaisir de rencontrer la comédienne Macha Méril pour un entretien. Pendant quinze bonnes minutes, l'échange fut passionnant. Alors âgée de 81 ans, la comédienne a montré beaucoup d'énergie, de passion et d'humour. De quoi s'inspirer au quotidien.



© Pascal Gascuel



C'est la première fois que Macha Méril se rend à Amiens, malgré l'hommage rendu à Michel Legrand il y a quelques années, mais elle était indisponible. En mentionnant son grand amour Michel Legrand, grand compositeur de musiques pour le cinéma, Macha Méril a évoqué la création du prix Michel Legrand. Créé le 10 Novembre 2020, il récompense des compositeurs dans les milieux du cinéma, du spectacle vivant et pour une première œuvre. La première lauréate est la compositrice Florencia di Concilio, pour le film ***Calamity, une enfance de Martha Jane Cannary*** réalisé par Rémi Chayé. Ceci pour exprimer son combat actuel : Macha Méril veut défendre la position du compositeur au cinéma. Comme le dit la comédienne : *« les jeunes cinéastes ont souvent la trouille que le musicien leur bouffe le film. Ce sur quoi ils ont tort, car un grand musicien exalte le film, il met en valeur le film »*. Au point qu'elles citent des films que personnellement, j'aime énormément : ***Le docteur Jivago*** de David Lean, ***Les canons de Navarone*** de Jack Lee Thompson, ***Le troisième homme*** de Carol Reed.

Le prix Michel Legrand ayant été décerné à une femme, ce fut une occasion parfaite pour discuter sur la place des femmes dans le cinéma. Que ce soit dans l'image ou dans l'industrie même. Macha Méril a d'abord tenu à rappeler que le chemin a été initié par sa génération, en évoquant l'année 1966 où est apparue la pilule, permettant aux femmes de contrôler la procréation. Quelque chose qui a changé les relations entre les gens, même au sein des familles ou entre les amis. Cela a aussi changé l'accès des femmes au travail. La comédienne dira même : *« pour moi, 1968 est un mouvement féminin. C'est nous qui avons fait 1968 »*. Jusqu'à même parler de changement de civilisation : *« tout a changé. La façon de s'habiller, la liberté des femmes. Les femmes s'habillaient différemment. Il y avait un goût pour la coquetterie, de changer de fringues. Quelque chose qui n'existait pas avant »*.



La Trouvaille de Juliette - Copyright Fabrice LANG / Gaumont Television / FTV 2014



Concernant les combats d'aujourd'hui, Macha Méril estime qu'il faut faire attention à « *ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain* ». La comédienne clame qu'elle donne le droit à des hommes et à des femmes d'être « chauds du cul ». Elle estime qu'il ne faut pas avoir peur d'aimer le sexe. Pour la citer : « *si on se met à condamner tout et tout le monde, sous prétexte qu'ils ont eu des agissements plus ou moins consentis – même si c'est toujours consentis, car pour moi le viol faut vraiment que ce soient des situations très très poussées, je ne vois pas comment on fait pour violer une femme qui ne veut pas – , attention à ne pas briser cette chose magnifique qu'est la séduction* ». Macha Méril mentionne même le plaisir et la fierté qu'elle a eu d'avoir beaucoup d'amants, qu'elle leur doit beaucoup. Elle estime qu'il faut savoir être fort de caractère, et qu'une personne s'améliore avec le temps. La comédienne pense notamment que « *toutes les femmes sont très fortes* », qu'elles le sont toutes contrairement à pré-1968, qu'elles sont dotées d'une force inouïe et naturelle. Macha Méril n'accepte pas l'idée de la faiblesse féminine.

Ce qui a porté la discussion vers la place de la femme dans l'art, notamment des comédiennes âgées. Macha Méril estime que lorsque l'activité devient difficile, il faut « *faire autre chose* ». Comme elle le fait elle-même depuis longtemps, la comédienne affirme qu'il faut jouer au théâtre, qu'il faut écrire, qu'il faut produire. En quelque sorte, que le combat ne se résume pas à une seule activité. Surtout que, comme elle le mentionne si bien, le cinéma a besoin de nouvelles têtes et de fraîcheur avec les nouvelles générations. Macha Méril ne se sent pas du tout une victime ou abandonnée par le cinéma, par une activité ou une autre : « *je comprends parfaitement que le cinéma qui se fait en ce moment n'a pas besoin de moi* ». Tout est une question d'évolution, et de chercher sa place. Que celle-ci soit plus ou moins grande, plus ou moins visible, dans une activité artistique ou dans une autre. La célébrité n'a pas son importance, c'est trouver sa place qui l'est.



© Getty / Stéphane Cardinale - Corbis



D'où l'échange qui s'est porté sur le rapport de Macha Méril au théâtre, activité vers laquelle elle s'est énormément tournée depuis un moment. Comme elle dit, être sur une scène de théâtre équivaut à être seul maître à bord. Alors qu'au cinéma, c'est le réalisateur qui décide du cadre et qui découpe ou non les phrases, puis ce qu'il accompagne comme musique avec, etc. Macha Méril cite même une célèbre phrase : « *au cinéma, on a joué. Au théâtre, on joue* ». Être sur une scène de théâtre reviendrait à être soi-même. Et surtout à être dans l'instant. Parce que le théâtre est une boîte noire, voire un espace mental selon la comédienne. C'est toute une magie qui s'y développe, puis un sentiment solennel où tout le monde se tait. Alors qu'au cinéma, on peut manger, boire, discuter, etc. C'est un recueillement qui plaît à Macha Méril, où les acteurs et le public vivent quelque chose ensemble, en même temps. C'est une absence de solitude. Selon elle, au théâtre « *pour la mise en scène il faut un grand talent visuel. Presque plus qu'au cinéma* ». Elle évoque l'effet d'instantané, où les acteurs remarquent aussitôt la réaction du public. C'est une fabrication artisanale qui plaît beaucoup à la comédienne. C'est une question de modélisation, parce qu'en tant que spectacle vivant, chaque représentation est différente. Rien ne se ressemble au théâtre, même si c'est la même pièce d'un soir à l'autre.

« *C'est peut-être ça l'acte artistique, c'est ouvrir le coffre fort, savoir qu'il y a quelque chose que tu n'arrives pas à sortir ou que tu ne veux pas sortir. Mais il faut que ça sorte à un moment donné* ». Ce qui en est venu à une question que j'ai posé à la toute fin de l'entretien, où je lui demandais si toutes ses activités différentes représentent une seule même œuvre. Une seule et unique, où il y aurait un noyau commun d'où elle prendrait plusieurs directions. Question qui a relevé tout l'intérêt de Macha Méril, qui évoque la pieuvre. Elle a un seul corps et plein de pieds, qu'elle ne trahit rien parce qu'elle fait autre chose. Tout est lié, selon elle : « *il y a moment donné dans la vie d'un acteur où tu as envie de dire Je* ». Macha Méril a bien ouvert son coffre fort, avec son tout dernier livre intitulé ***Vania, Vassia et la fille de Vassia***.



PHOTO : Getty Images / AFP / RALPH GATTI



Compétition fiction : Employé Patron de Manolo Nieto (2021)

Troisième long-métrage pour le cinéaste uruguayen Manolo Nieto. Comme l'indique son titre, le film fait le portrait de deux personnages dont le lien est professionnel. Deux hommes qui ont chacun une vie de famille, et une même envie de subvenir du mieux possible aux besoins de leur famille respective. L'un est patron agricole responsable des récoltes, l'autre est sa nouvelle recrue. Dès le début, le cinéaste installe les motifs du western. Les grands et vastes paysages sont là, les chevaux et le bétail également, et la notion de territoire avec l'aventure qui en découle. Manolo Nieto se sert beaucoup de ces motifs pour y faire émerger les corps, pour y trouver les échanges entre personnages. C'est un western sans vraiment d'action, parce que le cinéaste ne cherche jamais à créer de la tension, il développe le quotidien des personnages et patiente, jusqu'aux moments où il y trouve des déflagrations. ***Employé / patron*** a ce grand point fort de posséder plusieurs points de vue différents, même s'il y en a deux qui dominent le reste. C'est alors que le cadre navigue entre tous ces points de vue, qui flâne aux côtés des personnages. Le cinéaste ne propose aucun discours sur les statuts sociaux de ses personnages, ainsi le cadre n'est jamais dans le jugement ni l'interrogation, mais toujours dans la contemplation. D'où des mouvements de mise en scène qui créent une sorte de paradoxe. Les deux hommes se rapprochent, se côtoient, et au d'un certain temps de narration, l'ambiguïté s'installe sur la notion de pouvoir et de responsabilité. Il y a une beauté certaine dans ces mouvements, tout simplement parce que le paradoxe dessine un univers brûlant. Le dispositif principal du long-métrage est d'être dans un entre-deux, celui qui existe dans les deux personnages. Sauf que cette position est aussi un frein pour la mise en scène. C'est très beau, c'est très bien interprété. Cependant, même s'il y installe les motifs du western, Manolo Nieto semble toujours hésiter avec un drame pur et même la simple chronique sociale. Même si la séquence finale est forte, surtout par le travail du champ / contre-champ et son silence accablant, le reste du film est déroulé avec un mécanisme qui ne laisse pas beaucoup d'ouverture. Voire même aucune. Comme si la vie de ces personnages a déjà un chemin tout tracé, comme s'ils sont dépendants de leur statut et leur condition, et ne peuvent jamais s'en affranchir. On en vient même à se demander ce que le film cherche à montrer au-delà du contexte et du paradoxe. Où le cinéaste souhaite-t-il en venir ? Au final, on se retrouve devant un film très abstrait, voire trop. Et nous sommes comme le cadre, à distance.



Copyright Eurozoom



Compétition fiction : Amira de Mohamed Diab (2021)

Quel plaisir de voir le retour de Mohamed Diab ! Nous nous souvenons très bien de ses deux premiers long-métrages, les très beaux et très émouvants ***Les femmes du bus 678*** (2010) et ***Clash*** (2016). Tiré d'un fait divers, le long-métrage raconte l'histoire de la jeune Amira âgée de 17 ans. Elle n'a jamais vu son père Nawar en dehors du parloir de la prison israélienne où il est enfermé. Elle a été conçue grâce au sperme que Nawar a réussi à faire passer clandestinement hors de la prison. Depuis toujours, Amira est vue comme la fille d'un héros palestinien dont elle a embrassé la cause. Sauf qu'une révélation va bousculer toute sa vie, ainsi que celle de sa famille. Son identité propre va être remise en question, même par elle-même. ***Amira*** est un si beau film, là où une intimité est totalement chamboulée. Mais Mohamed Diab n'en fait jamais un mélodrame ou un manifeste politique. Quand bien même il épouse le point de vue d'Amira, la vivacité de sa mise en scène montre qu'il s'agit d'un thriller. Le sorte de thriller qui puise sa force dans la dramaturgie du social et du politique, et crée de nombreuses ruptures de tons. C'est une colère qui reste calme et paisible, mais qui n'hésite pas à faire éclater sa rage en prenant possession des espaces. Malgré le mystère qui entoure sa vie entière, Amira prend la place dans le cadre, et son corps traverse les espaces sans aucune peur. Pendant que les masques tombent un à un, et que les révélations s'exposent, Mohamed Diab va chercher les détails de la détresse dans les mouvements du corps. Que ce soit dans les pieds qui frôlent le bord de la route, dans les yeux qui se vident, dans le silence involontaire, dans la vitesse du déplacement, etc.



Copyright Pyramide Distribution



Mais surtout, la plus grande beauté du long-métrage est encore ailleurs. Notamment dans deux motifs. Le premier est la construction de l'espace autour des corps. Parce qu'entre le retournement de l'intimité et le danger constant du paysage social & politique, les corps ne sont jamais en sécurité et toujours au bord de s'effondrer. Ainsi, Mohamed Diab crée une fascinante dualité entre les lignes de fuites et les gros plans. Les nombreuses lignes de fuites qui se dessinent dans le cadre, montrent un univers (à la fois intime et social) qui est sur le point de s'écrouler et de n'offrir que le flou de l'horizon. Les lignes de fuites sont aussi ces certitudes du passé (ce socle identitaire) qui s'éloignent de plus en plus. Alors que les gros plans ne sont pas dans l'autorité de l'oppression, mais sont au contraire les dernières traces de la tendresse, de la douceur de l'intimité. C'est par les gros plans, lors des dialogues et des pensées individuelles, que les personnages peuvent garder un petit espoir. D'où le travail de Mohamed Diab sur un second motif très important. Celui qui donne une place très significative à la lumière et la photographie. Déjà que la jeune Amira est photographe, c'est une occasion formidable pour suivre son point de vue dans sa recherche de son image personnelle. Dans cette quête d'identité, le cinéaste joue sur la surexposition, sur le flou, sur la netteté, sur le brouillard, sur l'affluence massive des corps, sur la froideur de l'architecture carcérale, sur les ombres, etc... La lumière dans ce film est le centre même de tout le dispositif : trouver les contrastes et les lueurs qui restent, pour trouver sa propre voie.



Copyright Pyramide Distribution



Avant-première : La Fièvre de Petrov de Kirill Serebrennikov (2021)

Complètement fou. Ce sont sûrement les deux mots qui résument le mieux le nouveau film de Kirill Serebrennikov. Cela fait plusieurs années que je me bats, en tant que critique, pour un cinéma de la forme. J'ai toujours été convaincu qu'avoir un sujet précis, un bon scénario, une narration cohérente, de bons dialogues, ne sont pas des choses importantes. J'ai toujours été convaincu que le plus important au cinéma, et donc dans un film, est la manière de montrer et d'explorer ces éléments. Les images, la mise en scène, le son, le montage sont les choses les plus importantes d'un film. Si le cinéma est un art, c'est parce qu'il permet de créer des images en mouvements. Et pas parce qu'il peut se substituer à la littérature ou au théâtre. Ainsi, les images d'un film sont plus importantes que ce qu'il raconte. Évidemment, faire de belles images ne suffit pas en soi. Non pas qu'elles doivent absolument montrer quelque chose, mais elles doivent appartenir à un tout, à une idée, à un mouvement d'ensemble, à des sensations. **La fièvre de Petrov** est rempli de sensations, qu'elles soient étranges, fortes, radicales ou contradictoires. S'il y a bien quelque chose à faire de soi-même devant un tel film, et de se laisser porter et ne pas chercher à comprendre (à réfléchir). Fou et envoûtant. La fièvre du protagoniste, qui n'a autre que la grippe, est un vertige. Celui de se retrouver dans un paysage où le mouvement est constant, où il se passe toujours quelque chose, où la densité de la mise en scène n'a d'égal que ses ambitions décoratives, où chaque mot est comme un cri qui résonne dans le cadre et au-delà. C'est parce qu'il y a autant d'éléments en même temps dans une image, que le film ne laisse pas le temps de respirer. Comme si chaque seconde est un morceau d'un ensemble fragile, toujours prêt à se désagréger, à sombrer dans le chaos total. Mais justement, cet ensemble de Kirill Serebrennikov ne serait-il pas déjà un chaos ? Dans le bon sens du terme.



Copyright Hype Film



Parce que ***La fièvre de Petrov*** est constamment dans une fantaisie. Que ce soit avec sa diversité musicale qui transmet des sensations très uniques et brutales, ou avec ses espaces bordéliques / malades / fougueux, le long-métrage est un imaginaire aussi solide que la réalité qu'il peint. Les deux se confondent et se confrontent dans la densité des espaces, qui sont une projection d'une société en ébullition permanente. Dans ce désespoir social, le cinéaste nous invite dans sa troupe. Parce que oui, il y a du théâtre et de la danse là-dedans. Ce n'est pour rien qu'au-delà d'être l'adaptation d'un roman, c'est aussi la continuité du travail de Serebrennikov qui l'avait déjà adapté en pièce de théâtre. Une mise en scène très chorégraphiée (on se croirait parfois devant un opéra, le chant en moins), preuve d'une énergie créative qui se libère complètement. Auparavant assigné à résidence en Russie, le cinéaste en compagnie de son équipe et de ses acteurs montrent une volonté de fuite et de liberté. La pulsion de créer est trop forte, elle engendre ce type d'images. Celles où le mouvement n'est jamais une errance, mais bien un voyage désordonné. Il serait impossible de tout lister, mais il y a tellement d'idées dans ce film qui poussent les espaces dans des retranchements, que l'ensemble tend vers une hallucination. Chaque scène dans un nouvel espace ressemble à une explosion créative, un mouvement du subconscient.



Copyright Hype Film



17 novembre 2021
11/12



La fièvre de Petrov semble tout droit sorti d'une bande dessinée, telle une imagerie surréaliste qui se libère, une créativité qui éclot sans la moindre limite. Si les espaces et la mise en scène sont aussi fous, aussi envoûtants, et aussi chaotiques, c'est parce que le montage adopté par Serebrennikov est un langage à part. Chaque image du long-métrage en bouscule une autre, qu'elle soit avant ou après. Il y a des mouvements qui se superposent, des temporalités qui se répondent, des espaces qui en dévorent d'autres, des intimités qui se perdent dans le collectif, etc... Les images existent toutes pour rompre une atmosphère dans une autre, pour renforcer la frénésie d'une autre, pour s'aliéner de la poésie du baroque, pour déformer la consistance du réel. La frontière entre le réel et l'imaginaire a toujours été l'essence même du cinéma. Ici, la grande force du film est de ne pas voir cette frontière. La liberté créative de Kirill Serebrennikov n'a jamais été aussi forte, l'espace filmique y étant multiple, dont la fièvre est l'état qui permet d'être plus vivant que jamais.



Copyright Hype Film



17 novembre 2021
12/12



Fin de journée...

C'est ainsi que s'est terminée la quatrième journée complète du festival, avec un grand coup de cœur. Une grande claque cinématographique, qui aura des réactions indéniablement très opposées. Soit on aime ce film, soit on ne l'aime pas. Soit on y rentre, soit on est répulsé. C'est aussi cela la beauté du cinéma. Mais qu'importe, car la beauté d'un tel geste radical (et expérimental) est aussi de constater le grand nombre de jeunes présents à la séance. Mais aussi de remarquer que plusieurs de ces jeunes discutaient du film en sortant de la salle. Que peut-on demander de mieux que voir une jeunesse s'approprier un film aussi complexe et libre visuellement ? Espérons que cela continue, que l'échange perdure. En attendant un prochain épisode avec davantage de films, nous vous souhaitons de découvrir toujours plus d'oeuvres, et d'y prendre toujours un grand plaisir. Rendez-vous demain pour une nouvelle salve de films. D'ici là, portez-vous bien !

Teddy Devisme





16 novembre 2021
1/6



[Home](#) / [Chroniques](#) / [Festivals](#) / [FIFAM 2021](#) / [Teddy Devisme](#) / [\[FIFAM 2021\] : Jour 3](#)

[FIFAM 2021] : Jour 3

👤 Teddy DEVISME 📅 15:51:00



FIFAM 2021 - Jour 3

L'édition 2020 du Festival International du Film d'Amiens, qui n'était autre que le 40e anniversaire, fut annulée à cause de la pandémie. En cette année 2021, le festival est de retour. Pour l'occasion, il faut à la fois fêter le 40e anniversaire mais également continuer sur la même voie. En parallèle de ses trois compétitions traditionnelles (longs-métrages de fictions, longs-métrages documentaires, courts-métrages), le festival reviens sur des films qui ont composé son succès et son identité, propose à nouveau des films de patrimoine à (re)découvrir, puis quelques avant-premières. De quoi satisfaire tous les mordus de cinéma, ainsi que les nombreux fidèles du festival. Avec également quelques moments forts à venir, comme des rencontres professionnelles (autour de la valorisation des films de patrimoine, une masterclass du critique Laurent Delmas, etc) et un ciné-concert.



Pour aller plus dans le détail avec la programmation, le jury longs-métrages de fiction devra départager 9 films, pendant que le jury longs-métrages documentaires devra récompenser un film parmi 7, et que le jury courts-métrages est invité à voir 9 films. De plus, le festival invite Jacques Perrin pour un hommage très particulier. En douze films, la sélection revient sur toutes ses casquettes (acteur, producteur, réalisateur, etc). Il y aura aussi une rencontre avec la comédienne Macha Méril, qui a joué pour des cinéastes tels que Guy Gilles, Jean-Luc Godard et R.W. Fassbinder. Ce n'est pas les seules rencontres, car le festival donne une carte blanche au comédien Swann Arlaud, pour cinq films qui parlent de désir. Il y aura également une section consacrée aux Femmes de Cinéma, afin de mettre en lumière des réalisatrices et des sujets importants. Le festival rend aussi un hommage à Bertrand Tavernier, cinéaste français qui a toujours montré son amour pour le cinéma américain, dans une section de quelques films tous aussi beaux les uns que les autres. Enfin, il ne faut pas oublier les coups de cœur (entre restaurations et avant-premières), les films pour le jeune public, ainsi que la section spéciale anniversaire des 40 ans.

Une programmation très alléchante, pour faire plaisir aux plus petits et aux plus grands, aux plus fidèles et aux plus anciens, aux cinéphiles les plus et les moins avertis, etc. Alors, avec cette belle semaine qui s'annonce, on peut le dire : Joyeux Anniversaire le Festival International du Film d'Amiens !

Jour 3

Compétition fiction : Et il y eu un matin de Eran Kolirin (2021)

Sam vit à Jérusalem avec sa femme Mira et leur fils Adam. Les parents de Sam rêvent que celui-ci revienne auprès d'eux, pour s'installer dans le village arabe où il a grandi. Il y retournera, mais seulement pour une soirée, car c'est le mariage de son frère. Sauf que Sam et Mira ne pourront pas repartir, et rentrer chez eux à Jérusalem. Sur la route, un barrage de militaire les empêche d'aller plus loin. Le village est encerclé par l'armée israélienne, prétextant des opérations en cours. Sam est alors obligé de rester avec sa famille, comme pris au piège. Avec les tensions déjà existantes, ce séjour forcé provoque un chaos au sein du foyer. En étant coincé dans cet espace familial, Sam est vulnérable. Filmer cette habitation où se concentre toute la famille, revient pour Eran Kolirin à faire le portrait d'une culture enfermée. Cette maison représente leur unique territoire, car tout le paysage externe est un danger pour eux. C'est un espace oppressant, qui révèle toutes les frustrations et les angoisses des personnages, exposant tout ce qu'ils contiennent en eux. ***Et il y eut un matin*** est un huis-clos prêt à implorer, regardant les troubles de chaque intimité et chaque individualité. Grâce à ce huis-clos, le cinéaste crée le démantèlement du groupe, aborde la question de l'identité, et questionne la place de ses personnages dans la société. C'est une fracture qui pèse que chaque personnage, et qui affecte leurs relations avec les autres. Au point de se



distancer entre eux, et même pour certains d'aller voir ailleurs. Il faut voir comment les regards sont très importants, à la fois perçants et désespérés. Des visages très marqués par ce huis-clos, où la lumière du jour expose la mélancolie et la nuit expose les traumatismes. Cependant, le grand soucis à avoir un huis-clos aussi oppressant, est que la mise en scène n'invite pas forcément au mouvement. Les corps sont en pleines déambulations, sans que l'espace intérieur ne semble réellement inquiété par les tensions qui s'alimentent. Au contraire, tout est dans la parole. C'est un film très intéressant pour ce qu'il révèle de l'intériorité (même dans la manière de scruter la question familiale), mais bien trop bavard pour captiver.



Copyright Dori Media / Les Films du Poisson

Séance Anniversaire : High Hopes de Mike Leigh (1988)

Bien évidemment, je me suis rendu à la séance unique d'un film britannique. Que l'on le connaisse déjà ou pas, il est toujours très intéressant et utile de revoir un film. Surtout si c'est pour la première fois sur un grand écran. Ce fut le cas avec **High Hopes** de Mike Leigh. Ce film arrivé dix-sept ans après le premier long-métrage du cinéaste, intitulé **Bleak moments**. Entre deux, le cinéaste a beaucoup travaillé pour la télévision. Que ce soit à réaliser des épisodes de séries, ou à réaliser des téléfilms. Peut-être une manière de se faire la main ? Pas vraiment. Dans les années 1980 en Grande-Bretagne, c'était presque un passage obligé. Avec l'arrivée de Margaret Thatcher au poste de Premier Ministre, l'économie du cinéma britannique a pris un énorme coup. Moins d'argent pour le financer, et donc bien plus de difficultés pour produire et concrétiser des projets. Alors, beaucoup de réalisateurs se sont tournés vers le petit écran pour gagner en visibilité (merci Channel 4 pour tous les talents révélés). À la fin de la décennie, Mike Leigh réussit à concrétiser **High Hopes**, racontant un morceau de vie d'un couple de la classe ouvrière. Ils vivent à Londres, ont des boulots fatigant, et ont des relations compliquées avec les membres de leur famille. Le cinéaste a toujours eu à cœur de ne pas chercher à construire une dramaturgie, il puise les sujets de ses films dans les personnages dont il fait le portrait. C'est grâce aux déboires des vies de ses personnages que les films existent. Sans être un héritier du réalisme social des années 1960 en Grande-Bretagne, comme l'est Ken Loach notamment, Mike Leigh s'intéresse quand même aux personnes de la classe ouvrière.



Copyright Splendor Films

Dans *High Hopes*, c'est extrêmement évocateur du besoin de cinéma de cette époque. C'est à la fois un film qui dénonce politique de Thatcher et un film minimaliste. Sous son titre ironique face à l'époque, le film est un regard sur la société britannique qui perd espoir. Il faut notamment remarquer la manière qu'a Mike Leigh de s'amuser de chaque personnage : il se moque des bourgeois insipides, il ridiculise les aspirations d'ascension sociale de Valerie, il ironise sur les attitudes de Cyril qui se dit marxiste. Seule Shirley arrive à faire preuve de compassion, pendant que tout le reste est dans la nervosité. *High Hopes* est rempli d'humour et d'absurdités, pour exacerber les traits sociaux, afin de rendre plus vivant que possible ses personnages. Comme dans la plupart des films du cinéaste, la famille est malgré tout un refuge pour les personnages, que ce soit physique ou émotionnel. Cette satire est un microcosme des cicatrices de la société, où la légèreté est en pleine évasion. Parce que dans ce refuge et dans la nervosité, le ton passe du rire au drame, pour se diriger vers le malaise. Toutefois, Mike Leigh ne fait pas dans la fatalité. Même si les personnages grandissent et vieillissent, il y a toujours la lumière qui chaleureuse qui s'intègre. Tel l'appartement de Cyril et de Shirley, il y a une atmosphère bordélique, mais c'est chaleureux. Ou la maison de la mère de Cyril, c'est élégant mais il y règne la solitude. Tout cela est possible car le cinéaste capture les espaces sur le vif : les attitudes et les situations semblent toujours s'inventer sur le spontané, tel un documentaire. Tout ce qui s'y déroule est tel un imprévu, une incongruité. C'est bien pour cela que le cadre erre : le film est comme une fantaisie au sein d'un univers dérégulé.



Rencontre avec Macha Méril : Une Femme Mariée de Jean-Luc Godard (1964)

Parler d'un film de Jean-Luc Godard est toujours compliqué. Comme l'a dit la comédienne Macha Méril lors de l'échange à l'issue du film, le cinéaste ne se considère pas comme un réalisateur, mais comme un chercheur. Tout film de Godard est une expérience unique, particulière, déroutante. Ce dernier adjectif est encore plus vrai lorsqu'on voit les réactions d'étudiants venus découvrir le film dans le cadre de leurs études. **Une femme mariée** ne déroge pas à cette sensation d'être devant une œuvre très spéciale. Comme l'a aussi exprimé Macha Méril, c'est un film qui se consacre à la forme, et non pas à la narration (un reproche que l'on pourrait faire à de très nombreux films de notre époque). Le long-métrage, rapidement tourné, raconte l'histoire de Charlotte durant 24 heures. Elle est en plein doute sentimental : choisir entre son mari et son amant. Il faut d'abord préciser que le film est en avance sur son temps, pour les thématiques qu'il explore (le corps de la femme, la liberté sexuelle, la contraception, etc). Si la forme est aussi déconstruite et volatile, c'est parce qu'il n'y a pas plus beau que capter le désir et l'amour par des moments frivoles. Des scènes qui planent dans le temps, qui errent dans l'espace, qui n'ont que de la lumière (il n'y a aucune ombre dans le film). Jean-Luc Godard renverse le concept de narration, se concentre sur la forme, pour capter l'essence même de la liberté de vivre comme on le veut dans un décor très charnel et sensoriel. À travers les différents fragments de cette journée vécue par Charlotte (incarnée par Macha Méril), le cinéaste bouscule les pièges du consumérisme et de la bienséance, pour étudier le mystère des sentiments. Pour cela, il filme le corps de Macha Méril dans un somptueux Noir & Blanc. Un corps en pleine éclosion, en pleine révélation, où le présent est rêvé dans la subversion totale. **Une femme mariée** est une redéfinition du corps, où la poésie du regard porte en grâce la liberté du corps et l'intimité des sentiments. Un film où le décalage poétique est un moyen de chercher sa place.





16 novembre 2021
6/6



Fin de journée...

C'est ainsi que s'est terminée la troisième journée complète du festival, dans un échange passionnant avec la comédienne Macha Méril à l'issue de la projection du film de Godard. De son expérience professionnelle, en passant par des anecdotes amusantes, jusqu'à l'évocation de son intimité (et du regretté Michel Legrand), Macha Méril a donné une vraie leçon de regard (sur le cinéma, sur les images), une leçon de courage (toujours aller de l'avant, faire des efforts, etc) et une leçon d'énergie (savoir s'entourer, s'entraider, éviter la concurrence absurde). Dans le prochain article, il y aura même un entretien avec la comédienne ! En attendant ce prochain épisode, nous vous souhaitons de découvrir toujours autant de films, et d'y prendre toujours un grand plaisir. Rendez-vous demain pour une nouvelle salve de films. D'ici là, portez-vous bien !

Teddy Devisme





15 novembre 2021
1/6



[Home](#) / [Chroniques](#) / [Festivals](#) / [FIFAM 2021](#) / [Teddy Devisme](#) / [\[FIFAM 2021\] : Jour 2](#)

[FIFAM 2021] : Jour 2

👤 Teddy DEVISME 📅 08:25:00



FIFAM 2021 - Jour 2

L'édition 2020 du Festival International du Film d'Amiens, qui n'était autre que le 40e anniversaire, fut annulée à cause de la pandémie. En cette année 2021, le festival est de retour. Pour l'occasion, il faut à la fois fêter le 40e anniversaire mais également continuer sur la même voie. En parallèle de ses trois compétitions traditionnelles (longs-métrages de fictions, longs-métrages documentaires, courts-métrages), le festival reviens sur des films qui ont composé son succès et son identité, propose à nouveau des films de patrimoine à (re)découvrir, puis quelques avant-premières. De quoi satisfaire tous les mordus de cinéma, ainsi que les nombreux fidèles du festival. Avec également quelques moments forts à venir, comme des rencontres professionnelles (autour de la valorisation des films de patrimoine, une masterclass du critique Laurent Delmas, etc) et un ciné-concert.



Pour aller plus dans le détail avec la programmation, le jury longs-métrages de fiction devra départager 9 films, pendant que le jury longs-métrages documentaires devra récompenser un film parmi 7, et que le jury courts-métrages est invité à voir 9 films. De plus, le festival invite Jacques Perrin pour un hommage très particulier. En douze films, la sélection revient sur toutes ses casquettes (acteur, producteur, réalisateur, etc). Il y aura aussi une rencontre avec la comédienne Macha Méril, qui a joué pour des cinéastes tels que Guy Gilles, Jean-Luc Godard et R.W. Fassbinder. Ce n'est pas les seules rencontres, car le festival donne une carte blanche au comédien Swann Arlaud, pour cinq films qui parlent de désir. Il y aura également une section consacrée aux Femmes de Cinéma, afin de mettre en lumière des réalisatrices et des sujets importants. Le festival rend aussi un hommage à Bertrand Tavernier, cinéaste français qui a toujours montré son amour pour le cinéma américain, dans une section de quelques films tous aussi beaux les uns que les autres. Enfin, il ne faut pas oublier les coups de cœur (entre restaurations et avant-premières), les films pour le jeune public, ainsi que la section spéciale anniversaire des 40 ans.

Une programmation très alléchante, pour faire plaisir aux plus petits et aux plus grands, aux plus fidèles et aux plus anciens, aux cinéphiles les plus et les moins avertis, etc. Alors, avec cette belle semaine qui s'annonce, on peut le dire : Joyeux Anniversaire le Festival International du Film d'Amiens !

Jour 2

Compétition fiction: La vie d'après de Anis Djaad (2021)

Premier long-métrage pour le cinéaste algérien Anis Djaad. Dans un village reculé en Algérie, une rumeur court au sujet de Hadjer qui élève seule son fils Djamil. Elle en vient à fuir pour aller habiter ailleurs, mettant fin à leur vie paisible qu'ils menaient jusque là. Désormais, Hadjer et son fils sont embarqués dans une vie tourmentée au sein de l'univers urbain. Cette mère célibataire doit à fois faire face aux désirs des hommes qui cherchent à la conquérir par tous les moyens, mais aussi aux pulsions dangereuses de Djamil. En proie aux préjugés et à la violence des hommes, Hadjer doit se battre au quotidien. Le cinéaste utilise le motif du réalisme social pour faire le portrait de sa protagoniste. Parce qu'à travers l'exploration de l'intimité perturbée de ces deux personnages, Le cadre agit comme un observateur, comme un témoin de cette vie perturbée. Alors que le traumatisme et les pulsions s'installent, il n'y a jamais d'urgence dans l'approche. Anis Djaad semble vouloir trouver l'apaisement dans tous les maux qui contaminent chaque mouvement et moment de la vie de Hadjer et Djamil. Surtout que le film fait trois portraits en un seul en restant nuancé, en accordant du temps pour chaque approche (c'est toute sa force). Il y a le portrait d'une femme malmenée par les hommes, il y a le portrait d'une jeunesse en manque d'optimisme, et il y a le portrait d'une relation mère-fils très écorchée. Le grand point fort de **La vie d'après** est le travail apporté sur les espaces. Peu importe où se trouvent les mouvements des personnages, Anis Djaad fait toujours en sorte que sa mise en scène installe une ambiance confortable, avant de



créer une totale rupture. Il y a toujours un moment où l'atmosphère et le rôle des espaces basculent, où la violence apparaît en quelques instants. Il n'y a jamais de véritable tension dans le film, parce que le cinéaste construit d'abord l'apaisement. C'est le regard sur une perte de communication, sur les rêves brisés, où le temps passe et les peurs restent.



Copyright Droits Réservés/FIFAM

Hors-compétition: Le Crabe-Tambour de Pierre Schoendoerffer (1977)

Le festival international du film d'Amiens, ce n'est pas uniquement des compétitions ou des avant-premières. C'est un festival réputé pour sa mise en lumière du cinéma de patrimoine. Dans l'hommage à Jacques Perrin, il y a notamment la diffusion de **Le crabe-tambour** par Pierre Schoendoerffer. Un film à la construction très particulière, racontant l'histoire de membres d'équipage d'un escorte. Ils se souviennent d'un personnage nommé Crabe-Tambour, qu'ils ont chacun côtoyé par le passé. Avec tous



les souvenirs qui reviennent à la surface par les mots des protagonistes, surgit également le spectre des guerres d'Indochine et d'Algérie. Le coup de génie du cinéaste est de faire du Crabe-Tambour un mystère, une image qu'on ne verra jamais. Il faut se construire cette image grâce aux mots du commandant et des autres membres de l'équipage. Chaque nouveau souvenir, chaque nouvelle révélation sont autant de motifs qui percent un mystère pour le spectateur, en même temps qu'ils hantent les protagonistes. Le long-métrage pose de nombreuses questions avec ces motifs, mais sans vouloir apporter de réponse. Pierre Schoendoerffer apporte les images du réel où les mots circulent, et laisse l'imaginaire de ces souvenirs se construire hors cadre. Le film est constamment une bascule entre la conscience et l'inconscience, entre l'espoir de la dernière rencontre et le ravivement des précédentes rencontres. Le tour de force est de projeter l'amertume des personnages à l'écran, où la sobriété des images et du montage ne sont que le motif du dernier voyage où les vies s'étiolent petit à petit. Dans cet océan déchaîné, c'est une tempête de souvenirs qui éclate, tel ce montage distordu. Le regard du spectateur se perd dans la forme du film, comme les protagonistes se perdent dans leurs souvenirs. Si cet espace de baeau représente la vie entière des protagonistes, il est aussi leur plus grand désenchantement. La mise en scène montre des attitudes désabusées, à la frontière de l'honneur et de la fuite (comme dans la frontière entre le mythe des souvenirs et l'amertume du présent), pour offrir une méditation sur les blessures profondes qui composent des hommes faisant la guerre. Ce mythe est comme une ombre, où le passé est un lourd poids à porter et à communiquer.

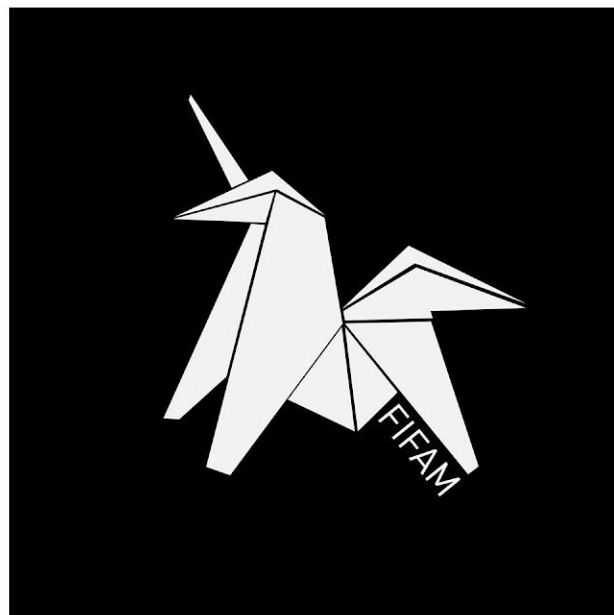


1977 - StudioCanal / TF1 Films Production



40 ans de festival

En parlant de patrimoine, le Festival International du Film d'Amiens a toujours mis le cinéma africain en valeur. Ce fut toujours sa plus grande priorité, et sa plus grande curiosité. Au départ nommé les « Journées Cinématographiques d'Amiens contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples », le festival a été créé en 1980 par de grands passionnés par le cinéma. À l'origine, il faut nommer ceux qui furent des étudiants très cinéphiles, mais surtout amis (et c'est toujours le cas). Dans cette grande famille qu'est le FIFAM, il faut nommer Sylviane Fessier, Jean-Pierre Bergeon et Jean-Pierre Garcia. Toujours présents grâce à l'association qui organise l'événement, les créateurs du festival ont toujours eu un goût très prononcé pour un cinéma dit militant. Des films et des auteurs engagés dans des combats, où l'humanité transpire dans chaque film et où les regards sur le monde prennent le pouls de sociétés à explorer. Et quand bien même il y a une Licorne d'Or à la clef pour les films en compétition, le festival a toujours été bien davantage que des inédits. De très nombreux hommages, de multiples rétrospectives, de maintes idées pour éduquer à l'image, et des révélations diverses et variées de cinéastes. Le Festival International du Film d'Amiens est un lieu convivial et familial, très terre-à-terre qui a à cœur l'échange et la rencontre. Pour tout ce que le festival a offert humainement, pour tous les tremplins qu'il a été, pour toutes les belles découvertes au fil des années, il est nécessaire de remercier chaleureusement les trois personnes qui ont occupé la direction artistique : Jean-Pierre Garcia, Fabien Gaffez et l'actuelle directrice Annouchka de Andrade. C'est peut-être un festival discret nationalement (même s'il est très reconnu par les professionnels du cinéma), peut-être qu'il y a peu de journalistes qui y viennent (et c'est bien dommage), mais il est clair qu'il s'agit d'un festival très important et essentiel dans le paysage cinématographique français. Que l'on soit attiré ou pas par les curiosités de ce festival, il est aussi important de soutenir un événement culturel qui a des principes et des valeurs fortes, qui sait exactement ce qu'il veut montrer du monde.





15 novembre 2021
6/6



**FUCKING
CINEPHILES**

Fin de journée...

Seulement deux films vus en cette deuxième journée, mais on ne fait pas toujours ce que l'on souhaite dans la vie. Malgré cet impératif, les prochains jours seront bien plus fournis. Il y a encore tant de films à découvrir, à revoir, à partager. Il y aura même quelques surprises à venir. L'appétit de films et de curiosités est bien vivant, et c'est le principal. En attendant la prochaine journée, et le prochain épisode du journal de bord, nous vous souhaitons de découvrir toujours autant de films, et d'y prendre toujours un grand plaisir. Rendez-vous demain pour une nouvelle salve de films (avec quelques uns cultes). D'ici là, portez-vous bien !

Teddy Devisme





14 novembre 2021
1/7



[FIFAM 2021] : Jour 1

👤 Teddy DEVISME 📅 16:08:00



FIFAM 2021 - Jour 1

L'édition 2020 du Festival International du Film d'Amiens, qui n'était autre que le 40e anniversaire, fut annulée à cause de la pandémie. En cette année 2021, le festival est de retour. Pour l'occasion, il faut à la fois fêter le 40e anniversaire mais également continuer sur la même voie. En parallèle de ses trois compétitions traditionnelles (longs-métrages de fictions, longs-métrages documentaires, courts-métrages), le festival reviens sur des films qui ont composé son succès et son identité, propose à nouveau des films de patrimoine à (re)découvrir, puis quelques avant-premières. De quoi satisfaire tous les mordus de cinéma, ainsi que les nombreux fidèles du festival. Avec également quelques moments forts à venir, comme des rencontres professionnelles (autour de la valorisation des films de patrimoine, une masterclass du critique Laurent Delmas, etc) et un ciné-concert.



Pour aller plus dans le détail avec la programmation, le jury longs-métrages de fiction devra départager 9 films, pendant que le jury longs-métrages documentaires devra récompenser un film parmi 7, et que le jury courts-métrages est invité à voir 9 films. De plus, le festival invite Jacques Perrin pour un hommage très particulier. En douze films, la sélection revient sur toutes ses casquettes (acteur, producteur, réalisateur, etc). Il y aura aussi une rencontre avec la comédienne Macha Méril, qui a joué pour des cinéastes tels que Guy Gilles, Jean-Luc Godard et R.W. Fassbinder. Ce n'est pas les seules rencontres, car le festival donne une carte blanche au comédien Swann Arlaud, pour cinq films qui parlent de désir. Il y aura également une section consacrée aux Femmes de Cinéma, afin de mettre en lumière des réalisatrices et des sujets importants. Le festival rend aussi un hommage à Bertrand Tavernier, cinéaste français qui a toujours montré son amour pour le cinéma américain, dans une section de quelques films tous aussi beaux les uns que les autres. Enfin, il ne faut pas oublier les coups de cœur (entre restaurations et avant-premières), les films pour le jeune public, ainsi que la section spéciale anniversaire des 40 ans.

Une programmation très alléchante, pour faire plaisir aux plus petits et aux plus grands, aux plus fidèles et aux plus anciens, aux cinéphiles les plus et les moins avertis, etc. Alors, avec cette belle semaine qui s'annonce, on peut le dire : Joyeux Anniversaire le Festival International du Film d'Amiens !

Jour 1

Compétition documentaire : Au Coeur du Bois de Claus Drexel (2021)

Le premier film vu en cette première journée est le documentaire en compétition **Au cœur du bois**, de Claus Drexel. Pour son troisième documentaire en cinq films, le cinéaste pose sa caméra dans le bois de Boulogne. Il y fait la rencontre de nombreuses personnes, qui font le plus vieux métier du monde. À travers tous les dialogues et toutes les interviews, ces personnes se livrent, se confient, font preuve d'humour et d'ironie, pour nous raconter leur expérience et leur mode de vie dans ce célèbre bois. La particularité du cinéma de Claus Drexel tient notamment en deux motifs récurrents. Au-delà d'aller à la rencontre des personnes marginalisées, thème au centre de son œuvre, le cinéma travaille sur le temps et sur l'intimité. Il y a toujours une grande complexité dans la personnalité de ceux que filme Claus Drexel. Des personnes qui ont une telle originalité, qui cachent quelque chose d'extrêmement profond et enfoui en eux, qui en deviennent de vrais personnages de cinéma. Aucun mot ne se ressemble, aucune intimité est identique. La mise en miroir de toutes ces expériences au montage montre la grande diversité d'un bois trop souvent et facilement étiqueté. Autre motif, c'est celui du temps suspendu lorsque le cinéaste raconte son voyage. Dans chacun de ses documentaires, et encore une fois ici, Claus Drexel semble arrêter le temps pour nous confronter à ces identités, à ces intimités. Le film sort ces personnes du cadre de leur quotidien, pour les amener dans la personification de leur environnement (il suffit de voir les aménagements de chacun, entre vans, camionnettes, tentes, tipie, etc).



Toutefois, il manque toute la fantaisie visuelle que les mots laissent paraître. Claus Drexel intègre quelques fois des plans contemplatifs du bois, mais c'est beaucoup rare pour être significatif. L'environnement n'est jamais contextualisé, et la parole est largement privilégiée à l'image. C'est bien dommage de voir que le cinéaste se repose sur le dialogue, sans construire d'images autour de ces confessions. Parce que ***Au cœur du bois*** n'est au final qu'une simple série d'interviews face caméra, découpées selon les questions thématiques posées par le cinéaste. Les images sont peut-être belles, mais elles montrent une grande limite dans l'exploration d'un environnement. Ça manque de mouvement, tout simplement.



© Daisy Day Films

Compétition fiction : **Un Monde** de Laura Wandel (2021)

Que dire également du premier long-métrage de Laura Wandel. Tout est là pour composer un film choc, un film qui hanterait les mémoires un moment après visionnage. On repassera pour le caractère choc. Cependant, lorsqu'on regarde ***Un monde***, il est possible de penser aussitôt à ***Récréations*** de Claire Simon. C'est l'histoire de Nora, fille qui va à l'école en primaire. Sauf qu'elle est plutôt proche de son grand frère Abel. Mais dans la cour de récréation, elle assiste au harcèlement violent subit par son frère aîné. Mais voilà, Nora se trouve dans un entre-deux : entre tout dire à son père, ou garder le silence comme le demande son frère. La cinéaste Laura Wandel s'appuie sur cette dualité pour explorer le conflit qui habite sa jeune protagoniste. Mais elle s'en appuie également pour développer les relations que se crée Nora, avec des camarades de sa classe. Même si elle cherche à protéger son frère, il faut qu'elle se protège elle-même.



La cinéaste capte avec justesse le trop plein d'émotion face à la violence, la panique qui se caractérise par le silence, ainsi que l'urgence de réagir à assouvir. Toutefois, comme avec le film d'ouverture **L'événement** d'Audrey Diwan, la cinéaste Laura Wandel se contente de très nombreux gros plans pour exercer une prétendue immersion. L'artifice du dispositif révèle ici une plus grande paresse que dans le film d'ouverture, à cause du huis-clos que représente l'école et sa cour de récréation. Alors qu'il y a une unité de lieu, la cinéaste choisit tout de même de ne pas l'explorer. La violence (à prendre avec des pincettes) est reléguée dans un coin de l'espace et dans un coin du cadre en contre-champ, pour bien s'assurer que le spectateur ne regarde pas ailleurs que le visage choqué et attristé de Nora. Comme avec **L'événement**, le flou est présent constamment en arrière-plan, refusant ici aussi toute perspective et toute ouverture sur l'espace. Le problème est que, contrairement au film d'Audrey Diwan, il n'y a ici jamais aucun effet de suffocation dans la mise en scène. Replier le cadre sur le corps de Nora, pour être « à hauteur d'enfant » (être à hauteur d'homme, expression absurde devenue iconique pour parler d'une esthétique), n'est autre qu'un refus de la mise en scène. L'environnement n'existe que hors-champ, pendant que les situations « choquantes » s'empilent pour réussir à tenir sur un long-métrage. Alors que le père a une place importante dans la dualité de Nora, alors que les enseignants sont une part essentielle de l'éducation des enfants, que valent tous ces corps d'adultes complètement coupés par le cadre ? L'identité visuelle du film est si naïve, que rien ne déborde du cadre alors que l'environnement est censé être violent.



Copyright Tandem



Compétition documentaire : Rien que le soleil de Arami Ullon (2020)

Deuxième long-métrage pour Arami Ullon, qui a fait le voyage jusqu'au Paraguay pour parler d'une communauté assez méconnue. La cinéaste adopte le point de vue de Mateo, membre de la communauté Ayoreo, qui parcourt la région du Chaco avec un enregistreur et des cassettes. Son objectif est de préserver des fragments de sa culture en voie de disparition. Comme beaucoup d'autres membres de la communauté, Mateo est né dans la forêt, en étant libre et nomade. D'abord sans aucun contact avec la civilisation blanche, les Ayoreo ont fini par les rencontrer à leur détriment. Des missionnaires religieux les ont obligé à abandonner leur territoire ancestral, leurs croyances et leurs foyers. En parcourant la région du Chaco, Mateo crée une histoire de rencontres que la caméra de Arami Ullon n'a plus qu'à observer. C'est là toute la beauté du film. Telle Yolande Zauberman avec *M* en 2018, la cinéaste n'a juste qu'à suivre les pas d'une personne pour l'amener vers des moments forts et des espaces inconnus. On dit que le cinéma est une histoire de rencontres et de curiosités, et bien ce documentaire réussit les deux à la fois. La rencontre d'intimités et de personnes qui ont tant à raconter. Puis la curiosité de découvrir la grande Histoire de cette culture, à travers la petite histoire de ces personnes. C'est une rencontre avec le passé que propose *Rien que le soleil*. Là où le micro de la cinéaste ainsi que Mateo sont toujours à l'écoute, pour porter une grande attention à une identité et à la fatalité d'une évolution sociale. Arami Ullon n'a donc qu'à se laisser porter par les histoires que déterre Mateo par son voyage. Ainsi, la cinéaste peut construire tout un visuel autour de ces rencontres. La caméra n'est jamais trop proche des corps et des visages, toujours dans la bonne distance pour apprendre à écouter attentivement et aussi pour exprimer une découverte. La caméra se pose, et laisse les corps et les esprits se révéler. A tel point que les personnes filmées font totalement corps avec le paysage, comme s'ils ne pouvaient appartenir à aucun autre paysage du hors-champ ou de l'horizon. Parce que finalement, cet espace socle de la culture Ayoreo est en pleine disparition. Tel le vent au bruit fort qui balaie sur son passage, fait s'envoler beaucoup de poussières. Dans ce paysage aride et presque mort, c'est la chronique d'un cimetière où les survivants sont clairement fragilisés et épuisés. Il y a même quelques très belles images oniriques (comme un feu de forêt). C'est un documentaire qui cherche les réminiscences d'une culture vouée à disparaître, dans un paysage qui n'a plus rien à offrir. Quelque chose se meurt, mais il reste le soleil de la chaleur humaine. C'est aussi à cela que sert une caméra de cinéma : mettre en lumière l'assombri.



© Cineworx Filmproduktion GmbH / Arami Ullón Cine

Avant-première : Nouvel Ordre de Michel Franco (2020)

Le premier mot qui vient pour décrire le nouveau film de Michel Franco est « pourquoi ? ». Surtout connu pour son long-métrage *Después de Lucia* datant de 2012, le cinéaste mexicain se lâche complètement dans ce long-métrage. Il faut d'abord remettre les choses en place. C'est l'histoire d'un mariage mondain, qui est brutalement interrompu par l'arrivée de personnes pas du tout invitées. Même si les premières images du film annoncent la couleur (concernant la noirceur, la frontalité et la violence du récit), tout commence dans une grande légèreté. Dès que les manifestants s'incrustent à la fête de mariage, tout bascule. Le chaos s'installe, et le film ne le quittera plus un seul instant. Même quand il s'agit d'être au chevet d'une femme âgée mourante. Le regard de Michel Franco est très juste, dans le portrait qu'il réalise d'une société en proie à beaucoup de violence, de cruautés et d'inégalités. Là où la violence répond à la violence, pour répondre à la colère. Toute rédemption est impossible dans *Nouvel ordre*. L'humain retrouve sa nature primitive et sauvage, dans une énergie indéniable. Il se passe toujours quelque chose dans le cadre de Michel Franco. Cependant, il est possible de s'interroger sur la finalité de chaque séquence, et ainsi sur la finalité du film.



Si le long-métrage dénonce de façon très évidente les grands écarts qui existent et substituent dans la société, entre les classes, le cadre et la mise en scène ne vont pas vraiment plus loin. C'est toujours bruyant et dans la violence (à relativiser), tel un exutoire où Michel Franco a décidé de lâcher sa colère sans se prendre la tête. À tel point que l'accumulation de rebondissements et surtout d'actes de violences peuvent rapidement être gratuits. C'est très provocateur, mais le cinéaste perd petit à petit ses personnages et leur force individuelle. Le film finit par ne compter que sur le choc de la violence, que sur la fatalité du chaos, en oubliant ce qui le distingue dans les premières séquences. Alors que le début est plutôt nuancé, avec plusieurs mouvements contraires dans la mise en scène, Michel Franco s'exporte progressivement dans un rythme et un montage complètement brouillons. Les personnages n'existent plus que physiquement pour illustrer une violence, et la caméra suit bêtement le délire d'un jusqu'au-boutisme dont la pertinence est encore à prouver. Les disparités sociales qui entraînent le chaos et la violence disparaissent en même temps que la valeur des motifs visuels.



Copyright Ascot Elite Entertainment

Fin de journée...

La première journée complète de projections est terminée ! Et comme dans chaque festival, il a fallu faire des choix dans la programmation. Nous avons ainsi loupé de nombreux films, dont une projection du très beau *Cinema Paradiso* (Giuseppe Tornatore), ou celle de l'avant-première de *De son vivant* (Emmanuelle Bercot). Mais peu importe les choix qui sont faits, c'est un plaisir de voir le public de retour dans les salles du festival, après une année d'absence. L'appétit de films et de curiosités est bien vivant, et c'est le principal. Au programme de la deuxième journée, dont l'article paraîtra Lundi, il n'y aura que 2 films. Pour des raisons personnelles et professionnelles, cette journée de festival est écourtée. Mais elle n'en sera pas moins passionnante. En attendant, portez-vous bien, et bonne lecture !

Teddy Devisme



13 novembre 2021
1/5



[Home](#) / [Chroniques](#) / [Festivals](#) / [FIFAM 2021](#) / [Teddy Devisme](#) / [\[FIFAM 2021\] : Ouverture](#)

[FIFAM 2021] : Ouverture

👤 Teddy DEVISME 📅 10:00:00



FIFAM 2021 : Ouverture

L'édition 2020 du Festival International du Film d'Amiens, qui n'était autre que le 40e anniversaire, fut annulée à cause de la pandémie. En cette année 2021, le festival est de retour. Pour l'occasion, il faut à la fois fêter le 40e anniversaire mais également continuer sur la même voie. En parallèle de ses trois compétitions traditionnelles (longs-métrages de fictions, longs-métrages documentaires, courts-métrages), le festival reviens sur des films qui ont composé son succès et son identité, propose à nouveau des films de patrimoine à (re)découvrir, puis quelques avant-premières. De quoi satisfaire tous les mordus de cinéma, ainsi que les nombreux fidèles du festival. Avec également quelques moments forts à venir, comme des rencontres professionnelles (autour de la valorisation des films de patrimoine, une masterclass du critique Laurent Delmas, etc) et un ciné-concert.



Pour aller plus dans le détail avec la programmation, le jury longs-métrages de fiction devra départager 9 films, pendant que le jury longs-métrages documentaires devra récompenser un film parmi 7, et que le jury courts-métrages est invité à voir 9 films. De plus, le festival invite Jacques Perrin pour un hommage très particulier. En douze films, la sélection revient sur toutes ses casquettes (acteur, producteur, réalisateur, etc). Il y aura aussi une rencontre avec la comédienne Macha Méril, qui a joué pour des cinéastes tels que Guy Gilles, Jean-Luc Godard et R.W. Fassbinder. Ce n'est pas les seules rencontres, car le festival donne une carte blanche au comédien Swann Arlaud, pour cinq films qui parlent de désir. Il y aura également une section consacrée aux Femmes de Cinéma, afin de mettre en lumière des réalisatrices et des sujets importants. Le festival rend aussi un hommage à Bertrand Tavernier, cinéaste français qui a toujours montré son amour pour le cinéma américain, dans une section de quelques films tous aussi beaux les uns que les autres. Enfin, il ne faut pas oublier les coups de cœur (entre restaurations et avant-premières), les films pour le jeune public, ainsi que la section spéciale anniversaire des 40 ans.

Une programmation très alléchante, pour faire plaisir aux plus petits et aux plus grands, aux plus fidèles et aux plus anciens, aux cinéphiles les plus et les moins avertis, etc. Alors, avec cette belle semaine qui s'annonce, on peut le dire : Joyeux Anniversaire le Festival International du Film d'Amiens !

Ouverture du festival

Comme avec d'autres festivals, celui ci est fait de nombreuses rencontres. Que ce soient des amitiés qui se créent et qui durent, ou des personnes que l'on a plaisir de retrouver chaque année sur les lieux du festival. En plus d'être une édition anniversaire, c'est également l'édition du retour. Parce qu'avec l'édition 2020 annulée, il fallait bien marquer le coup. Comme l'a dit Jacques Bidou, producteur et président du jury cette année, un festival est deux choses essentielles. La première est ce lieu de rencontres, de partages, où l'on prend plaisir à échanger sur les films que l'on voit. Nous sommes bien d'accord que c'est une composante essentielle du cinéma : que serait cet art si on n'en parlerai pas ? D'où son deuxième point, tout aussi essentiel. Pour créer cette rencontre, il faut un événement (un festival). À travers cela, c'est un tremplin magnifique pour tous les artistes qui peuvent montrer leur film, tout comme c'est une plateforme extraordinaire pour les distributeurs & producteurs afin de commencer la carrière d'un (ou plusieurs) de leur films. Alors ce retour du Festival International du Film d'Amiens fait grand bien à tout le monde. Aussi bien au public, qu'au festival, qu'aux artistes, qu'à tous ceux qui travaillent dans l'ombre pour transmettre les œuvres. La beauté du partage se tient là : dans les mains de toutes ces personnes qui s'activent, qui travaillent ensemble, qui se parlent, et qui se rendent dans les salles. Sans un festival, beaucoup trop de ces films resteraient dans l'ombre. Alors qu'il faut raviver la lumière. C'est bien pour cela, que sur l'affiche, le comédien malien Sotigui Kouyaté souffle dans la paume de sa main pour recréer l'enchantement : la poussière s'envole, et forme une belle licorne.



Copyright 2021 PROKINO Filmverleih GmbH

Film : L'événement (Audrey Diwan, 2021)

Le film d'ouverture est un sujet fort. Lion d'Or à Venise en cette même année 2021, le film a obtenu une merveilleuse publicité. Et à juste titre. D'après le roman d'Annie Ernaux, le long-métrage raconte l'histoire de la jeune Anne, étudiante prometteuse en 1963. Alors concentrée totalement sur ses études, pour lesquelles elle a de grandes ambitions, la protagoniste tombe enceinte. Elle décide d'avorter, en étant prête à tout faire pour faire ce qu'elle souhaite de son corps et décider de son avenir. Elle se lance dans une aventure solitaire, dans l'urgence la plus totale (la réalisatrice marque explicitement le compte des semaines à l'écran), pour braver la loi et se faire avorter. Alors que les examens approchent, Anne redouble d'efforts pour stopper sa grossesse. Ces efforts qui sont la principale arme de la mise en scène d'Audrey Diwan, parce que la brutalité de la réalité à laquelle se heurte la protagoniste lui est désarmante. En construisant une chronique aux airs de réalisme (même si l'une des scènes finales, cruciale, lorgne du côté de l'horreur), la caméra de la cinéaste accompagne sobrement le visage d'Anne dans ses péripéties. Un film rempli de délicatesse et de douceur envers la chair, avec une frontalité qui ne juge jamais. Une frontalité qui préfère contempler et questionner les silences.



Copyright 2021 PROKINO Filmverleih GmbH

Audrey Diwan n'hésite pas sur les moments de tension et de douleur. Comme une terreur de l'inconnu qui ne dit jamais son nom, mais qui est un passage obligé pour parvenir à la satisfaction. Le traumatisme en devient donc un thriller intime et solitaire, où Anne se prend la plupart des contre-champs comme des coups qui heurtent / qui blessent. C'est une mise en scène de la frustration, parce que cette douleur s'accroche lourdement au corps et au mental d'Anne, malgré elle. Comme la puissance de ses relations avec les autres personnages, où des gouffres se créent malgré les affections qui existent. Pourtant, il y a un grand manque de tension dramatique dans ces gouffres. Anne est bien trop seule dans cet environnement, que ce soit dans le cadre ou dans les espaces. Déjà par la dissimulation partielle de son corps, mais surtout par cette sensation très terre-à-terre d'un écart qui ne propulse jamais le film dans une énergie libératrice. Constamment seule dans le cadre, le film manque de nervosité dans le combat mené qui serait le tempo d'une rage face à l'injustice et l'incompréhension, voire l'abandon. À force d'isolement dans le cadre, la mise en scène devient un repli sur soi. Les espaces ne sont finalement pas si dangereux envers Anne, ou même fébriles pour la stabilité physique d'Anne. Il y a pourtant de belles fulgurances. Telle une scène de cours où, Pio Marmaï demandant à Anamaria Vartolomei de se lever, crée un vertige chez la protagoniste. Sauf que la grande majorité du temps, et de manière très répétitive, Audrey Diwan refuse la perspective autour de sa protagoniste, ce qui serait le coin d'espoir et de libération nécessaire. Comme s'il n'y avait aucune issue pour Anne. Parce que l'immersion étroite mise en place provoque un regard forcé, il n'y a rien d'autre à interroger. Il n'y a pas besoin de détacher un corps de son environnement pour y trouver ses sensations, même les plus extrêmes. Il faut libérer le reste de l'environnement pour ne pas se refuser une densité de mise en scène. Car **L'événement** finit par se contenter de plusieurs rebondissements narratifs pour garder en vie un suspense de thriller, le plongeant dans une mécanique narrative prévisible.



Copyright Wild Bunch

Fin de cette journée...

Ce Vendredi 12 étant le jour d'ouverture du festival, il n'y avait que la cérémonie animée par la journaliste Charlotte Lipinska, ainsi que le film d'ouverture dont nous parlions juste avant. C'est donc en ce Samedi 13 que tout commence réellement, avec un rythme fou à tenir pendant toute une semaine. Face à la froideur de la météo et tous les blousons qui sont ressortis, la chaleur des festivaliers a créé le bon équilibre. C'est un immense plaisir de revoir de nombreuses personnes après une édition 2020 annulée, mais ce n'est que le début ! Ainsi, nous vous donnons rendez-vous dès demain pour un nouveau partage d'expérience, et plein de nouvelles réflexions sur les films vus.

Teddy Devisme



Culture

Festival international du film d'Amiens : commencer avec des courts-métrages pour s'épanouir ensuite

Dans un monde découpé en régions, il s'avère logique que le Festival International du Film d'Amiens ouvre sa programmation à des productions des Hauts-de-France, en proposant quatre courts métrages différents : l'occasion pour Anouchka de Andrade de rappeler l'importance de ce format court dans la carrière de nombreux réalisateurs.

Par Thomas Roland

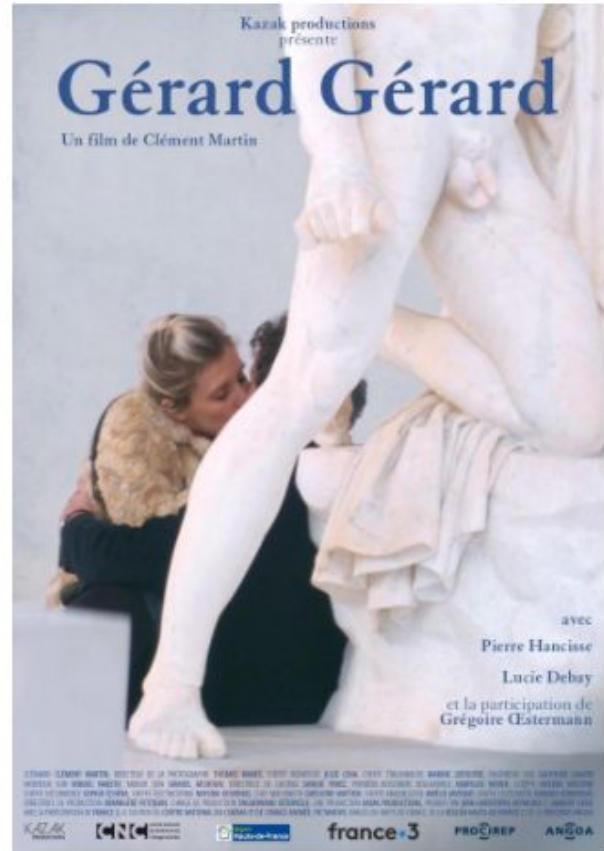


« Quand nous trouvions un film qui correspondait à l'esprit de ce qui était le FIFAM, nous en étions ravis », s'enthousiasme Annouchka de Andrade, directrice artistique du Festival International du Film d'Amiens, en évoquant *Trabalhadora*. Le documentaire de Stéphanie Bescond raconte le départ à la retraite d'une assistante sociale qui s'inquiète de la relève. Tourné à Amiens Nord, « il s'agit d'un film qui a un fort contenu social et, forcément, nous avons été touchés ». Autant ancré dans le social, *Une confrontation*, du réalisateur lillois Guillaume Khodavesi, se déroule dans un commissariat. Une jeune femme issue de l'immigration est victime d'une agression. La policière qui s'occupe d'elle lui précise que sa mésaventure pourrait l'aider à renouveler son visa. Seulement, quand elle découvre que son agresseur se trouve également dans une situation précaire, elle est confrontée à un dilemme moral. « À Tourcoing, il y avait des bureaux vides, un peu vieux, pour faire un commissariat, qui se trouvaient non loin de Pictanovo, l'association qui a aidé à la production du film. Les décors convenaient parfaitement à ce que je souhaitais », explique le jeune cinéaste, qui renchérit : « Pictanovo m'a accompagné du début à la fin, depuis l'écriture. »



Trabalhadora, de Stéphanie Bescond, un documentaire émouvant consacré à Héléna, travailleuse sociale des quartiers nord d'Amiens.

« Nous sommes dans une ville, dans une région et c'était important aussi de pouvoir regarder et présenter les films qui sont faits localement », raconte Annouchka de Andrade. « Jean-Pierre Garcia a toujours fait attention à offrir un espace aux personnes de la région. Je me suis inscrite dans cette dynamique et c'est pour cela que nous avons créé cette section pour bien mettre en avant les cinéastes locaux. C'est vraiment important : on commence d'abord ici, avec des courts-métrages et, après, on peut s'épanouir. »



Une confrontation de Guillaume Darius Khodavesi et Gérard Gérard de Clément Martin, deux des films tournés en Hauts-de-France.

Courts mais sans frontières

Pour *Gérard Gérard*, Clément Martin, réalisateur parisien, a tourné dans trois lieux différents : à Vez, à côté de Creil, à Saint-Quentin et à Douai. « J'ai eu l'aide à la production et Pictanovo devient alors co-producteur du projet. J'ai été très heureux de tourner là, car tout le monde s'est montré investi, dont l'adjoint au maire de Saint-Quentin chargé du cinéma qui essayait de trouver des solutions », se souvient-il. « Il y a des techniciens très bien formés dans le Nord car il y a une vraie culture de la production cinématographique et de télévision depuis une dizaine d'années, ainsi qu'une volonté politique de l'appuyer », ajoute Guillaume Khodavesi. Le film de Clément Martin s'inscrit cependant dans un tout autre genre, celui de la comédie. La passion équestre rencontre l'amour de la littérature avec un bonheur n'ayant d'égal que la fièvre hédoniste qui anime les personnages.

« Nous avons pensé qu'il était important de mettre ces films en avant et de faire une distinction, de faire attention aux différents genres », précise la directrice artistique en saluant la présence d'un court métrage d'animation. *Ce qui résonne dans le silence*, de Marine Blin, confirme ainsi l'éclectisme et l'ouverture d'esprit de la production régionale.

Texte : Thomas Roland

Photos : FIFAM

21 novembre 2021

Partagez cet article !





31 octobre 2021
1/1

les
Inrockuptibles

Et sinon, on fait quoi en novembre ?

par Les Inrockuptibles
Publié le 31 octobre 2021 à 9h00
Mis à jour le 18 octobre 2021 à 14h43

Festivals, expos, ballet... les événements du mois à ne pas rater.

Festival international du film d'Amiens



Les invité-es d'honneur de la 41^e édition du festival d'Amiens seront Jacques Perrin et Macha Méril. Un hommage sera rendu à Bertrand Tavernier et une rétrospective mettra à l'honneur le cinéma féminin. Enfin, Swann Arlaud présentera cinq films de son choix dans le cadre d'une carte blanche.

Cinéma Du 12 au 20 novembre, Amiens.



CINÉMA ACTUALITÉS FEATURED

Yohan Manca : « Dans Mes frères et moi, je voulais que l'opéra reprenne ses origines populaires »



BY EWEN LINET 5 JANVIER 2022

5 0



Pour son premier long métrage, Yohan Manca émeut par son regard épris d'humanité. À l'occasion de la quarantième édition du Festival International du Film d'Amiens, nous avons pu rencontrer le cinéaste ayant reçu le prix du public. *Mes frères et moi* est à découvrir en salle. Entretien.

Dans *Mes frères et moi*, Nour vit dans une banlieue située en bord de mer. Entre la maladie de sa mère, les TIG pour mineurs et les combines de ses trois frères, l'adolescent va s'affranchir en rencontrant Sarah, une artiste lyrique.



Maël Rouin Berrandou & Dali Benssalah, *Mes frères et moi* / A Single Man Productions



Votre premier long métrage est une adaptation libre de *Pourquoi mes frères et moi, on est parti...* de Hédi Tillet de Clermont-Tonnerre, pièce que vous avez mis en scène à dix-sept ans. Pourquoi l'avoir choisi ?

C'est très librement inspiré, je n'aurai peut-être pas dû en parler... (rires) J'ai gardé quelques axes et quelques arcs narratifs comme la mère mourante ou la fratrie au bord de la mer. L'idée était surtout de totalement composer autour. L'opéra n'est pas du tout présent dans la pièce par exemple. Mon film est un tout autre objet, même si la pièce est très importante pour moi.

La première chose qui vient à l'esprit lorsqu'on voit *Mes frères et moi*, c'est le parallèle avec le cinéma d'Abdellatif Kechiche, en particulier *La Faute à Voltaire*. Cependant, votre film a une approche hybride et ne s'inscrit pas totalement dans un réalisme social pur. On ressent une multiplication des genres et des références. Quelle a été votre volonté à travers ce film ?

C'est certain que le cinéma de Kechiche plane sur mon film que ce soit dans sa chaleur, dans ce qui se dégage des corps et dans le jeu naturaliste. Pourtant, mes références pour *Mes frères et moi* vont beaucoup plus dans le cinéma italien des années 60 et 70, en particulier le cinéma d'Ettore Scola ou celui de Federico Fellini. Toute cette génération de cinéma que j'admire et qui a constitué la comédie sociale à l'italienne. Des références très présentes dans le cinéma de Kechiche, d'où ce parallèle à mon avis.

Vous parliez du jeu naturaliste d'Abdellatif Kechiche. Lui même était acteur avant de devenir réalisateur. Comme dans son cinéma, il y a de véritables performances d'acteurs donnant vie à des personnages très authentiques dans votre film. Comment avez-vous travaillé le casting et quelle est votre manière de diriger vos acteurs ?

Je n'ai pas vraiment de manière particulière. D'abord, j'ai grandement confiance en eux et ce sont des personnes que j'admire pour la plupart. Je pense qu'il y a une certaine relation de confiance qui permet cette authenticité. Après, il y a énormément de travail en amont sur le texte puis le texte passe par eux. J'ai essayé de créer un échange et une confiance mutuelle avec mes acteurs. C'est là probablement la plus belle manière de diriger un acteur.



Dali Benssalah, Maël Rouin Berrandou, Sofian Khammes & Moncef Farfar / A Single Man Productions / David Koskas ©

Mes frères et moi a été tourné dans la ville de Sète en Occitanie. Vous en faites une ville intemporelle et méconnaissable. Pourquoi avoir choisi cette ville en particulier ?

Sète me permettait d'imprégner ma vision des quartiers et dresser une multiethnicité. Je voulais utiliser Sète pour la gommer et qu'on se représente une banlieue du monde. Je souhaitais que ce soit le plus universel possible et cette ville me le permettait. J'ai d'ailleurs tourné en pellicule pour créer cette intemporalité. C'était très important pour moi. Il fallait qu'on s'identifie à ces frères, qu'on soit dans une banlieue de Buenos Aires ou Naples. L'histoire de **Mes frères et moi** est éternelle. L'art qui sauve ce gamin, c'est une thématique universelle qui traverse les époques. Je sentais que je devais encore, à travers cette histoire, le crier plus que jamais.

Votre film traite de l'émancipation par l'art. Était-ce un choix autobiographique ?

À quatorze ans, j'ai rencontré un professeur de français qui m'a donné envie de faire du théâtre. Il a changé mon regard sur mon identité, sur le monde et même sur ma propre famille. Il m'a permis de prendre un autre chemin dans la vie. J'avais envie de narrer cette rencontre à travers le film. J'ai l'impression qu'on donne beaucoup de soi dans un premier film. **Mes frères et moi** a beaucoup de moi, des murs de l'appartement aux personnages.

À la manière de la danse dans Billy Elliot de Stephen Daldry, on décèle une confrontation entre un art à première vue élitiste, presque féminin du point de vue du quartier, et l'univers brutal des frères de Nour. Pourquoi le chant d'opéra et qu'est-ce que cela implique ?

Billy Elliot est un film sublime et quant on s'empare d'un tel sujet, on ne peut que s'y référer. Dans **Mes frères et moi**, le réflexe de chanter est plutôt associé au féminin du fait de la précarité ambiante, en dehors de la culture rap.



5 janvier 2022
4/4

Ensuite, oui. L'opéra est perçu aujourd'hui comme un art élitiste et c'est un problème. Dans **Mes frères et moi**, je voulais que l'opéra reprenne ses origines populaires. J'avais envie de confronter ces deux mondes là. On peut se dire, par un mauvais réflexe, qu'un jeune de banlieue ne peut pas s'émouvoir en écoutant *La Traviata*. C'était vraiment quelque chose que je voulais combattre à travers cette histoire. Un coup de poing.

Présenté à Un Certain Regard à Cannes 2021, *Mes frères et moi* est actuellement l'un des meilleurs films à l'affiche.



+1

TAGS Abdellatif Kechiche Billy Elliot cannes 2021 cinema Dali Benssalah Ettore Scola Federico Fellini
Festival International du Film d'Amiens film La Faute à Voltaire Maël Rouin Berrandou Mes frères et moi Moncef Farfar
Sofian Khammes Stephen Daldry Un certain regard Yohan Manca



Ewen Linet



CINÉ NEWS

CINE NEWS – Panorama sur les prochains festivals

Farah El Amraoui 3 NOVEMBRE 2021



©Festival de Noisy le Sec

Chaque semaine, la rédaction vous résume l'actualité du cinéma. Festivals, cérémonies, tournages et autres événements, vous ne pourrez plus dire que vous n'étiez pas au courant.

22ème Festival du Film d'Arras du 5 au 14 novembre 2021

Le très réputé Festival d'Arras revient cette année du 5 au 14 novembre prochain, pour dix jours de célébrations cinématographiques. Avec sa programmation toujours plus riche, ce rendez-vous réunit tout autant les cinéphiles aguerris, que les professionnels du 7^e art ou bien les curieux découvriront l'événement pour la première fois. Cette année, ce ne sont pas moins de 100 films qui seront projetés : la compétition, les rencontres, la rétrospective annuelle, les masters class, les avant-premières... Il y en a pour tous les goûts ! Pour les plus jeunes, projections riment avec animations -pédagogiques et ludiques.

Fanny Ardant et Claude Lelouch seront les invités d'honneur de cette 22^e édition. À travers une sélection de leurs filmographies respectives, ils se prêteront au jeu des cartes blanches, rencontres avant-premières pour notre plus grand plaisir. Sont également attendus : Emmanuelle Bercot, Roshdy Zem, Arnaud Desplechin, Nicole Garcia et bien d'autres. *C'est magnifique !* de Clovis Cornillac ouvrira les festivités vendredi 5 novembre, tandis que *L'amour c'est mieux que la vie* de Claude Lelouch clôturera quant à lui le festival le 14 novembre.

Pour en savoir plus



Léïna Jung



Nouvelle édition pour le festival du film franco-arabe de Noisy-le-sec

Le festival du film franco-arabe de Noisy-le-sec revient au Trianon pour son 10ème anniversaire. Parrainé par 2 grands cinéastes, Costa-Gavras mais aussi la réalisatrice Lina Soualem qui viendra notamment présenter son premier film, *Leur Algérie*. En tout c'est 29 longs métrages qui seront présentés dont 12 avant-premières de films comme *Placés* de Nessim Chikhaoui ou encore *Mica* d'Ismaël Ferroukhi.

Il y aura aussi 6 films qui ont été présentés à Cannes comme *Little Palestine*, histoire d'un siège d'Abdallah Al-Khatib, *Linguï, les liens sacrés* de Mahamat-Saleh Haroun, *Face à la mer* d'Ely Dagher, *Feathers* d'Omar El Zohairy, *La femme du fossoyeur* de Khadar Ayderus Ahmed et *Mes frères et moi* de Yohan Manca. Une programmation riche et passionnante qui sera aussi accompagnée d'événements artistiques et de beaucoup d'autres surprises. L'ensemble des informations est à retrouver sur <http://fffa.noisylesec.fr/>.



Festival du film franco-arabe de Noisy-le-sec

El Amraoui Farah

41e édition du Festival international du film d'Amiens

Festival international généraliste à la programmation exigeante, le festival international du film d'Amiens aura lieu du 12 au 20 novembre prochain. 25 films seront en compétition dont 9 longs-métrages, autant de courts et 7 documentaires. Hors compétition, le festival ouvrira par une projection de *L'événement* d'Audrey Diwan. Le film de clôture, *Madres Paralelas* de Pedro Almodóvar était en compétition à Venise où l'une de ses actrices, Penélope Cruz, a obtenu le prix d'interprétation féminine.

La programmation comptera aussi une sélection de treize films, intitulée « Femme(s) de cinéma ». Le festival célébrera ses 40 ans autour de dix-huit long-métrages projetés lors des éditions précédentes ; un hommage sera rendu à Bertrand Tavernier, autour de huit films, choisi parmi ceux qu'il aimait, mais également deux de ses réalisations. Trois rencontres pour le public auront également lieu, avec Swann Arlaud, Macha Méril et Jacques Perrin. Toutes les informations sont à retrouver sur fifam.fr.



Festival international du film d'Amiens

Victor Costa-Mousnier



Cédric Lépine

Abonné-e de Mediapart

Billet publié dans

ÉDITION

Cinéma d'Amérique latine... et plus encore

Suivi par 275 abonnés

BILLET DE BLOG 10 DÉC. 2021

FIFAM 2021 : "Noche de fuego" de Tatiana Huezo

Dans un petit village dans les montagnes mexicaines, les jeunes filles doivent se couper les cheveux et cacher leur féminité pour échapper aux rapt des narcotrafiquants.

[Signalez ce contenu à notre équipe](#)

Film de la compétition premier long métrage de fiction de la 41^e édition du Festival International du Film d'Amiens 2021 : *Noche de fuego* de Tatiana Huezo

Après une première diffusion internationale au festival de Cannes 2021 en section Un Certain Regard où il reçut une mention spéciale, *Noche de fuego* a poursuivi son cheminement dans les festivals avec d'autres prix : Prix Horizons à San Sebastián, Grand Prix du jury à Amiens, meilleure réalisatrice à Stockholm, Athènes et Palm Springs, Prix du jury à Pingyao, Meilleur Film à Guanajuato et Athènes, Mention honorable à Chicago, etc.



"Noche de fuego" de Tatiana Huezo © DR



Tatiana Huezo qui réalise ici son premier long métrage de fiction, s'est évertuée depuis plus de deux décennies à traduire par la voix du documentaire la réalité qui l'entoure, au Mexique comme au Salvador dont elle est originaire (*El lugar más pequeño*, 2011). Avec *Tempestad*, elle abordait déjà la voix de la fiction avec un documentaire expérimental d'une force saisissante autant que poignante pour évoquer l'expérience traumatique de femmes qui ont été kidnappées au Mexique. Elle poursuit ce sujet autour de la fiction en s'inspirant notamment du roman de Jennifer Clement *Prières pour celles qui furent volées* (*Prayers for the Stolen*, 2012). Elle se concentre ici sur l'univers féminin de deux jeunes filles en deux étapes dans le film : leur enfance puis leur adolescence. Le point de vue partagé est celui d'Ana, enfant puis adolescente, alors que sa mère lui impose de se couper les cheveux et ne manifeste pas d'amour mais plutôt une sensation terrorisée et anxiogène du monde qui l'entoure. Le spectateur ne découvrira que progressivement l'ampleur de l'horreur machiste des narcotrafiquants dans une mise en scène subtile dont la forme du thriller se développe crescendo.

Avant d'en arriver là dans la dernière partie du film, Tatiana Huezo aura su partager la sensibilité et les jeux de trois amies inséparables et complices. Dans la beauté de la montagne, les fleurs sont cultivées pour récolter l'opium. Il s'ensuit l'implication des forces armées, où militaires et narcotrafiquants ont plus de liens entre eux qu'avec la population locale. Il en découle une tension permanente où les habitants qui n'ont pas décidé de prendre la route de l'exil se trouvent en situation de danger. Tatiana Huezo apparaît avec force dans un cinéma de fiction mexicain dominé en très large majorité par des hommes, ce qui contribue à faire de son film un regard totalement inédit sur une réalité de la violence du pouvoir des narcotrafiquants au Mexique que tout un chacun par différents médias pensaient connaître. La cinéaste offre sa créativité de la mise en scène issue du documentaire au service de son récit lui-même porté par une perception politique profonde de la société mexicaine. Au



contraire de la majorité de ses homologues masculins reconnus avec raison pour leur talent de cinéaste, Tatiana Huezo dénonce la violence endémique sans pour autant l'imposer au premier plan au spectateur. Elle s'inscrit ainsi dans un nouveau cinéma mexicain au féminin aux côtés de Fernanda Veladez et de son *Sans signe particulier* (*Sin señas particulares*, 2020) qui propose une alternative singulière avec une esthétique et une narration au service de leur sujet, dans une mise en scène vertigineuse.

Noche de fuego

de Tatiana Huezo

Fiction

110 minutes. Mexique, Allemagne, Suisse, Brésil, USA, 2021.

Couleur

Langue originale : espagnol

Avec : Mayra Batalla (Rita), Alejandra Camacho (Paula, adolescente), Marya Membreño (Ana, adolescente), Ana Cristina Ordóñez González (Ana, enfant), Memo Villegas (Leonardo), Norma Pablo (Luz), Giselle Barrera Sánchez (María, adolescente), Blanca Itzel Pérez (María, enfant), Julián Guzmán Girón (Margarito, adolescente), David Illescas (l'instituteur), Eileen Yañez (Concha), Camila Gaal (Paula, enfant), Olivia Lagunas (Zulma), Teresa Sánchez (Helena, la coiffeuse), Andrés Chavero Medina (Joel), Gabriela Núñez (Artemia), José Estrada (Margarito, enfant), Daniela Arroio (la docteur), Scénario : Tatiana Huezo

Scénario : Tatiana Huezo, d'après le roman de Jennifer Clement

Images : Dariela Ludlow

Montage : Miguel Schverdfinger

Musique : Leonardo Heiblum, Jacobo Lieberman

iers assistants réalisateurs: Matías Estévez, Faride Schroeder

Décors : Oscar Tello



10 décembre 2021
4/4



Costumes : Ursula Schneider

Scripte: Aura Getino

Production : Match Factory Productions, Bord Cadre films, Zweites Deutsches Fernsehen (Allemagne), Pimienta Films (Mexique), Desvia Produções (Brésil), Louverture Films (USA), Cactus Film & Video (Mexique), Jaque Content (Mexique)

Producteurs : Nicolás Celis, Jim Stark

Coproducteurs : Burkhard Althoff, Joslyn Barnes, Helmut Dosantos, Rachel Daisy Ellis, Viola Fügen, Danny Glover, Doris Hepp, Susan Rockefeller, Michael Weber, Dan Wechsler, Jamal Zeinal Zade

Producteurs exécutifs : Juan Carlos Rojas Cacho, Maya Scherr-Willson

Productrice associée : Marcela Arenas

Diffusion : Netflix



6 novembre 2021
1/2



Cédric Lépine

Critique de cinéma, essais littéraires,
littérature jeunesse, sujets de société et
environnementaux

Abonné-e de Mediapart

2022 5
Billets Éditions

BILLET DE BLOG 6 NOV. 2021

FIFAM 2021 : "Cartas mojudas" un film de Paula Palacios

En Méditerranée, tandis que les navires de l'ONG Open Arms se démènent pour recueillir les migrants abandonnés en pleine mer sur leurs embarcations d'infortune pour les conduire en Europe, les garde-côtes lybiens leur imposent quant à eux un débarquement en Lybie où leurs droits élémentaires sont méprisés.

[Signalez ce contenu à notre équipe](#)



"Cartas mojudas" de Paula Palacios © Morada Films

Festival International du Film d'Amiens 2021 : *Cartas mojudas* de Paula Palacios

Programmé en section spéciale « Femme(s) de cinéma » pour la 41^e édition du Festival International du Film d'Amiens (FIFAM), *Cartas mojudas* de la réalisatrice et productrice indépendante Paula Palacios vient alerter de l'ampleur du drame humain qui se déroule encore à l'heure actuelle sur la mer qui sépare et relie à la fois, deux continents. La caméra s'invite au plus près des missions de veille et d'intervention de l'ONG dans une première partie et dans une seconde partie, se retrouve sur les bateaux lybiens avec une nette absence d'empathie. Entre les deux



initiatives opposées, se trouvent un même financement de la Communauté Européenne qui accueille et chasse les migrants de son territoire sans aucun scrupule. La réalisatrice montre également le traitement inique et d'une extrême violence réservée aux migrants dormant dans les rues de Paris chassés par toute une armada de CRS sans proposition de relogement. L'ensemble du film est porté par la voix d'une enfant qui parle à sa mère dans une correspondance écrite : celle des cartes postales écrites du titre du documentaire venues des tréfonds.

Paula Palacios pour dénoncer la gravité d'une situation inhumaine où la Communauté Européenne autant que les politiques française et italienne en matière d'accueil des exilé.e.s, ont une très large part de responsabilité. L'horreur de la détresse est certes mise à distance avec pudeur, mais les morts n'en sont pas pour autant occultés par la caméra ni même les sévices subis par les migrants refoulés en Lybie. Un film porté par son urgence pour faire lien entre les citoyens de part et d'autre de la Méditerranée.



Cartas mojadas
de Paula Palacios

Documentaire
81 minutes. Espagne, 2020.
Couleur

Langue originale : français,
anglais, arabe, espagnol

Scénario : Paula Palacios
Images : Taha Jawashi, Amine
Belhouchat, Mikel Konate
Montage : Virginie Véricourt, Julia
Juaniz, Maria Macias
Musique : Mariano Marín
Production : Morada Films
Coproduction : Les Amis du

Quatuors Akilone

Avec la participation de France Télévisions et Medici tv

Et le soutien du CNC

Productrice : Paula Palacios

Producteur.trice associé.e : Isabel Coixet et Christoph Jörg

Producteur exécutif : Carlo D'Ursi

FESTIVALS INTERVIEW

Interview de Swann Arlaud : « On a peu l'occasion de voir des hommes parler à ce point de leur fragilité »



PAR FLORENT RINGOT
07/01/2022

0 COMMENTAIRE



À l'occasion de la présentation, en compétition à la 41e édition du FIFAM, du film *Vous ne désirez que moi* réalisé par Claire Simon, nous avons eu l'occasion de nous entretenir avec l'acteur français Swann Arlaud. Cet entretien fut également l'occasion d'évoquer la carte blanche que lui avait laissée la programmation du festival ainsi que la notion de désir, centrale à sa venue sur cette édition.

Vous présentez au 41e Festival International du Film d'Amiens (FIFAM) une carte blanche autour du thème du désir. Comment s'est-elle construite et quels choix avez-vous eu à faire ?

C'était très difficile. C'est Annouchka De Andrade (la directrice artistique du festival NDRL) qui m'a demandé de faire cette carte blanche, et vraiment, je n'avais aucune idée de ce que je voulais faire. J'ai donc essayé de me creuser un peu la tête pour retrouver des films qui m'avaient laissé des émotions de cet ordre, notamment durant mon adolescence. J'ai donc fait cette liste à partir de mes premiers émois de cinéma. Il y a notamment un film de Duras, *India Song*, qui fait écho au film de Claire Simon que je suis venu présenter. Je me suis

https://onsefaituncine.com/2022/01/07/interview-de-swann-arlaud-on-a-peu-loccasion-de-voir-des-hommes-parler-a-ce-point-de-leur-fragilite%EF%BF%BC/?fbclid=IwAR3FfIZC9d5B7IU37sui_viesBNvnZsMmnYxBKRs1ELnd3zCBefme-ksals



dit que ça avait du sens, car le cinéma de Duras est vraiment traversé par une grande sensualité. Il y a également *Perdrix*, un film dans lequel je joue. Je me suis dit que ce film avait vraiment sa place dans une sélection sur le désir. C'est d'ailleurs un film que j'aime beaucoup. Puis il y a les autres, par exemple, *Eyes Wide shut*, je ne suis pas certain d'aimer particulièrement ce film aujourd'hui. Enfin ça reste quand même un Kubrick, c'est un grand film, mais je trouve ça assez étonnant qu'il nous ait laissé avec ce film.

En les présentant durant le festival, y a-t-il un film qui vous soit venu en tête, que vous regrettez de ne pas avoir mis dans cette carte blanche ?

Oui, bien sûr ! Je dirais *Mulholland Drive* parce que je crois qu'il y a vraiment quelque chose de l'ordre du désir qui traverse le film. Ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu et c'est vraiment un film que j'adore. Il y a aussi *In the Mood for Love*, mais pour le coup je trouvais ça presque trop évident. Mais c'est aussi un film qui m'a énormément marqué, et je pense que ça vaut vraiment le coup de le voir au cinéma.

Votre carte blanche sur le désir rejoint le film que vous présentez en compétition : *Vous ne désirez que moi* de Claire Simon. C'est un film qui repose énormément sur vous et votre voix. Comment interprète-t-on un rôle qui est physiquement, mais surtout oralement, le centre du film ?

En fait, c'est surtout le texte le centre du film. Comme le texte est très fort, il faut se reposer dessus. Enfin, pas vraiment se reposer, mais la seule chose à faire, c'est d'essayer d'être le plus sincère possible, de dire les choses naturellement, puisque le texte comprend toute la charge érotique et passionnelle. Il n'y a donc rien d'autre à faire que de le dire. À partir du moment où l'on essaie de jouer avec son corps ou sa voix, on est dans une posture, et ça ne fonctionne pas. Il faut donc dire le texte le plus sincèrement possible, tout en étant dans une forme de danger. C'est ce danger qui fait que tu te poses une question, que tu essaies vraiment d'être honnête, et c'est ça qui est fort. On a peu l'occasion de voir des hommes parler à ce point, de manière si approfondie, de leur fragilité. Qui plus est, face à une femme.



Crédit photo : Killian Bridoux

Justement, cette femme, jouée par Emmanuelle Devos, est un réel support pour votre jeu, il y a une forme de répondant entre vous. Comment ça se met en place sur un plateau de tournage ?

Ça s'est mis en place tout de suite, dès le début, quand on a commencé à faire des lectures. On s'est rendu compte que ça fonctionnait naturellement. D'abord moi j'admire beaucoup Emmanuelle. Je la trouve incroyable, je la trouve belle, j'avais envie de lui parler. Elle, elle était là, elle m'écoutait. Donc tout de suite, on a vu que ça se passait. Ensuite, c'est de la mise en scène. À ce moment, on n'est pas responsable de ce qu'il se passe. C'est Claire (Simon) qui a réussi à faire en sorte qu'il y ait vraiment deux personnages, qu'il y ait une sorte de dialogue, alors que finalement ce n'est que moi qui ne fais que jacter. Elle a cependant réussi à faire complètement exister Emmanuelle comme un personnage à part entière. C'est-à-dire qu'on ne sort pas du film en se disant que l'on a vu plus l'un que l'autre. On sait pertinemment que l'on m'a plus entendu qu'elle. Mais dans son personnage, il y a toute cette écoute, et c'est sûrement l'une des choses les plus difficiles à jouer l'écoute, parce qu'il faut être véritablement présent, pour de vrai.



Vous avez connu Marguerite Duras plus jeune, et vous interprétez, dans ce film, son amant. À quel point avez-vous dû prendre de la distance, à la fois par rapport au personnage que vous interprétez, mais également avec vous-même ?

J'étais un enfant quand j'allais chez cette femme, c'était une vieille dame. Mon beau-père était assez proche de Marguerite Duras, il a beaucoup travaillé avec elle. Le film parle beaucoup de sexualité, mais à aucun moment je ne peux m'imaginer moi, en train de coucher avec cette femme. Donc je ne pensais pas à elle, je ne me mettais pas dans la peau d'un homme qui couche avec Duras. Je me mettais dans ma peau, et je parlais d'amour, de passion, de désir, de sexualité... Mais de la manière dont moi je pourrais le vivre.

Claire Simon a beaucoup fait de cinéma direct et de documentaires, ça se ressent un peu dans la manière dont elle filme ici. Il y a de très longs plans qui donnent un aspect réaliste, comme si votre conversation était un instant capté pour la première fois.

Oui, ce que Claire m'a immédiatement dit, c'était qu'il fallait être sincère. Il n'y avait vraiment que ça à faire, dire ce texte de la manière la plus vraie possible. Son travail a donc été de filmer cette conversation, et en effet, on est dans une sorte de documentaire- fiction. D'autant plus que cet entretien a réellement existé.

Vous en récitez d'ailleurs du mot pour mot ?

C'est du mot pour mot de l'entretien original. La seule chose qui a été rajoutée, dans la seconde partie du film, avant que Michèle Manceaux, le personnage d'Emmanuelle, vienne pour faire le second entretien, c'est un petit dialogue dans lequel je me fais plus pressant et où j'évoque la nuit passée. Et clac ! À partir du moment où elle se remet à enregistrer, il n'y a plus que le texte. Donc cette phrase que j'ai dite ne peut pas apparaître dans la version publiée de ce qui avait été enregistré, car l'enregistreur n'était pas encore allumé. Claire a aussi enlevé des choses. Il y avait des parties beaucoup plus longues, mais il fallait faire un film. Déjà que celui-ci est assez long, il fallait faire des coupes à l'intérieur du texte. Par contre, on n'a rien rajouté, c'est exactement ce qui a été dit entre Yann Andréa et Michèle Manceaux.



Crédit photo : Killian Bridoux

Est-ce que pour vous, désirer est quelque chose de dangereux ?

Tout est dangereux, non ? Vivre c'est dangereux, aimer c'est dangereux, baiser ça peut être dangereux... tout est dangereux. À la fois c'est très vaste le désir parce que si l'on parle uniquement du désir sexuel, c'est quelque chose de l'ordre de la pulsion, d'instinctif, presque animal. Après tu peux désirer quelque chose de plus vaste, une envie, un regard sur le monde... donc là peut-être que c'est moins dangereux, c'est peut-être même bienveillant. Après tu peux avoir du désir pour ce que tu n'as pas, vouloir ce que possède l'autre. À ce moment, tu es très proche de la jalousie donc tu peux rapidement aller vers l'aigreur. Mais après il y a peut-être quelque chose d'essentiel à l'intérieur de ça, qui est simplement le souffle de vie. Un truc qui te porte, qui te fait aller vers quelqu'un, vers quelque chose, qui te met un coup de pied au cul, donc ça, c'est aussi une forme de désir. À partir du moment où ça peut avoir cette puissance-là, c'est que c'est l'essence même de la vie. Par exemple, une rupture amoureuse ça rend extrêmement malheureux, c'est physique, ça fait très très mal, mais en même temps c'est une preuve que tu es vivant. Donc peut-être que désirer c'est dangereux, parce que c'est dangereux de se sentir vivant. Mais il vaut mieux être vivant.



Vous avez joué dans énormément de films, gagné deux Césars... Qu'est-ce que vous désirez désormais pour votre carrière ?

Je ne sais pas... En fait, c'est un peu bizarre parce que je crois que je n'ai toujours pas compris à quelle place je me situe aujourd'hui. Ce n'est toujours pas clair pour moi. Donc je n'en suis pas là, à me dire je veux ci ou je veux ça. Mon plus grand plaisir, ça reste encore de recevoir un scénario et d'être surpris, de me dire que je n'aurais jamais pensé à ça. C'est génial, c'est très excitant de se jeter là-dedans !

C'est vrai que plus jeune vous ne vouliez pas être acteur, que c'était quelque chose que vous refusiez ?

Oui. Enfin ce n'est pas que je refusais, mais c'est que je ne prenais pas ça très au sérieux...

Aujourd'hui vous ne regrettez pas ?

Non je ne regrette pas. Je ne regrette pas, mais je ne sais pas si à un moment, pour me sentir accompli, je n'aurais pas besoin de faire autre chose. Mais oui, je me suis un peu refusé à ça, parce qu'en même temps ma famille travaille dans le cinéma, c'est beaucoup des techniciens, donc ce n'était pas une évidence pour moi de rentrer dans ce monde. Ça s'est fait un petit peu comme ça, mais oui je ne prenais pas ça très au sérieux. C'est surtout que, du fait de ma famille, je savais que c'était un métier où les places étaient rares. Je savais qu'il y avait des gens qui étaient extrêmement talentueux, qui étaient des travailleurs, mais qui ne réussissaient pas. Et je savais aussi qu'il y avait des gens qui avaient moins de talent, qui travaillaient moins, et qui réussissaient. À un moment tu fais le constat que, de toute façon, c'est injuste. Ma mère m'a toujours dit de ne pas choisir ce métier. Elle me disait que si un jour le métier me choisissait c'était très bien, mais que de moi-même je ne devais pas le choisir. Donc je pense que je suis parti avec ça et que j'ai vraiment eu de la chance.

PARTAGER :



Vous et un autre blogueur avez aimé ceci.

ÉTIQUETTES • EMMANUELLE DEVOS • FIFAM • INTERVIEW • MARGUERITE DURAS • SWANN ARLAUD • VOUS NE DÉSIREZ QUE MOI



À PROPOS FLORENT RINGOT

Considère que George A. Romero est bien plus politique qu'on ne le laisse croire. Ne peut s'empêcher de se demander ce qu'aurait été la carrière de David Lynch sans Mel Brooks, de Wes Craven sans cauchemars, de Johnny Depp sans Nicolas Cage... Estime que les plateformes de streaming tuent le cinéma, mais quel plaisir d'avoir accès à l'intégrale de Lavalantula en 2 clics. Pense que la qualité prime sur la quantité, mais que ce n'est pas une raison pour ne sortir que 3 films de genre français par an.



CRITIQUES INTERVIEW

Interview de Jean-Pierre Bergeon, figure emblématique de la culture cinématographique



PAR FLORENT RINGOT
25/11/2021

0 COMMENTAIRE



Fondateur de la revue *Ciné-critique*, Monsieur Cinéma de *France Bleu*, co-fondateur des journées cinématographiques d'Amiens, personnalité majeure du FIFAM depuis plus de 40 ans, membre du conseil d'administration du syndicat français de la critique de cinéma... Jean-Pierre Bergeon est absolument sur tous les fronts de la promotion d'une forme de cinéma plus indépendant. À l'occasion de cette 41ème édition du *Festival International du Film d'Amiens*, il nous a fait le plaisir d'échanger autour de l'histoire du FIFAM et de la cinéphile amiénoise.

D'où vous vient votre amour du cinéma ?

Depuis tout petit ! Mon premier souvenir de cinéma, je devais avoir 6 ou 7 ans, c'est ma maman qui m'a emmené voir un film. On était à Marseille et ce film m'a subjugué. Il avait gagné la *Palme d'Or* au *Festival de Cannes*, c'était le film de Louis Malle et Jacques-Yves Cousteau *Le Monde du Silence*. Après, les films de Cousteau on en a vu des tonnes à la télévision, mais pas à cette époque-là. Donc voir sur un grand écran cet univers, cette plongée sous-marine et ce choc de l'aventure, ça m'a subjugué. Je pense que ma passion du cinéma est venue de là.



En grandissant, il y a d'autres choses qui ont nourri votre passion pour le 7ème art ?

Il y a pleins de choses, à l'époque il y avait notamment des itinérants de cinéma. J'habitais dans un petit village à côté de Marseille, qui est malheureusement devenu tristement célèbre car aujourd'hui ce sont les quartiers nord. Mais à l'époque c'était un petit village qui s'appelait La Cayolle. Il y avait un café et tous les mois quelqu'un venait, installait un appareil de projection et nous montrait des films. Pour moi c'était toujours une fête, ça reste des souvenirs de partage tout à fait merveilleux pour un enfant.



Crédit photo : Killian Bridoux

Par la suite, vous êtes devenu le créateur de la revue *Ciné-Critique*.

Oui, je me suis retrouvé à Amiens quand j'avais 17 ans, avec ma passion qui m'habitait toujours. J'y ai fait ma terminale, qui m'a beaucoup marqué parce que c'était Mai 68. Ensuite, quand je suis arrivé à la Fac, il y avait une association qui s'appelait l'ACLEA (Association Culture et Loisir des Étudiants d'Amiens) et Francis Lec, son créateur, avait entendu parler du fait que j'étais passionné de cinéma et il est venu me voir pour me demander d'écrire avec eux.



C'était une revue publiée de temps en temps et distribuée en Fac. La première critique que j'ai faite c'était donc là dedans. Un ans après, il est parti vers de nouvelles aventures et m'a confié les rennes de cette association. Puis avec des amis, notamment Jean-Pierre Garcia qui a par la suite été directeur du *Festival International du Film d'Amiens*, on a eu l'idée de fonder un Fanzine de cinéma que l'on a appelé *Ciné-Critique*. On avait la passion du cinéma et l'on trouvait qu'Amiens été une ville qui avait énormément de retard en matière de distribution cinématographique. La Maison de la Culture venait de s'ouvrir, il y avait des salles de quartiers hors du circuit commercial... Donc l'idée c'était, chaque semaine, de faire une sorte de bulletin, de petit journal, où l'on parlait des films à l'affiche. On écrivait les critiques, on les tirait nous-même sur des ronéos, on agrafais les feuilles, et on allait les vendre à la sortie des restaurants universitaires de la ville.

Et ça fonctionnait ?

On vendait ça pas très cher et à notre grande surprise, dès le premier numéro, on a tout vendu ! Ça a été un déclic pour nous, ça voulait dire qu'il y avait véritablement un besoin ! Au fur et à mesure on s'est amélioré, il y a eu plus de paginations, ça a pris une certaine ampleur. En parallèle, on s'est mis à créer des séances Art et Essai, dans une salle qui n'existe plus aujourd'hui, qui s'appelait le *Régent*. Le directeur avait accepté qu'on ait à 18h, deux ou trois fois par semaine, la salle pour programmer nos séances. On y a sorti des films qui allaient de Godard à Allan Miller, on y a fait des séances nocturnes de *La Nuit des Morts-Vivants*, en passant par des films considérés aujourd'hui comme cultes et qui ne pouvait pas sortir à l'époque. Il faut quand même savoir qu'une *Palme d'Or* comme *Padre Padrone* des frères Taviani, n'était pas sorti sur la ville ! On l'a projeté, et la salle était pleine à craquer, des gens attendaient dehors ! Ça montre vraiment qu'il y avait une absence totale sur la ville, c'était même une inconscience quelque part ! Tout ça a fait que les autres salles de cinéma de la ville se sont aussi mises à créer leurs séances Art et Essai. Grâce à ça, *Ciné-Critique* avait de plus en plus d'importance sur la ville. Il y a des gens qui ont commencé dans *Ciné-Critique*, comme Marc Esposito qui a par la suite crée *Première*. Le premier papier qu'il a écrit c'était d'ailleurs sur *L'important c'est d'aimer*. Ce sont des souvenirs formidables, c'est une revue qui a duré pas loin de 5 ans...

Et cela a été l'amorce du *Festival International du Film d'Amiens* ?



Il y a eu ces premières journées que l'on a créées à la Maison de la Culture. Ça ne s'appelait pas encore le FIFAM, on y essayait pendant 2 ou 3 jours de montrer un certain nombre de films. Il y avait parfois des rencontres autour d'une oeuvre majeure, je me souviens qu'on y avait présenté *L'Ami Américain* de Wenders. On était sensible à l'ouverture au monde. Jean-Pierre Garcia faisait parti du MRAP (Mouvement contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples) et ça nous allait assez bien comme concept, d'envisager le cinéma comme l'ouverture au monde, comme quelque chose qui n'a pas de frontières. Il fallait pouvoir montrer des films qui viennent de partout, on s'est jeté à l'eau, il y a eu ces premières journées, et à un moment donné, au début des années 80, on s'est dit qu'il fallait créer un festival. On s'est mis à fréquenter des festivals un peu partout à travers le monde pour essayer de pêcher des films, on avait des comités de sélection, c'était l'effervescence ! On s'est dit qu'il fallait non seulement faire venir des cinéastes mais peut-être aussi montrer des grands classiques du cinéma que les gens n'avaient peut-être pas vu en salle. Je ne sais plus combien on avait eu de spectateur au premier festival, peut-être qu'on avait fait 5 000 entrées sur la semaine, mais on été ravis ! Ça nous paraissait incroyable et on avait prévu de faire ça tous les 2 ans à la période du printemps. Puis après, avec les années, ça a pris de l'ampleur, on s'est positionnés sur le mois de novembre parcequ'il pleut et que l'absence de soleil rempli les salles ! (rires)

Aujourd'hui, le FIFAM a une place très importante dans le paysage cinématographique français.

Oui ! C'est l'un des rares festivals qui continue à être subventionné par le CNC !

Vous le voyez comment l'avenir du Festival ?

Ça c'est une bonne question ! On vient de traverser une période bien particulière. Peut-être que j'aurais pu vous faire une réponse il y a deux ans... Mais l'important c'est la transmission. Ça veut dire qu'il faut, et ça a déjà commencé, renouveler l'équipe. Il faut des jeunes, avec leurs envies. C'est un festival qui restera toujours sur la thématique de l'ouverture au monde. Après, quand on voit les transformations que subit actuellement le cinéma, avec l'invasion des plateformes, on est obligé de se poser des tas de questions. Qu'est-ce que sera demain ? Bien malin celui qui pourra répondre à cette question ! Moi ce que je sais, on le voit pendant cette 41ème édition du FIFAM et ça fait chaud au coeur, c'est que les spectateurs reviennent ! Quand on voit des salles presque pleines, c'est que les gens ont besoins du cinéma. Le cinéma ça se partage, les films ça se partage. Alors peut-être que l'avenir du FIFAM ça va être de reconquérir un certains public, peut-être qu'il y aura un travail à faire avec les plateformes... C'est un univers qui est profondément entrain de changer, le but est de faire ressortir les gens de chez eux.



FOCUS INTERVIEW

Interview de Annouchka de Andrade, Directrice artistique du Festival International du Film d'Amiens



PAR FLORENT RINGOT
19/11/2021

0 COMMENTAIRE



Directrice artistique du Festival International du Film d'Amiens (FIFAM) depuis la 37ème édition, en 2017, Annouchka de Andrade a préparé, pour cette 41ème édition, de nombreux événements permettant de souffler les 40 bougies du festival. Pour *On se fait un ciné*, elle revient sur l'évolution du FIFAM depuis sa prise de fonction, et évoque l'importance des festivals dans la future exploitation des oeuvres cinématographiques.

Pouvez-vous nous expliquer en quoi consiste votre rôle de directrice artistique du FIFAM ?

C'est évidemment de programmer des films, de construire une programmation. Il a fallu que je le fasse en imprégnant ce que je suis, mes idées, mes envies... mais aussi en m'inscrivant dans une identité forte qui est celle du Festival du Film d'Amiens créé il y a 40 ans par Jean-Pierre Garcia. Il a fallu que je rentre dans le sillon qu'il avait creusé mais en même temps que je prenne mes marques.



Depuis votre première édition en tant que directrice artistique, en 2017, avez-vous commencé à tisser un fil rouge à travers vos différentes sélections ?

Pas particulièrement un fil rouge, mais j'ai essayé de mettre en avant les femmes cinéastes. Tous les ans, je mets en place un *focus* sur les femmes, que ce soit les femmes de la Méditerranée, les femmes cinéastes espagnoles, les pionnières... ça a été quelque chose qui s'est construit pierre à pierre. J'ai également organisé certaines thématiques autour d'un pays. Cette 41ème édition du FIFAM est particulière car c'est une édition anniversaire, mais les trois dernières éditions rendaient hommage à un pays particulier, qui était mis en avant. C'est quelque chose qui n'avait pas été fait ici avant donc c'est ça aussi ma marque. Nous avons également toujours cherché à mettre en avant des affiches conçues par des artistes. Cette année, nous sommes partis d'un photogramme de film (*Genesis*, 2004, de Marie Pérennou et Claude Nuridsany, NDRL), mais les affiches des précédentes éditions ont été conçues par un dessinateur, un peintre, un tapissier et une photographe. Mettre en avant une oeuvre artistique pour l'affiche du festival vient renforcer l'esprit que je veux insuffler à l'édition en cours.

Vous évoquez l'anniversaire du FIFAM, celui-ci prend place après une année particulière pour les festivals de cinéma, était-ce plus difficile de programmer cette 41ème édition ?

Non ce n'était pas plus dur. C'était complexe mais en même temps, faire une programmation ce n'est jamais facile, ça ne se fait jamais en un claquement de doigts. Pour cette 41ème édition, j'ai tout d'abord repris deux programmes qui étaient prévus pour les 40 ans. La principale conséquence de la pandémie c'est que je n'ai pas pu voyager, mais en même temps personne n'a pu voyager comme il le souhaitait. Donc je n'ai pas pu aller à la rencontre des producteurs et des cinéastes dans différents pays comme je le faisais d'habitude. Il y a donc plus de films français cette année, surtout en compétition, il n'y en a d'ailleurs jamais eu autant pendant mon mandat ! J'ai l'habitude de mettre l'accent sur des cinématographies plus fragiles, en montrant des films tibétains, des philippines, ou même de Trinidad, qui sont des pays dont on voit peu les films. Finalement, le seul côté positif de la pandémie, c'est que cela nous a permis d'avoir plus d'équipes de films et d'invités français.



Au sein de la compétition, vous avez un certain nombre de films qui n'ont actuellement aucun distributeur. C'est important pour vous que le festival permette de mettre en lumière ces films ?

C'est même pour moi le but d'un festival ! Il faut montrer des films que l'on aime, faire des rétrospectives, attirer l'attention sur des cinéastes, des cinématographies ou des mouvements... Mais il faut aussi servir les films et les auteurs, c'est pour cela qu'on ne va pas piocher que dans les films qui ont déjà des distributeurs. En tout cas ça ne serait pas ma conception du festival, il y a donc ici des films sans distributeur et on les aide comme on peut.

Vous diffusez également lors de cette édition le film *Nouvel Ordre* de Michel Franco qui n'aura, quant à lui, aucune sortie en salle.

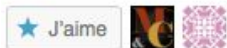
C'est un cadeau que je fais aux spectateurs, le film était d'ailleurs diffusé au *Festival de Venise* où il a remporté le grand prix. C'est un vrai film de cinéma et le distributeur a pris l'option de ne pas le sortir en salle à cause de l'embouteillage des films et a préféré le sortir directement sur Canal +. Après avoir vu ce film, je me suis dit que c'était quand même dommage de le voir sur petit écran. Je ne suis pas contre les plateformes, elles existent et il est nécessaire de travailler avec elles afin que chacun puisse trouver sa place au sein du grand débat sur la chronologie des médias, qui me paraît essentiel. J'ai dû me battre et convaincre le distributeur pour pouvoir offrir cette projection qui est donc une de ses dernières en salle, et je suis très contente de pouvoir montrer ce film.



Après cinq éditions en tant que directrice artistique, c'est quoi votre meilleur souvenir du FIFAM ?

Tous les ans il y a eu des moments forts, avec les invités, mais également avec le public. L'un de mes meilleurs souvenirs, c'était de me faire engueuler par des personnes du public qui me disaient « Mais c'est pas possible ! On a pas pu rentrer dans cette projection ! ». Moi je jubile ! (rires) Parce que franchement, de se dire que l'on a bossé pendant un an et que des gens ne puissent pas rentrer dans la projection parce que c'est déjà plein, je ne dis pas que je provoque ça, mais je trouve que c'est un super compliment ! C'était par exemple le cas pour la projection de la copie restaurée de *L'Insoumis* d'Alain Cavalier, des gens me suppliaient pour que je fasse une seconde projection. C'est d'ailleurs quelque chose qui nous est déjà arrivé, de rajouter des projections, je trouve que cela fait vraiment partie des bons moments. Un bon moment, c'est un public heureux de découvrir ou de redécouvrir des films ou des artistes. Quand on arrive à obtenir cela, c'est que notre rôle a été accompli.

PARTAGER:



2 blogueurs aiment ceci.

ÉTIQUETTES • ANOUCHKA DE ANDRADE • À L'AFFICHE • FESTIVAL • FIFAM • INTERVIEW



À PROPOS FLORENT RINGOT

Considère que George A. Romero est bien plus politique qu'on ne le laisse croire. Ne peut s'empêcher de se demander ce qu'aurait été la carrière de David Lynch sans Mel Brooks, de Wes Craven sans cauchemars, de Johnny Depp sans Nicolas Cage... Estime que les plateformes de streaming tuent le cinéma, mais quel plaisir d'avoir accès à l'intégrale de Lavalantula en 2 clics. Pense que la qualité prime sur la quantité, mais que ce n'est pas une raison pour ne sortir que 3 films de genre français par an.



CRITIQUES FESTIVALS

[FIFAM 2021] Nouvel Ordre : Lucha libre



PAR FLORENT RINGOT
15/11/2021

0 COMMENTAIRE



Grand prix du jury de la *Mostra de Venise* de 2020, *Nouvel Ordre*, de Michel Franco jouit, lors de cette 41ème édition du *Festival International du Film d'Amiens*, de son unique diffusion en salle avant d'atterrir, prochainement, sur *Canal +*. Une nouvelle fois, le réalisateur mexicain utilise le biais du cinéma afin de transmettre un message puissant sur notre société, et plus particulièrement sur celle de son pays natal. Avec *Nouvel Ordre*, Michel Franco dresse le portrait d'un Mexique en proie à d'incontrôlables vagues de violences.

En axant son long-métrage autour d'un mariage prenant place au sein d'une famille aisée, le réalisateur opère le parti pris d'utiliser une situation donnée afin de parler d'un tout. Le sort subi par Marian, la jeune mariée, et sa famille, est également celui vécu, simultanément, par de nombreuses autres familles dans tout le pays. Une révolution prend place et, par d'habiles choix de mise en scène dont la froideur retranscrit la violence des sujets, Michel Franco nous dresse un portrait atypique de sa lutte des classes. Ainsi, ce nouvel ordre du titre est celui que la classe moyenne ainsi que les plus pauvres tentent de mettre en place en renversant toute forme de richesse leur étant connue. Ne cherchant jamais à apposer une morale malvenue sur son propos, le metteur en scène mexicain préfère se jouer, en les faisant se confondre, des diverses représentations de toute forme de puissance.



Néanmoins, passé la première étape de la révolte du peuple, une forme d'accalmie politique semble se mettre en place conjointement à l'élaboration d'un état de police. La population, tout comme le spectateur, reprend momentanément son calme et les militaires paraissent être en mesure de maintenir le pays dans ces conditions. C'est sans compter sur le réalisateur qui, toujours dans son optique de contrebalancer toute forme de pouvoir cherchant à s'établir, fait de ces militaires la source d'un nouveau problème. En cela, le film constitue une folie pure, un véritable défouloir dont le sentiment est renforcé par l'esthétique de la surenchère y étant mis en place. Parfois brouillon, souvent insensé, tout est ici fait dans le but d'emporter le spectateur dans cette lutte et de lui faire subir, au même titre que les personnages, la violence des coups.



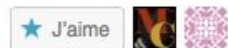
À travers l'écran, cette violence se transmet par la connaissance, et l'utilisation à bon escient y étant faite par Franco, des outils du cinéma documentaire. Pour nous français, les images captées par l'objectif ne sont pas sans rappeler celles, réelles cette fois-ci, auxquelles nous avons été confrontés lors du mouvement des gilets jaunes. Empruntant au cinéma direct, les images du déchaînement provoqué par cette lutte des classes extrême semblent comme captées directement dans le réel par le réalisateur, celui-ci mettant au sein de sa réalisation énormément de lui-même et de son pays. Les violences ici mises en scènes font, de plus, entrer en résonance les nombreux mouvements sociaux ayant secoués le Mexique, et plus largement l'Amérique du Sud, au cours de la dernière décennie.



Conscient de l'extrémisme débordant et de l'orgie de violence que représente *Nouvel Ordre*, Michel Franco joue de cela et transforme son film en un véritable ovni cinématographique totalement décomplexé. Il ne peut être que regrettable le fait que, au vu de la situation concrète et préoccupante de l'embouteillage cinématographique prenant place dans nos salles de cinéma, son distributeur préfère vendre le long-métrage à un service de SVOD. Ce choix reste tout de même compréhensible car il est certain que, même via ce mode de distribution, le film rencontrera son public. Malgré tout, véritable enchaînement de situations barrées s'établissant au sein d'un cadre toujours maîtrisé et méritant de pouvoir être vu sur grand écran, *Nouvel Ordre* est, et restera, un film de cinéma.

Nouvel Ordre, de Michel Franco, avec Naián González Norvind, Diego Boneta, Mónica Del Carmen...1h28

PARTAGER:



2 blogueurs aiment ceci.

ÉTIQUETTES • À L'AFFICHE • CANAL + • CRITIQUE • FRANCO • LUTTE • MEXIQUE • SOCIAL • SVOD



À PROPOS FLORENT RINGOT

Considère que George A. Romero est bien plus politique qu'on ne le laisse croire. Ne peut s'empêcher de se demander ce qu'aurait été la carrière de David Lynch sans Mel Brooks, de Wes Craven sans cauchemars, de Johnny Depp sans Nicolas Cage... Estime que les plateformes de streaming tuent le cinéma, mais quel plaisir d'avoir accès à l'intégrale de Lavalantula en 2 clics. Pense que la qualité prime sur la quantité, mais que ce n'est pas une raison pour ne sortir que 3 films de genre français par an.



CRITIQUES FESTIVALS

[FIFAM 2021] Un Monde : La cour des grands



PAR FLORENT RINGOT
14/11/2021

0 COMMENTAIRE



Second film présenté au sein de la compétition officielle longs-métrages de fiction du 41ème *Festival International du Film d'Amiens*, *Un Monde* est un long-métrage belge réalisé par Laura Wandel. Le film, construit autour de deux frère et soeur, Nora et Abel, représente un message puissant sur la dangerosité et l'aspect non-maîtrisable du harcèlement scolaire.

Ce qui, dans *Un Monde*, frappe immédiatement et rayonne bien au-delà du visionnage du film, c'est son procédé de mise en scène. Afin de représenter l'intensité de l'agressivité dont les enfants sont capables de faire preuve, et à quel point celle-ci peut marquer l'esprit de ces jeunes êtres, Laura Wandel opère un choix radical : jamais la caméra ne prend de hauteur sur les enfants. Il ne s'agit pas ici d'un simple choix esthétique, ce procédé nourrissant le récit tout en en étant le coeur même. Effectivement, chaque séquence prend véritablement sens par le fait que nous y sommes plongés, comme témoins ou complices, exactement au même niveau que ces enfants de primaire. Chaque image renferme en elle une puissance certaine, l'identification du spectateur aux enfants étant à la fois forcée par le procédé mais également acceptée dû à l'intelligence d'écriture du film.



Dans *Un Monde*, tout fonctionne via son rapport au nombre. Tout d'abord, la bande de garçon qui harcèle Abel semble menaçante et incontrôlable par la différence numérique notable dans le rapport harceleurs/harcelé. Inquantifiable, la quantité réelle d'élèves participant activement ou passivement au harcèlement de Abel semble toujours trop élevée pour être maîtrisée. Cependant, Abel n'est pas véritablement seul, celui-ci forme un duo avec sa soeur Nora, celle-ci étant d'ailleurs au centre du récit. Car, outre son atypique choix de mise en scène, la seconde grande idée du film de Laura Wandel réside en l'adoption, non pas du point de vue du garçon harcelé ou harcelant, mais de celui de la soeur de la victime. En cela, le long-métrage de Laura Wandel crée une bulle autour de cette fraternité, Abel n'étant vu qu'à travers le regard que sa soeur lui porte. La seule personne pouvant véritablement, à de rares moments, percer cette bulle afin d'y entrer, est le père des deux enfants. Se comptant au nombre de un, la figure paternelle essaye, par un investissement et une implication remarquable, d'être présente dans la vie et l'éducation de Nora et Abel. Solitaire, le père est également impuissant. En témoigne la séquence au sein de laquelle celui-ci, invisible derrière les barreaux de la cour de l'école, prend, auprès de Nora, des nouvelles sur l'éventuel harcèlement immédiat de son fils au sein de cette même cour. Les seuls adultes pouvant véritablement agir afin de protéger Abel, sont ceux constituant le corps enseignant de l'école. Nombreux, ceux-ci se révèlent cependant inefficaces et bien souvent à l'ouest de ce qui se passe réellement au sein de leur établissement.





L'absence et l'impuissance des adultes est, de plus, soulignée par cette caméra constamment à hauteur d'enfant. Notre vision des adultes s'arrête souvent à leur ceinture, voire à leur ventre, mais les visages de ceux-ci n'apparaissent que lorsqu'ils font l'effort de se baisser au niveau de ces enfants. De plus, le film est constamment shooté en focale longue. Ce choix, de la réalisatrice et de son chef opérateur Frédéric Noirhomme, appuie cet état de transparence des adultes au sein du film qui, toujours en marge des enfants, à l'arrière-plan, se retrouvent constamment flous.

Rappelant, par moments, le film *Después de Lucia* (2012) de Michel Franco (dont le dernier long-métrage *Nouvel Ordre* est présenté au sein de la sélection Coups de coeur du festival), et le rejoignant à la fois sur la représentation de la cruauté infantile mais également sur la manière dont il questionne la position du spectateur face aux événements, *Un Monde* parvient à trouver un équilibre constant entre la place prise par son procédé technique et les divers choix narratifs qu'il entreprend. Celui-ci porte un message fort sur le harcèlement scolaire et ses conséquences, et questionne autant le rôle de l'harceleur, de l'harcelé que du témoin.

Un monde, de Laura Wandel, avec Maya Vanderbeque, Günter Duret, Elsa Laforge...1h13...
Sortie prévue le 26 janvier 2022

PARTAGER:



3 [blogueurs](#) aiment ceci.

ÉTIQUETTES • AMIENS • À L'AFFICHE • ÉCOLE • COMPÉTITION • CRITIQUE • FIFAM • HARCELEMENT



À PROPOS FLORENT RINGOT

Considère que George A. Romero est bien plus politique qu'on ne le laisse croire. Ne peut s'empêcher de se demander ce qu'aurait été la carrière de David Lynch sans Mel Brooks, de Wes Craven sans cauchemars, de Johnny Depp sans Nicolas Cage... Estime que les plateformes de streaming tuent le cinéma, mais quel plaisir d'avoir accès à l'intégrale de Lavalantula en 2 clics. Pense que la qualité prime sur la quantité, mais que ce n'est pas une raison pour ne sortir que 3 films de genre français par an.



13 novembre 2021
1/1

SOROCINÉ



Sorociné

2 454 Tweets

Suivre



Sorociné @sorocine · 13 nov.

La 41ème édition du @filmfestamiens s'est ouverte hier soir avec, en avant-première, le film L'ÉVÉNEMENT d'Audrey Diwan, Lion d'Or lors de la dernière Mostra de Venise

 **Focus** sur les réalisatrices et leurs oeuvres présentent lors de cette édition 2021



Festival International du Film d'Amiens



[Afficher cette discussion](#)



22 novembre 2021
1/4

Télérama

Cinéma

Swann Arlaud : “Je cherche des films pour être surpris et embarqué”

🕒 3 minutes à lire

Article réservé aux abonnés

Pauline Demange Dilasser

Publié le 22/11/21

Partager



Olivier Metzger pour Télérama

Dans « Vous ne désirez que moi » de Claire Simon, Swann Arlaud incarne le dernier amant de Marguerite Duras, Yann Andréa. Sortie prévue le 9 février 2022.
Olivier Metzger pour Télérama



Alors que l'acteur était invité au Festival international du film d'Amiens qui s'est achevé le 20 novembre, il nous a parlé de son rôle dans "Vous ne désirez que moi", de Claire Simon. Un film magnifique dans lequel il incarne Yann Andréa, le dernier amant de Marguerite Duras, à voir en avant-première au Festival cinéma Télérama, du 19 au 25 janvier 2022.

Avec *Petit Paysan*, Swann Arlaud, plutôt habitué des petits rôles, crevait l'écran en 2017, remportant le César du meilleur acteur. Rebelote en 2020 avec un César du second rôle pour son incarnation intense d'un jeune homme victime, enfant, d'un prêtre pédophile dans *Grâce à Dieu*, de François Ozon. Le quadra au regard rieur et aux yeux de chat était invité par le Festival international du film d'Amiens, du 12 au 20 novembre 2021, pour une carte blanche. L'occasion de parler cinéma et d'évoquer son interprétation de Yann Andrea dans le dernier film de Claire Simon, *Vous ne désirez que moi*, reconstitution d'un entretien entre la journaliste Michèle Manceaux et le dernier amant de Marguerite Duras. Ce film magnifique sera présenté en avant-première durant le Festival Cinéma Télérama du 19 au 25 janvier 2022 avant sa sortie en salles prévue le 9 février.

Vous avez dû choisir cinq films sur le thème du désir pour votre carte blanche. Pourquoi ceux-là ?

C'est à l'adolescence que j'ai commencé à regarder beaucoup de films. J'ai donc essayé de repenser à ceux qui m'avaient laissé une impression de l'ordre du désir, de la sensualité, des premiers émois adolescents : il y a *Eyes Wide Shut*, de Stanley Kubrick, *India Song*, de Marguerite Duras, *La Leçon de piano*, de Jane Campion, *Nelly et Monsieur Arnaud*, de Claude Sautet et *Perdrix*, d'Erwan Le Duc, dans lequel je joue.

J'ai fait mes choix sans avoir forcément revu ses films, certains découverts il y a longtemps. Comme le Sautet : je ne me souvenais pas qu'il était si triste. Et en revoyant après coup *Eyes Wide Shut*, je me suis dit quel drôle de choix ! J'ai aussi retenu *India Song* parce que, dans *Vous ne désirez que moi*, de Claire Simon, il est question du film de Marguerite Duras. Il est très particulier, c'est une vraie proposition de cinéma, très proche de la littérature. *India Song* est certes, difficile à voir, encore plus aujourd'hui. Mais il y a dans le cinéma de Duras quelque chose d'assez fascinant, une narration cinématographique très particulière et une sensualité folle, particulièrement dans *India Song*, même si on ne sait pas très bien à quoi elle tient en réalité.



Qu'est-ce qu'un bon film pour vous ?

Il n'y a pas de recette. Aujourd'hui, je suis attiré par des choses qui sortent des sentiers battus. Si on considère le cinéma comme le septième art, alors il faut continuer à chercher. Je cherche des films qui soient des propositions de cinéma, où on est surpris et embarqué. Et l'occasion ne nous est pas donnée très souvent. Le film de Claire Simon en est une. Cet entretien entre deux personnes, assises dans des fauteuils, avec ces flash-back, qui auraient pu être hyper casse-gueule, c'est très osé.



Vous y jouez Yann Andrea, le dernier amant de Marguerite Duras, de trente-huit ans son cadet, comment êtes-vous arrivé sur ce film ?

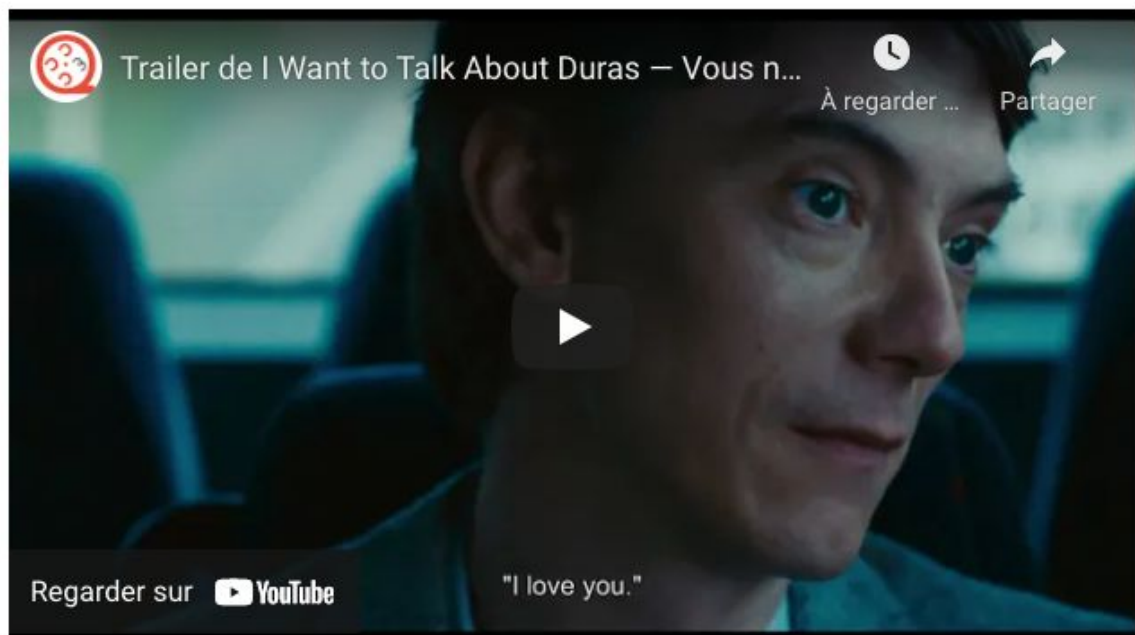
Claire Simon m'a contacté. Au départ je ne voulais pas parce que je n'ai rien à voir avec Yann Andrea, à aucun niveau. Être dans quelque chose de l'ordre de la performance pour lui ressembler ne me faisait pas du tout envie. Mais Claire m'a expliqué que c'était le texte qui l'intéressait (tiré du livre *Je voudrais te parler de Duras*, éd. Pauvert). Et c'est vrai qu'il m'a complètement emporté, j'y ai trouvé des choses vraiment très personnelles alors que mon histoire n'a rien à voir avec ça. C'est quelque chose sur l'idée d'un amour total, de la passion. J'ai finalement compris que Claire ne cherchait pas à ce que je joue Yann Andrea, mais à ce qu'on fasse vivre le texte.

Comment s'est passé le tournage ?

Pour des questions d'agenda, il a été décidé en décembre qu'on allait tourner en janvier. Je n'avais pas le temps d'apprendre le texte dans un délai aussi court. **Emmanuelle Devos** [qui incarne la journaliste Michèle Manceaux dans le film, ndlr] m'a alors suggéré de jouer avec une oreillette. Même si je n'avais pas du tout envie de travailler comme ça, j'ai essayé. Et ça a marché. C'est une expérience très étonnante, il y a une faculté du cerveau à enregistrer ce qui est en train de se dire et à le restituer. C'est presque immédiat, comme un traducteur. J'ai beaucoup travaillé sur le texte et j'ai fait plusieurs



séances avec la personne qui parlait dans l'oreillette pour que l'on s'habitue l'un à l'autre, qu'elle soit synchrone avec mon rythme. Le premier jour de tournage, Claire avait découpé en neuf séquences cet entretien. Finalement, elle n'a pas coupé et ça a duré quarante minutes. C'était dingue.



► Lire aussi **“Petit Paysan”, le parcours d’un beau thriller rural**



PRESSE INTERNATIONALE

INTERNET



ALGÉRIE	ECONOMIE	MONDE	SPORT	SOCIÉTÉ	CULTURE	RÉGIONS	SANTÉ - SCIENCE - TECHNOLOGIE	AI
---------	----------	-------	-------	---------	---------	---------	-------------------------------	----

"La vie d'après" d'Anis Djaad et "Marin des montagnes" de Karim Ainouz primés au festival d'Amiens

Publié Le : Dimanche, 21 Novembre 2021 09:08 Lu : 79 fois

Imprimer Envoyer Partagez



ALGER - Le long métrage de fiction "La vie d'après" de Anis Djaad a obtenu la Mention spéciale au 41e Festival international du film d'Amiens (France), et le Grand prix documentaire est revenu à Karim Ainouz pour son film, "Marin des montagnes", peut-on lire dans le palmarès du festival, publié samedi sur le Site Internet de l'événement.

Premier long métrage du réalisateur, "La vie d'après" relate l'histoire de Hadjer qui tente de se reconstruire une vie avec son fils Djamil, après le lâche assassinat de son époux par un groupe terroriste.

Seule, proie à toutes les difficultés de la vie, Hadjer se retrouve avec son fils, face à l'adversité de la vie, amplifiée par son nouveau statut social et sa condition modeste dans son village reculé de l'ouest du pays.

Journaliste, scénariste et réalisateur, Anis Djaad a signé son premier court métrage, "Le hublot" en 2012, suivi en 2014 de "Passage à niveau" puis par "Le voyage de Keltoum" en 2016.

Dans "Marin des montagnes", Karim Ainouz décide, en janvier 2019, de traverser la Méditerranée en bateau et d'entreprendre son tout premier voyage en Algérie, son pays d'origine.

Brésilien d'origine algérienne, Karim Ainouz livre un récit détaillé du voyage vers la terre natale de son père, de la traversée de la mer à son arrivée dans les montagnes de Kabylie, entremêlant présent, passé et futur.

Karim Ainouz, est scénariste et réalisateur, comptant à son actif de nombreuses fictions, notamment des courts métrages et des documentaires sélectionnés dans de multiples festivals internationaux.

Se déroulant du 12 au 20 novembre, le 41ème Festival International du Film d'Amiens, a réuni plus de 120 films. le "Grand Prix fiction" du 41e FIFAM a été partagé entre Claire Simon pour son film, "Vous ne désirez que moi" et Manuel Nieto Zas pour "Employé / patron".

Mots clés : #Festival du film #film #SECONDAIRE_CULTURE



ALGÉRIE	ECONOMIE	MONDE	SPORT	SOCIÉTÉ	CULTURE	RÉGIONS	SANTÉ - SCIENCE - TECHNOLOGIE	AI
-------------------------	--------------------------	-----------------------	-----------------------	-------------------------	--------------------------------	-------------------------	---	--------------------

Anis Djaâd revient avec son premier long métrage, "La vie d'après"

Publié Le : Mardi, 26 Octobre 2021 13:53 Lu : 130 fois

Imprimer Envoyer Partagez [f](#) [t](#) [+](#)



ALGER- Après trois courts métrages à succès, "Le hublot", "Passage à niveau" et "Voyage de Keltoum", le réalisateur Anis Djaâd revient sur le devant de la scène cinématographique avec la sortie prochaine de son premier long métrage de fiction intitulé "La vie d'après" et qui a déjà entamé sa tournée des festivals.

Dans un entretien accordé à l'APS, Anis Djaâd revient sur les conditions de tournage de ce film sélectionné au Festival International du Film d'Amiens. Il estime avoir eu la chance de "finaliser le tournage à Mostaganem et ses environs deux mois avant que la pandémie ne se déclare en Algérie". La phase de montage et de post production en France a été, quant à elle, plus "laborieuse" vu le contexte sanitaire qui a failli compromettre la sortie du film.

Le réalisateur salue la "détermination et le professionnalisme" de l'équipe du film qui a réussi à terminer le tournage, en extérieur et en bord de mer, "avant même les délais et sans recourir à une quelconque rallonge budgétaire auprès du ministère de la Culture et des Arts".

"La vie d'après" relate l'histoire de Hadjer et de son fils qui tentent de se reconstruire une vie et de se reconstruire eux-mêmes après le lâche assassinat de son époux par un groupe terroriste. Elle se retrouve en proie à toutes les difficultés de la vie amplifiées par son nouveau statut social et sa condition modeste dans son village reculé de l'ouest du pays.

Encore une fois, Anis Djaâd, auteur des scénarios de toutes ses oeuvres, revient dans un registre de néoréalisme social qu'il a choisi depuis son premier film en se positionnant comme "observateur de sa société et qui prend toujours le temps de développer ses sujets avec le recul approprié" en se refusant de faire "un cinéma d'urgence".

Après avoir pris le pouls de la jeunesse désœuvrée dans "Le hublot", plongé dans l'univers marginalisé du gardien d'un "Passage à niveau" et partagé le drame d'une immigrée ne pouvant pas offrir son dernier voyage au pays à la dépouille de sa soeur Keltoum, Anis Djaâd dit chercher à "atteindre un cinéma humain qui crée le débat et l'échange au lieu d'un cinéma qui s'acharne à dénoncer en s'appuyant sur la bêtise du cliché".



Pour lui, choisir le néoréalisme social comme genre cinématographique c'est "dire les vrais maux dont souffre sa société avec tout l'apaisement adéquat et sans jamais vouloir en faire un fonds de commerce".

Depuis quelques années Anis Djaâd travaille également en France où il a acquis une expérience qui "change la vision de n'importe quel auteur" en participant aux ateliers d'écriture Meditalents. Ce capital il dit être "prêt à le partager avec les jeunes cinéastes" en Algérie et avoir "mis en place un dispositif de formation pour les jeunes" avec l'équipe du Centre algérien pour le développement du cinéma (Cadc). Mais cette première expérience pédagogique n'a pas encore vu le jour.

En plus de la sortie de son film, prévue pour la fin du mois de novembre prochain, Anis Djaâd annonce un nouveau projet, "Terre de vengeance", développé dans l'atelier Meditalents et qui a été "retenu par la Bourse d'aide au développement du festival Cinemed parmi 14 projets d'auteurs de la Méditerranée".

Il précise que ce projet a également été "tout naturellement déposé au Fdatic (Fonds de développement de l'art et de l'industrie cinématographique).

Journaliste, scénariste et réalisateur, Anis Djaâd a signé son premier court métrage, "Le hublot" en 2012 qui sera suivi en 2014 de "Passage à niveau" puis par "Le voyage de Keltoum" en 2016. Avec ces trois courts métrages, le cinéaste a pris part à de nombreux festivals internationaux en Tunisie, en France, ou encore en Jordanie en plus de nombreuses manifestations en Algérie. Anis Djaâd est également l'auteur de deux romans, "L'odeur du violon" et "Matins parisiens".

Mots clés : [#film](#) [#Court métrage](#) [#SECONDAIRE_CULTURE](#)



E ▶ Vous êtes : Accueil ▶ Culture ▶ «La vie d'après» de Anis Djaâd en compétition

Festival du film d'Amiens

«La vie d'après» de Anis Djaâd en compétition



Le long métrage de fiction «La vie d'après», du réalisateur Anis Djaâd a été sélectionné en compétition officielle du 41e Festival international du film d'Amiens (France), prévu du 12 au 20 novembre prochain, annonce l'équipe du film. Sorti en 2021, «La vie d'après», premier long métrage du réalisateur relate l'histoire de Hadjer et de son fils qui tentent de se reconstruire une vie et de se reconstruire eux-mêmes. Veuve élevant seule son enfant après le lâche assassinat de son époux par un groupe terroriste, Hadjer se retrouve en proie à toutes les difficultés de la vie amplifiées par son nouveau statut social et sa condition modeste dans son village reculé de l'ouest du pays. «La vie d'après» est également au programme des projections en hors compétition du Festival panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou (Fespaco) et devrait être projeté en décembre prochain à Alger. Journaliste, scénariste et réalisateur, Anis Djaâd a signé son premier court métrage, «Le hublot» en 2012 qui sera suivi en 2014 de «Passage à niveau» puis par «Le voyage de Keltoum» en 2016. Avec ces trois courts métrage, le cinéaste a pris part à de nombreux festivals internationaux en Tunisie, en France, ou encore en Jordanie en plus de nombreuses manifestations en Algérie. Anis Djaâd est également l'auteur des romans «L'odeur du violon» et «Matins parisiens».



Cinéma. La vie d'après du réalisateur Anis Djaâd : Un certain regard sur la société

f APS 03 NOVEMBRE 2021 À 10 H 00 MIN 68

Après trois courts métrages à succès, Le Hublot, Passage à niveau et Voyage de Keltoum, le réalisateur Anis Djaâd revient sur le devant de la scène cinématographique avec la sortie prochaine de son premier long métrage de fiction intitulé La vie d'après et qui a déjà entamé sa tournée des festivals.

Dans un entretien accordé à l'APS, Anis Djaâd revient sur les conditions de tournage de ce film sélectionné au Festival International du Film d'Amiens. Il estime avoir eu la chance de «finaliser le tournage à Mostaganem et ses environs deux mois avant que la pandémie ne se déclare en Algérie». La phase de montage et de post-production en France a été, quant à elle, plus «laborieuse» vu le contexte sanitaire qui a failli compromettre la sortie du film. Le réalisateur salue la «détermination et le professionnalisme» de l'équipe du film qui a réussi à terminer le tournage, en extérieur et en bord de mer, «avant même les délais et sans recourir à une quelconque rallonge budgétaire auprès du ministère de la Culture et des Arts».

La Vie d'après relate l'histoire de Hadjer et de son fils qui tentent de se reconstruire une vie et de se reconstruire eux-mêmes après le lâche assassinat de son époux par un groupe terroriste. Elle se retrouve en proie à toutes les difficultés de la vie amplifiées par son nouveau statut social et sa condition modeste dans son village reculé de l'ouest du pays. Encore une fois, Anis Djaâd, auteur des scénarios de toutes ses œuvres, revient dans un registre de néoréalisme social qu'il a choisi depuis son premier film en se positionnant comme «observateur de sa société et qui prend toujours le temps de développer ses sujets avec le recul approprié» en se refusant de faire «un cinéma d'urgence». Après avoir pris le pouls de la jeunesse désœuvrée dans Le Hublot, plongé dans l'univers marginalisé du gardien d'un Passage à niveau et partagé le drame d'une immigrée ne pouvant pas offrir son dernier voyage au pays à la dépouille de sa sœur Keltoum, Anis Djaâd dit chercher à «atteindre un cinéma humain qui crée le débat et l'échange au lieu d'un cinéma qui s'acharne à dénoncer en s'appuyant sur la bêtise du cliché».

Pour lui, choisir le néoréalisme social comme genre cinématographique c'est «dire les vrais maux dont souffre sa société avec tout l'apaisement adéquat et sans jamais vouloir en faire un fonds de commerce». Depuis quelques années, Anis Djaâd travaille également en France où il a acquis une expérience qui «change la vision de n'importe quel auteur» en participant aux ateliers d'écriture Meditalents. Ce capital, il dit être «prêt à le partager avec les jeunes cinéastes» en Algérie et avoir «mis en place un dispositif de formation pour les jeunes» avec l'équipe du Centre algérien pour le développement du cinéma (Cadc). Mais cette première expérience pédagogique n'a pas encore vu le jour. En plus de la sortie de son film, prévue pour la fin du mois de novembre prochain, Anis Djaâd annonce un nouveau projet, Terre de vengeance, développé dans l'atelier Meditalents et qui a été «retenu par la Bourse d'aide au développement du festival Cinemed parmi 14 projets d'auteurs de la Méditerranée».

Advertisements



Perdre du ventre après 40 ans? Testez vite la Ceinture Sauna Slimdoo: 40% de réduction en ce moment



Il précise que ce projet a également été tout naturellement déposé au Fdatic (Fonds de développement de l'art et de l'industrie cinématographique). Journaliste, scénariste et réalisateur, Anis Djaâd a signé son premier court métrage, Le Hublot en 2012 qui sera suivi en 2014 de Passage à niveau puis par Le Voyage de Keltoum en 2016. Avec ces trois courts métrage, le cinéaste a pris part à de nombreux festivals internationaux en Tunisie, en France, ou encore en Jordanie en plus de nombreuses manifestations en Algérie. Anis Djaâd est également l'auteur de deux romans, L'Odeur du violon et Matins parisiens. Anis Djaad est né le 29 Avril 1974 à Alger. Ancien journaliste, il a commencé sa carrière dans le cinéma comme stagiaire à la réalisation sur le film França Ya França de Djamel Beloued.

←

Annonces Google

Envoyer un commentaire

Pourquoi cette annonce ? ▷

En 2003, son scénario L'Odeur du violon est sélectionné pour 'Année de 'Algérie en France. Un scénario qu'il adapte en roman en 2009 chez le Manuscrit après avoir publié Matins parisiens. En 2005, avec son scénario Au bout du tunnel, l'auteur participe à un atelier de réécriture à Marrakech. Lors de sa participation au concours de scénarios, organisé par l'association A nous les écrans, il présente trois textes H3O, Les Assoiffés et Le Hublot. Ce dernier remporte le prix du meilleur scénario du court métrage lors des Journées cinématographiques d'Alger 2011. Tourné en 2012, le film remporte plusieurs prix lors de festivals internationaux, le

dernier en date, le prix du jury au festival Vues d'Afrique à Montréal.



"Un Monde" et "I'm afraid to forget your face" salvés au festival du film d'Amiens

Publié le 20-11-21 à 06h44 à Bruxelles (Belgique)

Le long métrage belge de fiction "Un Monde" de Laura Wandel a été récompensé par le Prix étudiants UPJV ce week-end lors de la 41e édition du Festival international du film d'Amiens (FIFAM), en France. "I'm afraid to forget your face", de Sameh Alaa, a, quant à lui, reçu la mention spéciale dans la catégorie court métrage de fiction. "Un Monde" raconte l'histoire de Nora. Alors qu'elle entre en primaire, elle se trouve confrontée au harcèlement dont son grand frère Abel est victime. Tirillée entre son père qui l'incite à réagir, son besoin de s'intégrer et son frère qui lui demande de garder le silence, Nora se trouve prise dans un terrible conflit de loyauté. Réalisé entre l'Égypte, la France, la Belgique et le Qatar, "I'm afraid to forget your face" suit Adam. Éloigné de celle qu'il aime depuis 82 jours, il est prêt à tout pour braver la distance qui les sépare. Une trentaine de films inédits étaient présentés en compétition du 12 au 20 novembre durant le FIFAM : neuf longs métrages de fiction, sept documentaires et neuf courts métrages. (Belga)





 > ACTU > MAGAZINE > CULTURE

"Un Monde" et "I'm afraid to forget your face" salués au festival du film d'Amiens

Agence Belga , publié le 20 novembre 2021 à 06h44

(Belga) Le long métrage belge de fiction "Un Monde" de Laura Wandel a été récompensé par le Prix étudiants UPJV ce week-end lors de la 41e édition du Festival international du film d'Amiens (FIFAM), en France. "I'm afraid to forget your face", de Sameh Alaa, a, quant à lui, reçu la mention spéciale dans la catégorie court métrage de fiction.

"Un Monde" raconte l'histoire de Nora. Alors qu'elle entre en primaire, elle se trouve confrontée au harcèlement dont son grand frère Abel est victime. Tiraillée entre son père qui l'incite à réagir, son besoin de s'intégrer et son frère qui lui demande de garder le silence, Nora se trouve prise dans un terrible conflit de loyauté. Réalisé entre l'Égypte, la France, la Belgique et le Qatar, "I'm afraid to forget your face" suit Adam. Éloigné de celle qu'il aime depuis 82 jours, il est prêt à tout pour braver la distance qui les sépare. Une trentaine de films inédits étaient présentés en compétition du 12 au 20 novembre durant le FIFAM : neuf longs métrages de fiction, sept documentaires et neuf courts métrages. (Belga)

Partagez



Tweetez



WhatsApp



Partagez par mail





Inicio › BLOGS › «L'événement» en apertura del festival de Amiens

BLOGS Cine

ETIQUETAS

cine francés

derecho al aborto

derechos de la mujer

«L'événement» en apertura del festival de Amiens

Cuando el aborto era ilegal en Francia

Por **Julio Feo Zarandieta** - 14/11/2021

Galardonada con el león de oro del festival de Venecia 2021, «l'événement» (el acontecimiento) de la directora y guionista francesa **Audrey Diwan**, llega este mes de noviembre a las pantallas de Francia. Su primera proyección en preestreno, fuera de concurso, se ha producido en la apertura de la 41 edición del Festival Internacional de Cine de Amiens.



«El acontecimiento» es una adaptación al cine de la novela homónima y autobiográfica de la escritora **Annie Ernaux**, que relata cómo siendo estudiante, a los veintitrés años de edad recurrió a un aborto clandestino en 1963.

Fiel a ese relato la cineasta Audrey Diwan opta por un estilo crudo y realista al filmar la progresión del embarazo y el aborto de su protagonista interpretada con brío por la joven actriz **Ana María Bartolomei**, quien empezó precozmente su carrera con diez años y medio en «My Little princess» 2010 de la franco rumana **Eva Ionesco**. En su carrera ya tiene nueve películas, siendo una de las últimas en 2020 su participación en «La buena esposa» de **Martin Provost**.



Con su papel protagonista en «L'événement», la joven Ana María Bartolomei se afirma ahora como una nueva promesa del cine francés pues lleva sobre sus espaldas el peso de este drama, que cuenta por cierto con un excelente elenco de confirmados interpretes en papeles secundarios como **Sandrine Bonnaire**, **Anna Mougalis**, o **Pio Marmai**.

La cámara de Diwan sigue a su protagonista de cerca en su intimidad, en su respiración, con ese estilo que nos hace pensar en el cine de los hermanos **Dardenne** que ha creado escuela.

El objetivo bien logrado de su puesta en escena es así poner al espectador en esa situación de ansiedad que vive la protagonista, a medida que pasan las semanas y que se hace imposible para ella disimular el embarazo. El guion de Audrey Diwan es puntuado a guisa de capítulos por las doce semanas desde el momento en que descubre su embarazo y el posterior aborto.



El contexto histórico de la época está bien reflejado a través de diversos detalles. Un medico hostil al aborto que le prescribe un fármaco para reforzar el embrión, las amigas y estudiantes que por miedo la rechazan, los prejuicios sobre las madres solteras, y la represión judicial y médica de los abortos clandestinos, sancionados con penas de cárcel.

Fueron necesarios muchos años y la lucha empeñada de las mujeres organizadas en el MLF, movimiento de liberación de la mujer, para que en 1975 fuera por fin en Francia legalizado el aborto con el voto mayoritario en el parlamento de la ley Veil. Recordemos que en 1942 el régimen colaboracionista de Vichy consideraba el aborto como un crimen contra la seguridad del Estado, sancionado con la pena de muerte.



En Francia muchas cosas han cambiado desde 1975, pero nada está definitivamente adquirido y las amenazas de los sectores mas retrógrados de la sociedad siguen presentes, de la misma manera que la denominada violencia de género.

En el contexto actual de auge de la extrema derecha neofascista en Francia, como en toda Europa, que ponen en tela de juicio la legalización del aborto y los legítimos derechos de la mujer, la película de Audrey Diwan tiene una actualidad y necesidad evidente. Su relato contribuirá a reactivar el debate y la memoria de las jóvenes generaciones que no han conocido esa época de oscurantismo político y religioso.

Baste recordar que, en nuestra desarrollada Europa, persiste la violencia machista contra las mujeres y la negación de sus derechos. El gobierno polaco ha endurecido las leyes represivas contra el aborto, en Italia 69 por ciento de médicos son objetores de conciencia hostiles al aborto, en España como en Francia la extrema derecha neofascista hostil a la legalización del aborto se ha reforzado en los últimos años.

Festival de Amiens del 12 al 20 de noviembre



En la clausura del **Festival de Amiens** se proyectará «Madres Paralelas» de **Pedro Almodóvar**, premio a la mejor actriz para **Penélope Cruz** también en Venecia.

El festival de Amiens presenta del 12 al 20 de noviembre una competición oficial con películas inéditas en Francia: nueve largometrajes de ficción, siete documentales y doce cortometrajes. Y un total de 120 películas incluidas en sus secciones paralelas.

Otras tres películas españolas han sido seleccionadas en la sección Mujeres de cine: «Cartas mojadas» de **Paula Palacios**, «La inocencia» de **Lucía Alemany** y «La hija de un ladrón» de **Belén Funés**. Paula Palacios y **Carlota Álvarez**, directora del festival de cine

de mujeres de Madrid, estarán presentes en Amiens.



Entre las diez películas de ficción en competición figuran la mexicana «Noche de fuego» de **Tatiana Huezo** y la uruguaya «Patrón» de **Manuel Nieto Zas**.

«Un mundo» de **Laura Wandel** (Belgica), «La vie d'après» de **Anis Djaad** (Argelia), «Amira» de **Mohamed Diab** (Egipto), «Et il y eut un matin» de **Eran Kolirin** (Israel), y tres películas francesas «Vous ne desirez que moi» de **Claire Simon**, «Mes freres et moi» de **Yohan Manca**, «Lingui, les liens sacrés» de **Mohamat Saleh Haroun** completan la selección de largometrajes.

Entre los invitados de honor de esta edición: **Jacques Perrin** (actor y director), **Costa Gavras** (director) y **Macha Meril** (actriz) entre otros.

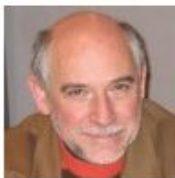
Compartir artículo:



Únase a más de 1100 personas que apoyan nuestro periódico

Podrás comentar, enviar sugerencias y además podrás acceder de forma gratuita a eBooks, póster y contenidos exclusivos de nuestros colaboradores.

Suscribirse



Julio Feo Zarandieta

Periodista profesional en Francia desde 1976. Miembro del Sindicato Francés de la crítica de cine y de FIPRESCI, he cubierto desde 1979 sin interrupción los festivales de Cannes y de San Sebastián, así como otros festivales internacionales. En San Sebastián presento desde 2008, los "Desayunos horizontes" en la sección Horizontes Latinos.

CONTACTS PRESSE

PRESSE NATIONALE ET INTERNATIONALE

IB Presse

Isabelle Buron

+33 6 12 62 49 23

isabelle.buron.presse@gmail.com

Emilie Barbin

+33 6 63 15 13 35

emiliebarbin@gmail.com

PRESSE RÉGIONALE

William Tessier

+33 3 22 71 35 70

+33 6 49 85 14 59

com@filmfestamiens.org

www.fifam.fr